

**PAGES
MANQUANTES**

GANTS PERRIN

par leur coupe, leur élégance, leur durée et leur qualité incomparables surpassent de beaucoup tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour. Etant les meilleurs à l'usage ils sont incontestablement les moins chers.

En vente partout

Exigez la marque ci-dessous qui est votre garantie.

MARQUE DÉPOSÉE

The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada



La Croix du Chemin

La croix domine la campagne,
Les cités et les hautes tours;
On la plante sur la montagne.
On l'interroge aux carrefours;
C'est elle qui, sous son ombrage,
Gardera votre nuit sans fin.
Si vous passez par le village,
Saluez la croix du chemin.

Depuis qu'un Dieu sur le calvaire,
A de son sang rougi la croix,
Du pâtre elle orne la chaumière,
Et couronne le front des rois.
Tel, qui, dans le monde l'outrage,
Tout fier, l'étale sur son sein.
Vous qui passez par le village,
Saluez la croix du chemin.

Saluez-la pour qu'elle donne,
Fruits aux vergers, grains aux épis,
Miel à l'abeille qui bourdonne,
Laine soyeuse à vos brebis:
Qu'elle écarte de vous l'orage,
S'il murmure dans le lointain.
Vous qui passez par le village,
Saluez la croix du chemin.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts.

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 8, Montréal, Août 1910

Choses et Autres

* * *

BEAUCOUP de nos lecteurs écrivent pour nous dire combien ils sont satisfaits du nouveau caractère adopté pour la **Revue Populaire**. Ce caractère est gros, net, suffisamment gras; il ne fatigue pas la vue, même si on lit en tramway ou en chemin de fer. Et, détail assez important, il n'enlève pour ainsi rien du tout à la quantité des matières données en lecture.

Ce n'est pas toujours chose facile que de trouver le type d'imprimerie qui convient à tous, du moins à la grande majorité. Nous en avons essayé plusieurs, la voie des expériences étant encore la plus sûre pour arriver à la meilleure solution.

* * *

Je désire attirer tout spécialement votre attention sur les articles suivants qui paraissent dans ce numéro-ci:

“L'influence d'une Canadienne”, par M. Fortier. C'est une vraie tranche de vie, en même temps qu'une leçon de la plus haute valeur.

“L'école de la cruauté”, par M. Chantal, article admirable d'actualité après la rencontre de Johnson et de Jeffries, article qui complète un récent carnet illustré du “Samedi”.

“Le séjour à la campagne”, article annoncé par “Mistigris” dans son carnet illustré publié dans le “Samedi” du 30 juillet.

Trois ou quatre autres articles paraissant dans le présent numéro seraient également dignes d'une mention spéciale. Je me bornerai à émettre l'humble opinion que ce numéro de mi-été de notre revue me paraît être l'un des meilleurs publiés jusqu'ici.

“T. D.” nous écrit qu'il serait charmé de voir reprendre nos concours de photographies d'amateurs.

Il y aura bientôt un an que la “Revue Populaire” inaugura ces concours. Or, il surgit des difficultés si nombreuses qu'elle dut les discontinuer, après un essai qui se prolongea plusieurs mois. Il n'est pas impossible qu'ils soient repris plus tard. Pour le présent, la chose est impossible.

En octobre, sous la rubrique “Canadorama”, la **Revue Populaire** commencera à publier quatre vues canadiennes par numéro, et cela continuera pendant douze mois consécutifs. Nous avons acquis le droit exclusif de ces reproductions. En les étudiant, tant pour le choix et la variété que pour l'exécution, nos amateurs pourront se préparer pour le jour où le département des concours serait ressuscité.

D'Argenson.

LE TOUR DU MONDE PAR L'IMAGE



FLORENCE, ITALIE

FLORENCE est au premier rang des villes renommées pour ce qu'elles offrent aux artistes et aux amateurs d'art. Ses musées, surtout le Palais de l'Uffizi et le Palais Pitti, régorgent de chefs-d'oeuvre variés, nombreux, la plupart d'une authenticité absolument indéniable.

Pour relier ces deux palais, on a jeté sur la rivière Arno ce pont si original que vous voyez ici et qui, sous le nom de Ponte Vecchio, n'est pour ainsi dire qu'un corridor public établi entre deux musées.

Ce pont est très vieux ; il date de l'époque où Florence jouait un rôle presque omnipotent dans les affaires du monde.

Que de fois Michel-Ange, Benvenuto Cellini, les autres grands artistes, les grands politiciens l'ont traversé, causant d'art ou conspirant.

Que de romans dont les péripéties principales se sont déroulées dans ce

corridor ; pour n'en citer qu'un : "Romola", le chef-d'oeuvre de Georges Eliot. C'est de ce pont que son héros, Tito, se jette, en pleine nuit, pour échapper à la populace qui veut sa mort, et pour aller atterrir plus loin, épuisé et guetté par celui qu'il a trahi et qui se venge sans l'aide de cette populace.

A Florence, Ponte Vecchio s'appelle couramment le "Vieux Pont."

Le fait est qu'il fut construit il y a plus de cinq cents ans, ce qui en fait le doyen des nombreux ponts jetés sur l'Arno.

Au centre se voit un joli portique avec trois arches, d'où l'on a la plus jolie perspective en aval et en amont.

Depuis qu'il existe, il est le centre d'un commerce de bijouterie et de métaux précieux devenu non moins célèbre. Au-dessus des magasinets, il y a, sous le toit, la Galerie du Grand Duc.



LA BOURSE DE BRUXELLES

COMME le savent les grands touristes et les grands liseurs, Bruxelles est connu comme la "miniature de Paris". C'est un grand compliment. Or, il est mérité. Il faut voir Bruxelles après avoir fait ample connaissance avec Paris, pour comprendre combien cette comparaison est heureuse et juste, mais, comme on dit vulgairement, il faut voir pour croire.

D'abord, on entend à Bruxelles la même langue qu'à Paris; les mêmes grandes enseignes frappent les regards dans chacune des deux villes; la couleur des grands édifices—couleur gaie et lumineuse—est la même également; magasins, cafés, boutiques, galeries couvertes, tout cela se retrouve dans les deux capitales.

Elles se ressemblent de cent façons, mais on n'y constate pas de serviles plagiats. Ces ressemblances n'enlèvent à aucune d'elles son caractère particulier, son cachet distinctif.

L'édifice représenté ci-dessus, c'est la Bourse de Bruxelles, élégante structure qui vous rappelle le Grand Opéra de Paris (dont nous avons publié le portrait dans notre "Tour du Monde par l'Image"). La Bourse de Bruxelles est bien digne d'une ville riche, progressive, entreprenante.

La Belgique est comme sa capitale, très riche, très entreprenante, très progressive.

Le territoire n'est pas vaste, loin de là, mais, chaque pouce en est utilisé, mis en valeur. La population y est dense, au point qu'en voyant certaines régions on croirait que toute la Belgique n'est qu'une seule et même ville.

L'Exposition qui s'y tient en ce moment révèle, de ce pays, des aspects, des initiatives, des richesses qui le mettent au premier rang.

Pour en revenir à la Bourse: elle date de 1874 et a coûté deux millions.



CONSTANTINOPE, TURQUIE

LES grands touristes, les experts en topographie, les littérateurs connus pour la rectitude et la sévérité du goût, s'accordent, presque tous, à déclarer que pour la beauté, l'originalité et l'utilité, le site de Constantinople présente quasiment l'absolue perfection.

En d'autres termes, la capitale de la Turquie combine au plus haut degré l'utile et l'agréable. Un Anglais, connaisseur émérite, a même dit : "The most enviable location on the globe".

Constantinople est sur le seuil de deux continents, voilà pour l'utilité ; puis ses charmes lui ont valu le surnom de "Paradis du Sultan".

Elle s'élève au point où l'Asie et l'Europe se font face.

Entre ces deux bordures continentales coule le Bosphore, long de quinze milles et servant de trait d'union entre la Mer Noire et la Mer de Marmara. C'est le port le plus sûr et plus spa-

cieux ouvert aux vaisseaux du monde entier.

Il est là comme le lieu de rendez-vous de l'Occident et de l'Orient, désireux d'échanger leurs richesses.

La partie la plus ancienne de Constantinople porte le nom de Stamboul. C'est un promontoire aux contours gracieux. L'extrémité la plus avancée s'appelle la Pointe du Sérail.

Sur l'un des côtés de cette pointe, il y a comme un bras du Bosphore, connu sous le nom célèbre de La Cornée d'Or, laquelle partage Constantinople en deux grandes sections : Stamboul qui est le quartier turc, et Galata et Para, le quartier européen.

La vue d'ensemble de Constantinople est vraiment unique tant pour ce qui est due à la nature que pour ce qui l'est à la main de l'homme : maisons omnicolores, mosquées et palais de marbres, gracieux minarets, etc.



Sur l'Onde Perfide

JEANNE Arville, debout sur le pont, regardait encore, sans les distinguer nettement, ceux qui l'avaient accompagnée. Les silhouettes amoindries s'effaçaient dans la pénombre. La nuit venait, couvrant toute la mer, estompant les maisons, le dôme de la cathédrale, l'église sur la hauteur que domine Notre-Dame de la Garde, patronne des marins.

Un peu mélancolique, malgré le fiancé qui l'attendait là-bas dans le pays des rêves d'or et du soleil, Jeanne se mit à songer... Elle avait tout quitté, ses amis, sa ville natale, ce gai Marseille, la maison paternelle où, à deux ans de distance, étaient morts ses parents. Seule au monde, elle avait accepté l'offre de son ami d'enfance. Henry Johnson, officier dans l'armée anglaise des Indes. Celui-ci avait, l'année précédente, passé deux mois de congé en Europe. Jeanne avait eu du plaisir à le revoir : ils s'étaient entretenus de leurs jeux d'antan, des bruyants cache-cache, des joyeux colin-maillard.

Et voilà que cette puérile amitié s'était transformée, plus tendre : Henry Johnson avait demandé à sa petite camarade si elle consentirait à devenir sa femme. Un peu étonnée, Jeanne hésita. Jamais elle n'avait songé à Henry autrement qu'à un frère. Cependant elle savait toute l'amitié qui, autrefois, liait ses parents à la famille Johnson,

elle savait qu'ils auraient approuvé ce choix...

Après beaucoup de réflexion et quelques vagues soupirs, elle répondit : oui.

Le jeune homme partit donc avec l'espoir de revenir dans trois ou quatre mois. Et il laissa Jeanne apaisée par la décision prise.

Quelques semaines s'écoulèrent, puis elle reçut des lettres enthousiastes de son fiancé auxquelles parfois était joint un affectueux billet de la mère de Henry, qui habitait Bombay, près de son fils.

Mais, au printemps, arriva pour Mademoiselle Arville une missive bien désolée : on avait refusé à l'officier le congé promis. Le mariage était donc renvoyé indéfiniment, à moins qu'elle ne voulût bien franchir elle-même la distance. Il la suppliait de venir le rejoindre : elle voyagerait avec sa gouvernante, elle serait reçue par Henry et Madame Johnson, et l'on se marierait à Bombay.

Le premier mouvement de Jeanne avait été de refuser. Puis elle réfléchit : attendre encore un an dans la maison vide où mille souvenirs l'attristaient, où des fiançailles prolongées l'isoleraient un peu... Non, elle ne lutterait point contre la destinée...

Donc elle fixa la date de son départ. Mais un grand serrement de cœur l'étreignait lorsqu'elle pensait à l'avenir ;

les jours lui semblaient fuir, trop rapides, et toute brave qu'elle fût, elle s'effrayait à l'idée de ce voyage au delà des océans, vers l'inconnu.

Le jour vint pourtant où il fallut s'embarquer. Et Jeanne monta sur le grand paquebot où la suivit Mademoiselle Hébrard. Elle connut les sensa-

tait bien les tons d'algue de la mer avec les découpures lointaines des falaises. Mais, non sans dépit, Jeanne aperçut sa propre image esquissée au premier plan. Elle regarda l'audacieux : celui-ci, se voyant découvert, baissa les yeux tandis qu'elle, majestueusement, se retirait.



tions d'une traversée, l'angoisse de ce mouvement qui écoeure et qui affole, la première nuit bercée par les vagues, le sommeil fuyant que traversent de longs bruits de cauchemar, des chaînes qui grincent, des piétinements, de longs sifflets, puis, tout à coup, terrifiant, le cri qui ne ressemble à rien, le long cri, à la fois strident et sourd, l'appel désespéré de la sirène...

Le matin, sur le pont rafraîchi par la brise, Jeanne se sentit calmée. Un vol de mouettes suivait le navire; au soleil rougeoyaient les Sanguinaires. La Méditerranée, houleuse, jetait ses crêtes blanches sur l'étendue vert émeraude, tandis que se profilaient là-bas les montagnes de la Corse.

Lorsque Jeanne se retourna, elle vit un jeune artiste occupé à peindre. C'é-

A déjeuner, Mademoiselle Arville se trouva en face de l'artiste. La gouvernante parlait peu : Jeanne suivit, malgré elle, la conversation du jeune homme.

—Ainsi, lui disait-on, vous allez faire de la peinture aux Indes?

—Oui, je me laisse tenter par le soleil, par les costumes, par le somptueux caractère du pays... Je suis fatigué de l'Orient à trente-six heures de Paris. Ah! voir du nouveau, de la lumière, encore de la lumière!

—Comme disait Goethe mourant...

—Je l'adore sans être "in extremis". La lumière, c'est la joie, la vie... En remplir ses yeux, la pétrir sur sa palette, la répandre, éclatante, sur ses toiles, quel rêve!..."

Le repas achevé, l'un des deux hom-

mes sortit de table, puis il dit :

“Rébauval, venez-vous prendre le café sur le pont?”

Jeanne n'écoute pas la réponse. Rébauval ! C'est donc Rébauval, ce jeune peintre, Rébauval, l'artiste admiré, fêté dont elle goûte si fort les oeuvres ? Elle en possède une qui éclairait autrefois son boudoir. Et elle y tient tellement, à cette page minuscule, un effet d'aurore sur les rochers et la mer, qu'elle l'a emportée pour avoir toujours sous les yeux une note de l'Occident aimé.

Dès lors, Jeanne regarda l'artiste d'un oeil nouveau par où quelque chose de son âme transparaisait. Sa conduite lui parut absurde et sotté. Elle

un moment d'humeur bien peu justifié. Pour vous prouver mes remords, et si vous désirez terminer votre étude, je resterai à cette place jusqu'à ce que vous ayez fini...”

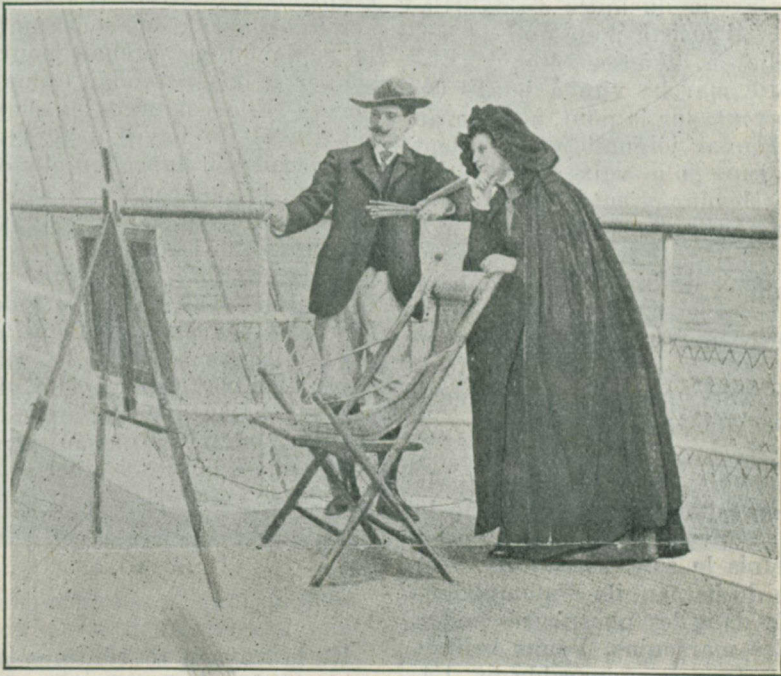
Le visage du jeune homme s'éclaira :

“Vraiment, Mademoiselle?... Je suis confus...”

Il se précipita pour chercher sa palette. Bientôt Jeanne, immobile devant la grande scène mouvante, percevait le bruit doux des pinceaux sur la toile.

Enfin Rébauval parla :

“Je crains de vous lasser, Mademoiselle... Vous m'avez rendu grand service : je ne voudrais pas abuser... De-



monta sur le pont et, dans une attitude voulue, elle reprit la pose telle qu'il l'avait ébauchée.

Rébauval s'avança, se découvrit :

“Mademoiselle, j'ai à vous demander pardon d'une indiscretion...”

Rougissante, elle répondit :

“Monsieur, c'est moi qui regrette

main, nous terminerons, si vous voulez bien...”

Il l'interrogeait de ses yeux pénétrants et doux. Elle vint regarder l'oeuvre inachevée, mais charmante déjà, où s'enlevait la fine silhouette sur le fond bleu du ciel et de la terre.

Elle murmura :

“Ç’aurait été dommage de ne pas l’achever.

—Le dommage aurait été de prendre un autre modèle...”

L’étude finie, Rébauval supplia Jeanne de la garder. Elle se défendit, mais il pria tant et si bien qu’elle accepta. Alors elle lui confia qu’elle emportait au loin une toile de lui.

Surpris, charmé, le jeune homme demanda la description de l’oeuvre; il la reconnut et sourit :

“Oui, c’est une vue prise à Cassis, le plus adorable petit port de la Côte méditerranéenne...”

La causerie se prolongea. Rébauval exposa à la jeune fille des théories d’art qui l’intéressèrent. Il lui demanda si elle n’avait jamais fait de peinture. Elle avoua quelques essais d’aquarelle, et il insista pour que, le lendemain, elle en fit à ses côtés.

L’intimité marche vite à bord. On se voit partout, sur le pont, à table, au salon. Rébauval joignait à son talent de peintre une jolie voix de baryton. Un jour, Jeanne l’entendit chanter cette phrase d’une romance :

Et tu ne peux savoir tout le bonheur
[que broie
D’un caprice enfantin le vol brusque
[et distrait
Quand il arrache au coeur la proie
Que la lèvre effleurait.

La voix était chaude, vibrante; la poésie triste allait à l’âme. Jeanne la redemanda souvent.

Quelquefois le soir, assis tous deux à l’arrière du bateau, ils contemplaient la mer où, dans les phosphorescences, jouaient les marsouins. Vénus brillait d’une splendeur incomparable et l’étoile polaire apparaissait déjà, plus près de l’horizon.

“Mademoiselle, dit Rébauval, je vous ai entendue parler de Bombay. Est-ce un voyage d’agrément que vous allez y faire?

—Cela dépend de ce qu’on appelle agrément: je vais m’y marier.

—Vous marier, répéta-t-il, les yeux agrandis, la voix altérée, d’un ton qui fit rougir la jeune fille.

—Oui, reprit-elle avec une gaieté qui sonnait un peu faux, ce n’est pas banal d’aller retrouver son fiancé... La galanterie exigerait plutôt le contraire, mais à l’impossible...”

Rébauval ne répondit rien. Il ne leva plus les yeux de sa pochade qu’il se mit à couvrir de grands traits incohérents.

Dès lors, il sembla éviter Jeanne et celle-ci en eut un vrai chagrin. Elle se sentit plus seule sur cette grande ville mouvante, et quand, de loin, elle voyait Rébauval étendu sur le pont, oisif, pâle, les lèvres serrées, une grande envie de pleurer lui montait du coeur. Il lui tardait d’arriver, d’effacer Rébauval de son souvenir; et toute la peine qu’elle prenait pour ne pas songer à lui le rendait plus présent encore. Elle comptait les jours qui la séparaient du havre de grâce où elle trouverait son fiancé, où elle oublierait près de lui le trouble de son âme, de sa conscience aussi, car n’était-elle pas promise à un autre?

Mais si, libre, elle avait rencontré Louis Rébauval, de quelle tendresse ne l’eût-elle pas aimé! De quelle ardeur n’eût-elle pas secondé les efforts du jeune peintre! Comme elle vibrerait au contact de cette âme d’artiste! Et elle se représentait la vie au bras de ce compagnon, la vie de liberté, d’art, de lumière...

* * *

Et le voyage se continue sous des zones toujours plus chaudes. Le paquebot arrive en vue de Port-Saïd, qui apparaît comme une ville de mirage à la face de l’eau.

Puis, c’est la traversée du canal; Suez, la mer Rouge avec ses eaux lumineuses, parmi lesquelles, semblables à des fleurs mauves, gravitent les méduses. Et des êtres nouveaux surgis-

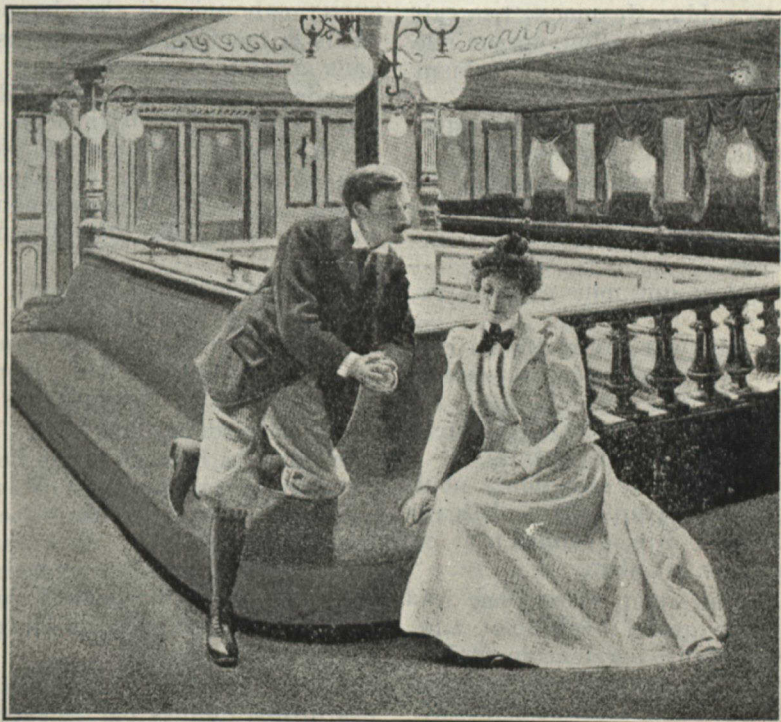
sent, des poissons volants qui rasant la mer comme des hirondelles. L'atmosphère s'alourdit de vapeurs irrespirables...

A la sortie du détroit de Bab-el-Mandeb, le vent soufflait, le ciel était menaçant. De grandes lames de fond venaient soulever le navire. Celui-ci, tout le jour, lutta contre les vagues qui semblaient devoir le submerger. Le capitaine fixait sur l'horizon des regards éperdûment inquiets.

saillement au coeur du bateau!... Puis un arrêt, la sensation que le navire ne luttait plus, qu'il devenait le jouet des vagues, ballotté à leur gré...

Sans comprendre, les enfants poussèrent des cris; les femmes se trouvaient mal. Qu'était-il arrivé?... L'arbre de couche avait cédé; le bateau n'avancait plus, ne pouvant plus être dirigé.

Déjà, le paquebot, entraîné violemment, sortait de la route et les chances



Et Jeanne Arville, à quoi pensait-elle? A son pays, doux abri si lointain, ou bien au fiancé qui, peut-être, l'attendrait vainement? Non; elle songeait sans amertume au naufrage possible: mourir avec Rébauval lui semblait une atténuation de peine, presque un soulagement. Que de fois elle avait goûté la douceur de ce voyage auprès de lui, souhaitant l'impossible bonheur de n'en voir jamais le terme...!

Une secousse formidable, un tres-

s'amoindrirent de rencontrer du secours. Le capitaine fit jeter l'ancre. On mit la chaloupe à la mer et courageusement le second partit avec plusieurs hommes, au hasard, chercher de l'aide.

Alors, pour l'équipage et les passagers, immobiles sur l'Océan, commença une attente pleine d'angoisse, pleine d'horreur. Le danger commun réunissait tous ces êtres divers. Rébauval, qui s'était longtemps tenu à l'écart, se rapprochait maintenant de Jeanne. Il

semblait que dans cette île déserte les conventions fussent oubliées. Rien ne persistait que le désir tendu vers la délivrance.

Soudain, des mouvements inattendus vinrent encore ébranler le paquebot. La chaîne de l'ancre s'était brisée. De nouveau l'on flottait à la dérive.

Mais cette fois la situation était plus grave. Le courant, seul maître de la grande épave qu'était devenu le navire, menait celui-ci vers des récifs.

Mademoiselle Hébrard s'était réfugiée dans sa cabine. Jeanne se trouvait seule dans un petit salon, lorsqu'elle vit Rébauval venir à elle. Vivement elle se leva. "Que dit le capitaine?"

Il répondit avec autorité: "Restez, Mademoiselle."

Elle se rassit: "Nous sommes en danger de mort, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

—Peut-être.

—Dites-moi ce que nous avons à redouter.

—D'être jetés sur les récifs du cap Gardafui... Et nous le serons presque fatalement."

A l'entendre parler si calme, Jeanne se sentait gagnée par la sérénité.

Il reprit: "Puisque, sans doute, nous ne sortirons pas vivants de ce bateau, laissez-moi vous dire, Jeanne, tout ce dont mon coeur est plein."

Elle se taisait, trop émue pour répondre. Et le grand bruit des eaux, ces eaux qui leur seraient peut-être une vaste tombe, donnait aux paroles du jeune homme une étrange solennité.

"Je vous aime, murmura-t-il. Comment cet amour est-il venu, si fort, si absorbant, je n'en sais rien. Du jour où je vous ai vue sur le pont, dans la lumière du matin, je n'ai pu détacher ma pensée de vous. Ce qui n'était alors que de la sympathie est devenu un sentiment profond, irrésistible."

Il lui avait pris une main, qu'elle ne songeait pas à retirer.

"Quand vous m'avez dit que vous alliez vous marier, ç'a été un effondre-

ment. Et si vous saviez quelle tentation j'ai eue de me jeter dans cette mer... qui va peut-être nous engloutir... Hors l'affreuse pensée de voir sombrer votre jeunesse, votre beauté, je remercie Dieu de mourir avec vous... Je n'aurais pas rêvé cette joie... Et vous, dites, la regretteriez-vous beaucoup, la vie?"

Elle lui jeta un long, un ineffable regard.

"J'aurais préféré l'existence près de vous; mais puisque c'est impossible, je bénis la mort de pouvoir vous écouter sans crime.

—Sans crime! murmura-t-il subitement repris d'espoir, avec le désir de vivre, puisqu'il était aimé. Ne vaut-il pas mieux reprendre sa parole à un homme que de l'épouser quand on ne l'aime plus? C'est lui faire un moins grand tort...

—Ne parlons pas de cela..."

Il appuya ses lèvres sur la petite main, et ils restèrent près l'un de l'autre dans l'attente d'une mort qu'ils n'appréhendaient presque pas.

Un cri résonna dans l'air. Jeanne se jeta dans les bras du jeune homme qui l'étreignit passionnément; ils restèrent ainsi une seconde, la chair tremblante, l'âme joyeuse.

Ce n'était rien. Le navire reprit sa marche cahotée. Et parfois l'on entendait, on ne savait où, des sanglots, des prières...

Soudain un grand remue-ménage, des ordres donnés par le capitaine, un brouhaha immense retentirent, des clameurs poussées par des centaines de personnes...

Les deux jeunes gens tendirent l'oreille, redoutant presque le salut...

Des feux venaient d'être signalés. Alors sonna l'appel de la sirène. Et comme un écho, l'on entendit le même cri, plus confus, plus lointain. C'était la réponse de ceux qui apportaient la vie. La chaloupe de sauvetage avait trouvé du secours: un navire venait remorquer le paquebot.

* * *

Jeanne, en proie à la plus complexe des émotions, s'était retirée dans sa cabine. Elle ne dormit guère cette nuit-là.

Le lendemain on remit à Rébauval un billet qu'il reçut avec un grand serrement de coeur, et, sans surprise, il lut :

Monsieur,

Vous oublierez, j'espère, ce que je vous ai dit. J'étais dans des circonstances si extraordinaires que personne ne blâmerait l'aveu dont vous êtes incapable d'abuser.

Dans quelques jours je serai Madame Henry Johnson. Ne l'oubliez pas... ne me le faites pas oublier.

Jeanne Arville.

* * *

Le navire fut remorqué jusqu'à Aden; on répara les avaries, puis il reprit la mer en route pour Bombay. Les tristes jours étaient revenus où Louis et Jeanne vivaient à l'écart l'un de l'autre. Plusieurs fois il tenta de lui parler: Jeanne évita toute entrevue.

Mais avec une terreur secrète, elle voyait approcher la fin du voyage.

Bientôt, Bombay fut en vue. D'un oeil mélancolique, la jeune fille contemplait le vaste port avec les bassins, les docks, la forteresse où rutilait l'aveuglant soleil.

Une foule nombreuse encombrait la jetée, foule bruyante, bariolée d'écossisme et de figure.

Soudain, tout près de Jeanne, une voix murmura :

"Adieu, Mademoiselle. Si jamais vous avez besoin d'un ami, songez à Louis Rébauval."

Elle répondit, les yeux pleins de larmes :

"Je vous remercie... Adieu, adieu pour toujours..."

Le paquebot avance.

Jeanne aperçoit les uniformes rouges, les casques blancs, sans distinguer encore les visages.

Un mouchoir violemment secoué attire ses regards. Madame Johnson lui fait des signes et la jeune fille répond de la main, surprise de ne pas voir la haute stature de son fiancé.

On aborde, on descend à terre. Jeanne et Mademoiselle Hébrard se dirigent vers Madame Johnson. A plusieurs reprises, celle-ci embrasse la jeune fille.

Jeanne demande :

"Et Henry?..."

—Mon enfant... Voilà: il a été, dans des conditions exceptionnellement favorables, invité à une chasse au tigre. Ah!... il ne voulait pas aller, c'est moi qui l'ai poussé...

Du reste, il sera sûrement de retour à la fin de la semaine..."

La physionomie de Jeanne passe par des expressions multiples...

"Cela ne vous fâche pas, ma fille? Je lui ai dit: elle t'accordera bien deux ou trois jours, puisque vous avez toute la vie devant vous.

—Si nous devons la passer ensemble, Madame."

La mère leva d'un centimètre les sourcils qu'elle avait très arqués et fort beaux.

"Je pense, ma chère enfant, qu'il n'y a aucun doute..."

—Si, pourtant," dit Jeanne, avec fermeté.

Et s'éloignant de quelques pas, elle fait signe à Rébauval d'approcher.

Très vite et très bas elle chuchote :

"Que diriez-vous si le passé était mort, si mes fiançailles étaient abolies, si j'étais libre enfin?..."

Il la regarda stupéfait. Elle reprend :

"Oui, répondez vite.

— Je ne pourrais croire à tant de bonheur..."

—Et vous voudriez de moi?

—Si je voudrais? Ah! Jeanne... je vous adore!"

Elle l'entraîna vers Madame Johnson.

"Je vous présente mon ami Louis Rébauval. Nous avons eu de grandes émotions à bord. M. Rébauval m'a donné des preuves non équivoques de dévouement. Je ne pense pas qu'il m'eût préféré une chasse au tigre. Aussi, Madame, permettez-moi de vous dire qu'entre deux affections, je choisis la plus grande. Quand votre fils reviendra, ayant fait bonne chasse, j'espère, vous n'aurez pas de peine à le consoler d'une petite déception... Adieu, Madame..."

Jeanne prit le bras de Rébauval et s'éloigna suivie de la docile Mademoiselle Hébrard.

Quant à Madame Johnson, la stupeur l'avait clouée sur place. Elle regarda la fiancée de son fils qui allait bâtir un foyer loin de lui. L'instinct primordial renversant les barrières de l'éducation, des convenances, lui inspira un geste inattendu: elle montra le poing à Jeanne qui ne s'en aperçut guère.

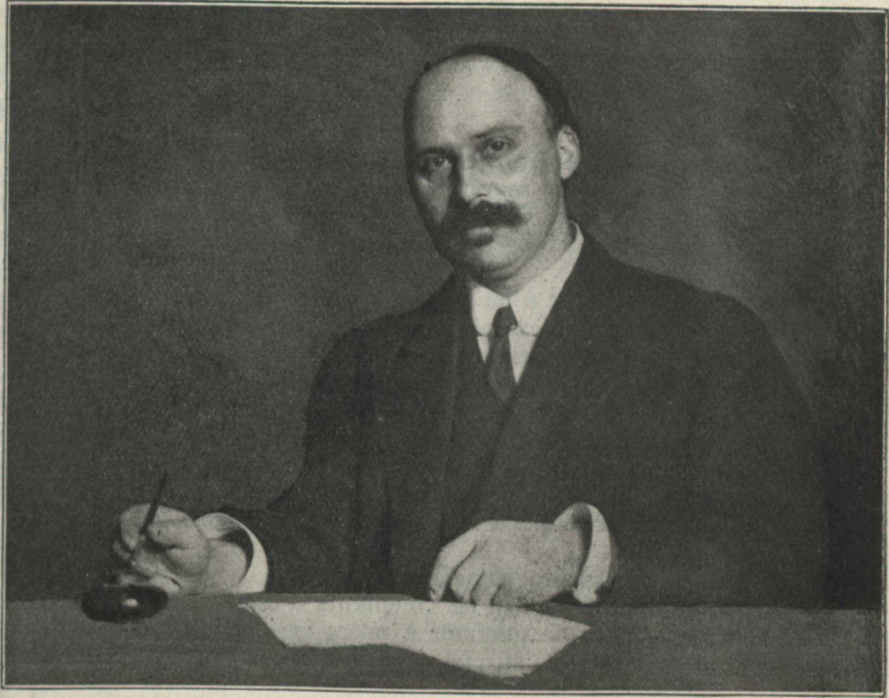
Puis sa pensée alla rejoindre le fils adoré dans la jungle, aux prises avec les fauves, et elle répéta tout haut:

"Je le lui avais bien dit... Ces Françaises sont toutes les mêmes..."

Les Pigeons

Il a plu; l'horizon luit comme une faucille.
Nous gonflons le soir tendre où le printemps vacille,
Les enfants, à la fois, se sentent forts et las,
Et nous avons déjà la couleur des lilas.
Nous remuons, mêlés à tous les bons augures,
Les jours vont devenir beaux comme des figures,
Et nous, nous volerons en cercle dans l'air blond,
Ou nous descendrons boire à la vasque, et selon
L'heure, et notre plaisir, et la brise incertaine,
Nous allons couronner le ciel ou la fontaine.
L'air est douillet; les soirs nous rendent les couleurs.
Les jardiniers terreux ont les bras pleins de fleurs;
Et, gorgés d'une goutte d'eau, chargés d'extases,
Nous ajoutons la vie aux anses des beaux vases.
Nous sommes les pigeons écumeux: nos flocons
Vont blanchir en ce mois le ciel des jours féconds,
Nous sommes, quand la route au milieu des blés nage,
Les pigeons nuagers de l'azur sans nuage;
Alors, tout s'engourdit dans un repos fervent;
On voit les bonnes gens qui parlent du bon vent.
Nous roucoulons; la plainte exquisite vous pénètre,
O vergers où se pend le soleil, la fenêtre
S'ouvre au bruit, le foyer déshérité l'entend;
Quelque femme peut-être en a le cœur battant,
En cherchant des rubans dans l'armoire massive;
Et la fille qui tord ses bras à la lessive
Sent le calme sanglot de l'été dans nos voix,
Lorsque l'après-midi nous chauffe sur les toits.
Puis, nous montons; on voit chaque pièce de terre
D'en haut, et, sur les prés que la chaleur allère,
Nous, présidant aux jours bienheureux et brillants,
Nous planons sans bouger comme des cerfs-volants.

Abel Bonnard.



M. Louis-Joseph Doucet, auteur de la "Jonchée Nouvelle".

Le Souvenir

(Extrait de "La Jonchée Nouvelle")

Heureux qui sait mourir sous le toit de ses pères!
Heureux qui se complait en son passé d'enfant!
Car si notre avenir est voilé de mystère,
La jeunesse eut toujours quelque rêve charmant.

Et quand notre mémoire, au souffle qui l'emporte,
Vive, au cours de la vie, au remous des soirs seuls,
Evoque en contemplant, les vieilles cendres mortes,
Qu'il fait bon recherir la jeunesse au linceul!

Car du temps qui s'éteint une cendre demeure
— Une cendre est si peu, Dieu ne la compte pas —
Et le coeur, tristement, peut gémir à toute heure,
Mais par elle toujours il s'attache ici-bas.

Ici-bas où l'on pleure, ici-bas où l'on chante,
Tout s'émeut pour revivre et tout vit pour mourir ;
L'humble bouquet flétri fait sa couche odorante,
Le passé qui s'éloigne engendre un souvenir.

Souvenirs revenus d'où se fane l'aurore
D'un matin qui n'est plus, ne vous dispersez pas !
A l'âme qui vous prie apparaissez encore,
Egayez les sentiers où se croisent nos pas !

Et dans tous les détours, heureux ou misérables,
Conservez-nous, intact, un refrain d'autrefois,
Une image fidèle aux instants désirables
Des printemps disparus : l'enfance et ses émois.

Il fait si bon rêver d'une heure fugitive
Où l'on aima la vie, où les couchants d'été
Soufflaient tant de parfums à notre âme attentive,
Attentive à la joie, au ciel, à la gaieté.

Les vents ont leur murmure et le temps a sa fuite ;
Le soleil a ses feux, l'espoir a l'avenir ;
La grive a sa chanson qu'elle émiette sans suite,
Sur la branche du hêtre, à moi le souvenir !

Bon souvenir fidèle
Qui rajeunis le coeur,
Tu portes sur ton aile
Un secret de bonheur ;

Ton souffle à notre vie
Donne un parfum bien doux,
Reste, je t'en convie,
A jamais avec nous !

L.-J. DOUCET.



Roman complet :

Une Lune de Miel au

* Niagara *

par Francis Tesson.

I

De la mi-mai à la fin de Septembre, l'excursion aux cataractes de Niagara fait partie intégrante du programme de tout voyageur qui parcourt, pour ses affaires ou son agrément, les états de l'Union Américaine ou les provinces du Canada.

Le spectacle est unique au monde et vaut le déplacement.

C'est un panorama vraiment inoubliable que l'aspect de ce fleuve immense qui, après s'être échappé du lac Erié comme d'une prison, avec d'effroyables rugissements roule de roc en roc, et bondit et se brise d'un saut formidable jusqu'au fond de l'exutoire qu'il s'est creusé en sa hâte de rejoindre son vieil ami le lac Ontario.

Quant à l'hospitalité, point de souci à prendre; on trouve le vivre et le couvert à partir de trois dollars—quinze francs—par tête, dans les nombreux hôtels aménagés avec confort, aussi bien que dans les villas qui s'étagent coquettement de chaque côté des cataractes; sur une longueur de plusieurs milles, aux pentes douces des coteaux, par les rues en allées de parc, au milieu des tapis de ray-glass toujours verts.

Suivant donc l'usage adopté, c'est

par une visite au Niagara que Gregory Burckley termine son voyage de noces.

* * *

Gregory Burckley est avocat à la cour de New-York, "attorney and counsellor at law, New-York city".

Depuis deux jours qu'il loge à Kattenbach-hôtel, avec sa jeune femme Annah, en compagnie de Mabel Wilkens sa belle-soeur, Gregory a senti son coeur racorni d'attorney and counsellor s'attendrir à la vue de cette nature grandiose.

Quant aux deux soeurs qui, en vraies américaines fin de siècle, se piquent d'art, de musique et de poésie, elles raffolent du tumulte des eaux et ne peuvent se décider à quitter les rives enchantées de Niagara-Falls et de Niagara-Bridge, pour les rues monotones, rectilignes, poussiéreuses et mal pavées de New-York.

—De grâce! Encore un jour, mon Greg chéri!

Et l'homme de loi, à qui les tendresses de la lune de miel interdisent de rien refuser à sa jeune épouse, consent à retarder de vingt-quatre heures le retour vers la montagne de paperas-

ses chicanières, que l'absence entasse et grossit, en son office de Chamber's-Street.

Ce n'est point qu'il leur reste grand chose à voir.

Ils ont tout visité : et les cascades supérieures qui, sur un lit de rochers de plus d'un mille de longueur, se prolongent en un chaos étourdissant jusqu'aux grandes cataractes, d'où cette prodigieuse masse liquide s'abat à plus de cent quatre-vingts pieds de profondeur ; et le groupe d'îles arc-boutées comme un barrage de granit au milieu du fleuve, l'ombreuse et fleurie Goat Island avec ses humbles satellites Bath, Black-Brid et Luna, qui divisent l'immense coulée du Niagara en deux branches inégales.

Ils ont senti trembler, sous la poussée furibonde du flot, les trois petites Îles-Sœurs, avec leurs arbres déracinés et leurs carcasses couvertes d'écume, frêles sentinelles que chaque remous de la vague menace d'engloutir.

Ils ont examiné les cataractes sous toutes leurs perspectives : du haut de l'observatoire branlant de Goat-Island ; du sommet des terrasses de Prospect-park, sur le bord américain ; et des pelouses gazonnées de Victoria-Queen-garden, sur la rive canadienne.

Les antiquités indiennes n'ont plus de secret pour eux.

Ils se sont assis sur les dalles croulantes de Table-Rock, d'où l'on domine si complètement l'horreur de la grande cataracte en fer à cheval.

Ils sont descendus sur la grève par tous les "elevators" que l'industrie yankee a plantés le long des escarpements des deux berges, pour le soulagement des porte-monnaies des touristes.

Ils ont poussé jusqu'aux "Rapides" qui bouillonnent au-delà du pont du chemin de fer, et jusqu'au tourbillon de Whirpool, d'une si grandiose sauvagerie, où le fleuve, faisant brusquement coude à droite, roule sur lui-même en formidables bouillonnements.

A défaut du pont suspendu qu'un ré-

cent orage a détruit, ils ont traversé le Niagara dans la large nappe de repos qui succède immédiatement à la tempête des cataractes, au moyen du "Ferry" à vapeur. Puis, l'habitude leur ayant donné l'audace, ils ont emprunté la barquette du passeur canadien, au pied du Railway-Incliné. Enveloppés jusqu'aux yeux en des manteaux de caoutchouc, ils ont frôlé de près le souffle violent de la cataracte et affronté la fumée humide que la trombe d'eau, en se brisant sur les rochers d'en bas, soulève à des hauteurs vertigineuses.

Il est pourtant une curiosité qu'ils ont négligée ; une sensation capitale qu'ils n'ont point savourée : le passage de la "Cave".

A la dernière minute, le coeur leur a manqué.

C'est la faute à Greg. Oui, sa faute, en vérité.

Gregory Burekley est le plus brave des avocats, lorsqu'il s'agit de combattre, par la langue et la plume, pour ou contre la veuve et l'orphelin. Mais s'il faut conduire au péril deux évaporées charmantes, dont l'une lui tient au coeur par les doux noeuds du mariage, alors : bonsoir la compagnie ! son courage faiblit ; le fort devient femmelette.

—C'est fort dangereux, ma chère Annah !... Croyez-moi, Mabel, ne descendons pas dans ce trou.

Mais les deux soeurs, d'insister et d'invoquer à l'aide l'avis du cicerone qui les accompagne :

—Qu'en pensez-vous, guide ?

Ce qu'il en pense, chères miss et milady ! Parbleu ! Il ne songe, le drôle, qu'au riche pourboire que lui vaudront ses services. Pour gagner un dollar de plus, il serait homme à vous égarer jusqu'aux cavernes où Lucifer fait bouillir les damnés dans d'inférieures marmites de soufre, dussiez-vous y roussir les grâces de votre adorable visage.

—Pas de craintes à avoir, mes bel-

les dames. De mémoire de cicerone, il n'est jamais arrivé d'accident.

Enhardies par cette assertion, en vraies filles d'Eve, les deux New-Yorkaises hasardèrent curieusement leurs mignons museaux roses jusqu'à la lèvre noire du gouffre. Mais un soufflet d'eau les ayant quelque peu éclaboussées, elles se rejetèrent en arrière en poussant un petit cri d'effroi.

Gregory en profita pour revenir à la charge.

—Hein! que vous disais-je! Entrer plus avant serait d'une suprême imprudence. Trêve de folies. Allons-nous en.

Et tous trois, malgré les sollicitations du guide, remontèrent l'étroite tourelle de bois dont l'escalier en colimaçon fait communiquer le sommet de Goat-Island avec le pied des cataractes: l'avocat, satisfait d'échapper à une corvée désagréable; Annah et Mabel, regrettant leur pusillanimité à mesure qu'elles se rapprochaient de la terre ferme.

Quand elles foulèrent de nouveau, de leurs bottines trottineuses, les lames de sapin qui recouvrent les allées de Prospect-Park, leur regret se changea en obsession. L'attrait du fruit défendu opérait en elles.

Au dîner de deux heures, à l'hôtel, ce fut bien pis.

Leurs voisines de table, des modistes de la cinquième Avenue, parlaient avec enthousiasme de leur excursion dans le gouffre et des spasmes étranges qui les avaient secouées de la nuque aux talons, quand, pressées entre la paroi du rocher et la nappe d'eau dont la chute foudroyante raréfiait l'air respirable, elles s'étaient senti, pour ainsi dire, emporter violemment dans l'au-delà, dans l'obscur, dans l'irréparable, dans l'infini, comme en un cataclysme suprême.

La surexcitation causée à leurs nerfs par cet inoubliable voyage, leur donnait une crânerie provocante et allumait des lueurs de jouissance au fond de leurs prunelles.

L'une des narratrices s'adressa à la femme de l'avocat:

—Et vous, chère madame, êtes-vous de mon avis? Ne trouvez-vous pas que la traversée de la Cave est la plus délicieuse chose qui soit au monde?

Madame Burckley rougit.

Elle eut honte d'avouer que la peur l'avait arrêtée dès le début de l'aventure, et que, du gouffre, elle n'avait entrevu que le seuil. Mabel vint à propos la tirer d'embarras:

—Ce n'est que demain, chère madame, que nous devons faire cette excursion.

—Vous verrez. C'est inouï. Rien, non absolument rien ne peut donner l'idée de ce qu'on éprouve là-dedans.

Dès lors, ce fut dans l'esprit des deux soeurs une résolution irrévocable.

Le désir aiguillonné ne leur laissa plus de repos.

Eh, quoi! s'en retourner ainsi! Quitter le Niagara, sans avoir tout vu! Non, non, mille fois non! Ce serait vraiment trop stupide!... On irait demain. Demain, on traversait la Cave. Oui; que Gregory y consentit ou non, on descendrait dans cet antre, où la fée du vertige induisait la curiosité féminine en de si délirantes pamoisons.

II

Annah Wilkens, l'épouse de l'honorable Burckly, "Attorney and Counsellor", était une blonde aux yeux bleus d'une douceur d'enfant.

Elle avait la taille svelte, un peu grêle, un peu uniforme de la plupart des jeunes Américaines du nord, que l'on comparerait volontiers au souple roseau, si cette comparaison ne semblait renfermer quelque chose de désobligeant pour d'aussi exquises créatures.

Un reste de timidité, dont elle ne pouvait se défendre, amenait à la moindre

émotion un fugitif incarnat sur la blancheur lactée de sa peau.

L'enjouement éclairait son visage, comme un reflet de la bonté de l'âme.

C'était un de ces êtres aimants, créés pour le bonheur de ceux qui les entourent, qui vivent enveloppés de leur candeur native, sans se douter que le mal existe, sans s'apercevoir que la jalousie, l'envie, la haine, toute la tourbe des passions hypocrites les guettent au passage et les couvrent d'un oeil venimeux.

Sa soeur Mabel, d'une année plus jeune, formait avec elle un contraste frappant.

Autant Annah était délicate et frêle, autant Mabel surabondait de santé. On l'eût prise pour l'aînée, à voir sa figure résolue de brune, ses formes mieux réparties, son allure plus décidée.

Le rapprochement des sourcils, la commissure hardie des lèvres qu'estompait la promesse d'un léger duvet, la lueur incendiant l'oeil, lorsqu'en parlant elle s'animait, le ton chaudement timbré de sa voix de contralto, tout dénotait en elle l'esprit de décision, l'opiniâtreté du désir, la volonté indomptable.

Avec ses yeux noirs, ses cheveux noirs et son teint mat, c'était une beauté vraiment étrange et capiteuse, et bien faite pour tourner les têtes des plus positifs et des plus froids gentlemen du Nouveau monde.

Pourquoi, ayant le choix entre deux jeunes filles de natures si opposées, l'avocat Burckley avait-il préféré la moins attractive ?

Il offrait pourtant, en sa robuste personne, le spécimen de la race Anglo-Saxonne telle que l'ont régénérée les rosbeefs saignants, les ablutions froides, le sport quotidien et les exercices corporels pratiqués dès le plus jeune âge.

Grand, large d'épaules, la voix pleine, le visage coloré, bâti à chaux et à sable, beau garçon par dessus le marché, comment Gregory avait-il pris pour femme la blonde mièvre et déli-

cate, tandis qu'il avait sous main l'exubérante vitalité de la brune, si bien en rapport avec son propre type à lui ?

Mystère des affinités du coeur, dirait un psychologue ; loi des contrastes, qui veut que le faible attire le fort.

Un fataliste aurait vu, dans cette union, le caprice du Destin plus puissant que la volonté humaine.

Disons la vérité.

La première fois que l'avocat Burckley, animé d'intentions matrimoniales, se présenta au domicile particulier de M. Wilkens, dans la vingt-cinquième rue de New-York, sitôt qu'il fut en présence de miss Annah, en toilette bleue, et de miss Mabel, en toilette rose, il n'hésita point. Elles étaient belles, chacune d'une beauté particulière. Ce fut vers Mabel pourtant qu'inclina sa préférence.

Gregory était homme de goût.

Des deux soeurs, Mabel était la plus suggestive : ce fut vraiment la brune qu'il préféra ce soir-là.

L'impression qu'elle produisit sur lui, il dut probablement la lui faire subir à elle-même, à en juger par le frisson qui courut sur le teint mat de la jeune fille et par la phosphorescence qui jaillit soudain de ses prunelles lorsqu'elle le regarda.

Mais l'habitude de la chicane rendait Gregory aussi prudent qu'un renard.

Avant de s'engager sur le terrain brûlant du "flirt", il voulut savoir.

Wilkens et lui se connaissaient de longue date. Wilkens avait, non loin de Chamber's street, son entrepôt de cotons filés. Gregory Burckley était l'avocat et le conseil—attorney and counsellor—du filateur, auquel il avait fait gagner plusieurs procès.

Tous deux se tenaient en haute estime.

Aussi quand, vers sa trentième année, l'homme de loi jugea l'âge venu de prendre femme, songea-t-il tout d'abord à s'adresser pour cette fourniture à son client et ami Wilkens, qu'il savait se trouver à la tête de deux filles mariables.

—All right! dit le marchand de cotons filés. L'opération est faisable. Il faut voir. Venez chez moi.

Gregory avait endossé l'habit de cérémonie et il était venu.

Ses yeux, quelque peu desséchés à force de compulsions les dossiers judiciaires, devinrent humides quand miss Annah, la douce blonde vaporeuse, lui offrit la tasse de porcelaine pleine de thé fumant. Mais ils pétillèrent, lorsque miss Mabel, avec son triomphant sourire de brune, lui tendit le sucrier et la pince d'argent.

Annah s'assit au piano et attaqua sur les touches d'ivoire les motifs des opérètes en vogue: l'avocat se sentit ravi. Mais combien plus remué, quand Mabel, debout, tandis que sa soeur accompagnait en sourdine, siffla les airs de la Timbale, de la Belle-Hélène et du Petit-Duc, avec une maestria vraiment supérieure!

Ah! Ce talent, particulier aux demoiselles yankees, de siffler la mélodie au lieu de la chanter, de filer musicalement le son suraigu en arrondissant gracieusement la bouche sans ouvrir les lèvres, quelle merveilleuse trouvaille et comme cela vous va-droit à l'âme!

Le cotonnier entraîna l'avocat au fumoir.

—Eh bien! fit-il, vous les avez vues toutes deux mes filles: que vous en semble?

—Charmantes, cher ami, ravissantes, étourdissantes! Une grâce! Un talent!... Miss Mabel surtout.

—Eh! Eh! mon gaillard! C'est donc ma cadette qui vous tire l'oeil?

—Pourquoi m'en défendre?

—A votre aise, Burekley. Liberté complète. C'est la devise de notre grande République; c'est aussi la mienne. Va donc pour Mabel, cher ami.

—Merci.

—Je dois toutefois vous prévenir que si vous tenez à épouser ma cadette, il faudra attendre que sa soeur soit en puissance de mari. J'ai décidé de ne point marier la plus jeune avant l'aînée.

L'avocat réfléchit quelques secondes.

D'un coup d'oeil, il entrevit tous les ennuis de l'attente: un flirt obligatoire de plusieurs mois peut-être; des fadaïses à débiter, du temps à perdre... A quoi bon?

Le temps d'un avocat, c'est de l'or. Or, il n'en avait guère à gaspiller, lui, Gregory Burekley, dont l'office regorgeait de clients.

C'était un homme expéditif en tout, sauf en matière de procédure.

Puisqu'il avait résolu de se marier, le mieux n'était-il pas d'en finir promptement?

Il eut un rire cordial et bon garçon.

—Qu'à cela ne tienne, Wilkens. Ces deux chères enfants, je les connais à peine, n'est-il pas vrai?

—Sans doute.

—Après une heure d'entrevue, comment savoir si j'aime l'une plus que l'autre?

—Très difficile en effet.

—Toutes deux me sont indifférentes, n'est-ce pas?

—Evidemment.

—Done, que ce soit la brune, que ce soit la blonde, peu m'importe laquelle, pourvu que j'en épouse une.

—Parbleu.

—Va donc pour miss Annah, puisqu'elle est la plus pressée.

—All Right! dit le filateur.

—En conséquence de quoi, j'ai l'honneur, monsieur Wilkens, de vous demander la main de miss Annah votre fille aînée.

—C'est bien là votre arrêt, comme vous dites à la cour?

—Ma décision sans appel.

Le cotonnier lança un jet de salive noirâtre—il chiquait comme tant de yankees—dans un des nombreux crachoirs en nickel qui émaillaient le tapis du fumoir.

—Accordé, cher ami, dit-il. Ma fille aînée sera votre femme, si vous lui agréez.

—J'y tâcherai, cher beau-père.

—Topez là, mon gendre.

Nous devons dire, à la louange de

Gregory Burckley, parfait gentleman au demeurant, qu'à partir du jour de ses fiançailles avec Annah, miss Mabel lui fut sacrée.

Tout en engageant avec sa future un flirt suffisamment tendre, il n'effleura pas même d'une pensée, l'autre, la brune appétissante sur qui s'était porté d'abord son dévolu.

Celle-ci était de toutes leurs parties. Elle les accompagnait dans leurs visites aux magasins, au parc, aux soirées, au théâtre, aux soupers à base de tortue et de champagne qu'on prend à minuit chez Delmonico, partout en un mot, où la liberté américaine permet aux fiancés d'aller seuls.

Gregory la traitait avec l'affection respectueuse d'un grand frère pour une jeune soeur.

Loin d'en concevoir quelque jalousie, Annah se montrait ravie de cette intimité à trois.

Quant à Mabel, elle semblait partager sans arrière-pensée le bonheur de son aînée.

Elle avait cependant une façon de regarder son futur beau-frère, de lui parler, de se serrer contre lui, qui ressemblait bien plus à des démonstrations de fille amoureuse qu'à de simples effusions d'amitié fraternelle. Tellement qu'un étranger, voyant passer Burckley avec les deux soeurs, aurait pu s'y tromper et prendre Mabel pour la fiancée.

Parfois, quand elle croyait n'être point vue, un pli faisait ombre à son front; ses yeux devenaient durs et s'allumaient d'un feu mauvais pour peu que l'avocat échangeât quelque caresse avec celle qui allait devenir sa femme.

Mais, tout occupée d'eux-mêmes, ni Annah, ni Gregory n'y prenaient garde.

Le soir des noces, les deux époux montèrent dans le rapide du Pacifique, en route pour l'Ouest Américain.

Sur les instances réitérées d'Annah, la chère petite soeur les accompagnait.

Ce voyage d'un mois fut un enchantement.

On se trempa dans les flots bleus qui baignent les côtes de la Californie; on visita au retour les colonies des Mormons, les placers des Montagnes Rocheuses, les puits de pétrole, les fabriques de porc salé de Chicago; tout ce que la nature et l'industrie yankees offraient de curiosités.

A mesure que s'écoulaient les jours, Gregory s'éprenait de plus en plus de celle que le droit d'aînesse lui avait donnée pour femme.

Ce mariage de convenances tournait maintenant au mariage d'amour.

Quant à Annah, elle raffolait littéralement de son Greg adoré.

C'étaient, chaque jour, des confidences enthousiastes à sa cadette:

—Si tu savais combien il est bon! Combien il m'aime!

—Alors... tu es heureuse?

—Plus qu'on ne saurait dire.

—Ah! Tant mieux.

—Marie-toi, ma chérie; marie-toi bien vite. Le temps qu'on passe sans aimer est du temps perdu.

—Me marier, c'est bientôt dit; Mais jusqu'à présent qui donc a demandé ma main? Personne, que je sache.

—Tu n'as pas de fiancé! n'est-ce que cela? Rassure-toi. Aussitôt rentrés à New-York, on s'occupera de te chercher quelque brave garçon...

—Je serai difficile, je t'en préviens.

—Laisse faire Gregory. Il saura te trouver un mari de premier choix.

—Souviens-toi que je le refuse, s'il n'est aussi bon, aussi beau, aussi spirituel que le tien.

Et Annah de rire à plein coeur, et d'embrasser tendrement Mabel.

—Folle! chère folle!... Un phénix, donc? un merle blanc?

—Ni plus ni moins. C'est l'oiseau rare qu'il me faut.

—Eh bien! chérie, on te le dénichera.

Mais, une fois seule, l'étrange fille se laissait aller à des mouvements d'affreux désespoir. Affalée sur son lit, la tête entre ses mains crispées, elle s'écriait avec des sanglots et des grincements:

— Pourquoi m'ont-ils emmenée ? Pourquoi me rendre chaque jour témoin de leur bonheur qui me torture?... Un mari ! D'elle, à moi ! Dérision ! Elle m'offre l'aumône d'un mari, par pitié, comme on jette une obole à une mendicante... Ah ! malheureuse que je suis ! Le seul que j'aime, le seul que j'aime, elle me l'a enlevé, elle me l'a volé : C'est Gregory.

Et durant les nuits sans sommeil, il lui prenait comme des rages intermittentes ; mille projets incohérents se heurtaient sous son crâne enfiévré.

Ses yeux, dans l'obscurité, luisaient comme des yeux de tigresse, et sur sa face convulsée se lisaient d'implacables résolutions.

Avec le retour du jour, Mabel recouvrait le calme. De ces crises qui la bouleversaient, elle se gardait de laisser rien paraître.

Nul ne se doutait de sa souffrance.

En présence d'Annah et de Gregory, elle restait, en apparence du moins, la soeur aimante, l'enjouée camarade qu'on la connaissait, le boute-en-train de toutes les parties de plaisir.

C'est ainsi que nous les retrouvons au Niagara, dernière étape de ce voyage de nocce.

III

Le récit des modistes de la Cinquième Avenue nous a familiarisés quelque peu avec la Cave du Niagara.

L'énorme bloc de rochers de soixante mètres de hauteur qui barre le lit du fleuve et du sommet duquel se déversent, chaque jour, les huit cent millions de mètres cubes d'eau des cataractes, offre à sa base une dépression légèrement concave.

Il en résulte, entre la nappe d'eau qui se rue verticalement et la partie basse du roc, un intervalle de peu de largeur, une demi-voûte étroite, sorte de corridor humide, dans lequel on peut pénétrer sans trop de danger,

pourvu qu'on ait la tête solide, la respiration longue et le pied résistant.

C'est la "Cave."

Avant de s'y aventurer, il est indispensable de s'envelopper de caoutchouc, sous peine d'être trempé jusqu'aux os.

Il est non moins indispensable qu'un guide expérimenté vous conduise. Autrement, aveuglé par l'eau qui ruissèle de toutes parts, à moitié étouffé par la raréfaction de l'air respirable, on risquerait de s'écarter de la paroi protectrice, de perdre pied ; d'être broyé sous la masse formidable de la cataracte, dont le choc se trouve décuplé, selon les lois de la pesanteur, par la hauteur de la chute ; et finalement d'être roulé, emporté, englouti par les remous, au fond des abîmes de ce chaos déchaîné.

Moyennant un dollar par personne, location du caoutchouc comprise, on peut conjurer ces différents périls, en prenant un cicérone patenté qui vous mène et vous ramène par la main, absolument comme le caniche promène son maître aveugle.

C'est la façon usuelle de visiter la Cave.

On en sort hébété. Mais, du moins, on a la satisfaction d'avoir passé, en quelques minutes, par toutes les sensations de la noyade et de l'asphyxie ; on a joui d'une agonie anticipée ; on a éprouvé un avant-goût de la mort, d'une mort violente, d'un quasi suicide.

C'est absolument délicieux !...

Coût : un dollar !... C'est pour rien ! C'est donné !

La Cave était vide d'excursionnistes, à l'heure où Mabel et Annah, revêtues d'imperméables et chaussures de feutre pour conjurer les glissades, y descendirent avec leur guide.

Quant à Gregory, après une dernière tentative pour retenir ses compagnes, il se récusa décidément pour son propre compte, prétextant d'une bronchite mal guérie que l'humidité pourrait faire renaître, et d'un commencement d'asthme que le manque d'air

contribuerait certainement à aggraver.

Les motifs étaient plausibles.

La santé avant le plaisir, que diantre!

Rien à répliquer à cela. L'honneur était sauf.

—Je vous attendrai à l'entrée, mes chéries. Soyez prudentes, surtout.

Et les deux soeurs de rire et de donner l'essor à une envolée de joyeuses moqueries:

—Greg, brave Greg, qu'as-tu fait de ta vaillance?

—Un mari, abandonner ainsi sa femme! fi donc!

—Un gentleman, reculer de la sorte!

—Dormez en paix, beau chevalier.

—Adieu donc, poule mouillée.

—A tout à l'heure, poltron.

Le guide, qui avait déjà un pied dans le couloir humide, attendait le bon plaisir de ses clientes.

—Go ahead!— En avant ! ordonna Mabel.

Elle tenait l'homme de la main droite, et donnait la main gauche à Annah; tous trois allaient à la file, soudées pour ainsi dire l'un à l'autre, comme les anneaux d'une chaîne, le guide en avant. Mabel au milieu, Annah fermant la marche.

—Tenez-moi bien, insista le guide, et surtout n'ayez point peur.

Les rires des deux soeurs redoublèrent:

—Nous, peur! allons donc.

—Il nous prend pour Greg, ma chère.

Mais, malgré leur crânerie, elles ne purent se défendre d'un frémissement d'effroi, sitôt qu'elles eurent pénétré dans la Cave.

La réalité dépassait en horreur sauvage, en grandiose et en formidable, tout ce que l'imagination pouvait rêver.

Les immenses clameurs des cataractes emplissaient l'étroit espace de formidables grondements. On eut dit le roulement de mille tonnerres éclatant à la fois sur tous les points du ciel.

Le gigantesque déplacement d'eau soulevait un vent de tempête qui soufflait violemment les deux femmes et menaçait de les culbuter.

En même temps, elles sentaient chanceler le roc qui leur servait d'appui, et le sol sur lequel elles marchaient se convulser, comme si une éruption volcanique allait tout faire voler en éclats.

En vain ouvraient-elles les yeux pour essayer de voir. Des rafales de pluie se ruaient sur elles et les aveuglaient.

Un tournoiement de vertige étreignait leurs tempes. Leur gosier contracté ne laissait échapper que des cris rauques. La suffocation arrêtait le jeu des poumons.

Des spasmes les secouèrent de la nuque aux talons, et tous leurs nerfs tintèrent avec une intensité de vibration mêlée de torture atroce et de délice bizarre...

Oh! fuir, reculer, échapper à cet anéantissement, remonter au grand air! Mais le guide les tirait en avant.

—Vite, vite, mesdames.

Elles allaient; elles suivaient, folles, épuisées, défaillantes, à travers les ruissellements, les vacarmes et les ténèbres.

Encore quelques pas, et voici que tout-à-coup la scène changea.

On se trouvait maintenant à l'abri de la cataracte.

L'eau cessa de les aveugler; l'air pur emplit de nouveau leur poitrine.

Ce fut comme une délivrance.

Mabel et Annah éprouvèrent une immesurable jouissance, un bien-être ineffable, une joie délirante de vivre, après avoir enduré si cruellement les affres de la mort.

Le tableau qui se déroulait devant elles était bien fait pour les dédommager des épreuves subies.

L'eau qui se déversait d'en haut, au lieu de tomber comme tout-à-l'heure en nappe compacte, se brisait ici en myriades de gouttelettes qui s'interposaient, comme un rideau de gaze, entre la paroi du rocher et l'azur du ciel. Le soleil se jouait au travers et décrivait, dans la transparence des perles d'eau,

d'innombrables arcs-en-ciel, d'une mobilité merveilleuse de formes et de couleurs.

Les côteaux voisins, estompés par cette brume irisée, apparaissaient en de vagues lointains, pareils à des monts géants dont les micras frappées par le soleil lançaient, en feux d'artifices éblouissants, des gerbes d'étincelles.

Annah battit des mains :

—Que c'est beau ! s'écria-t-elle.

—Admirable, appuya Mabel.

Quel dommage que Gregory ne soit pas avec nous !

Mabel enveloppa sa soeur d'un regard farouche.

—Gregory ! murmura-t-elle. Toujours son Gregory !

Et voilà que ses diables noirs la ressaïsirent.

Tandis que la jeune femme continuait de regarder extasiée, Mabel, devenue indifférente aux merveilles qui la sollicitaient, s'hypnotisait dans la contemplation de son amour insensé.

Rancoeurs, amertumes, désillusions, désespérances, hélas ! hélas ! depuis des semaines, depuis le mariage de sa soeur, comme les chagrins en foule se déversaient en son âme, et comme sa vie était faussée !

La jalousie la brûlait maintenant jusqu'aux moelles.

En vain elle avait essayé de lutter, de chasser de son coeur l'image de Gregory. Chaque jour plus obstinée, chaque jour plus violente, la folie d'amour la reprenait.

Ce qui fut joie de prime-abord, devenait à la longue un tourment intolérable.

C'en était trop, à la fin. C'était trop demander à la faiblesse humaine. A quoi bon subir plus longtemps un tel martyre ?

Si elle n'avait pu être aimée de Gregory, mieux valait mourir.

La mort, du moins, c'est l'oubli.

Un pas en avant... Un saut dans le fleuve... et tout serait terminé.

Mais quoi ! mourir à son âge, à dix-huit ans, en pleine aurore, quand elle

se sentait toute débordante de sève, d'ambitions, de tendresses inassouvies ! Mourir, sans être aimée ! Sans vider la coupe que ses lèvres touchaient presque !

Non ! Si le sort était juste, ce n'est pas elle que la mort devrait prendre ; mais l'autre... l'autre qui faisait obstacle, l'autre qui détenait le bien-aimé, l'autre qui lui fermait l'avenir.

Oh ! cette Annah, qui par droit d'aînesse, lui avait pris son bonheur !

—Mesdames, dit le guide, il est temps de songer au retour.

Mabel se réveilla comme d'un cauchemar.

On repartit dans le même ordre qu'à l'arrivée.

.
.
.

Debout, près de l'orifice de la Cave, Gregory guettait leur sortie.

Lorsqu'il aperçut la tête du guide émergeant de l'ombre, il poussa un soupir d'allègement.

—Enfin ! fit-il.

Mabel parut presque aussitôt. Il la vit si blême, si défaillante, qu'un remords saisit l'avocat, de les avoir laissé courir seules pareille aventure.

—Les pauvres enfants ! murmura-t-il ; elles vont, pour sûr, en faire une maladie.

Mais lorsque, d'un oeil anxieusement amoureux, il eut vainement cherché, derrière la jeune soeur, l'autre visiteuse, l'épouse chérie ; quand il se fut assuré que personne ne venait plus une épouvante subite lui secoua tout l'être :

—Annah ? Où est-elle ? qu'en avez-vous fait ? s'écria-t-il.

Le guide se retourna effaré.

—Eh quoi ! demanda-t-il les deux dames n'ont-elles pas suivi ?

—Ma soeur... balbutia Mabel...

Les mots n'achevaient pas de sortir

de ses lèvres blêmies ; son corps tremblait ; ses yeux étaient démesurément agrandis par l'effroi.

Mais déjà sans plus attendre, Gregory bondissait par les degrés et, d'une voix tellement vibrante qu'elle domina le tumulte des cataractes :

— Annah, ma chérie, êtes-vous ici ? répondez.

Plus prompt que la pensée, le guide l'écarta, s'élança en avant et retraversa la Cave au pas de course, les bras étendus, tâtant la muraille, sondant le sol, appelant, fouillant partout des mains et du regard.

Il alla ainsi jusqu'à l'extrémité opposée.

— M'entendez-vous, madame ? au nom du ciel, venez.

Point de réponse. Nulle trace.

Et livide, épouvanté de l'inanité de sa recherche, l'homme dut se résigner à remonter au jour.

Au sortir de l'ancre, il se heurta à Gregory.

— Eh bien ?

Le guide baissa la tête :

— Personne.

— Maladroit. Vous aurez mal cherché : j'y vais moi-même.

Et sans souci de la bronchite mal guérie et de l'asthme toujours latent, vêtu de ses seuls habits de voyage, Gregory Burckley se rua à son tour à travers les ruissellements du gouffre, en dépit de Mabel qui s'accrochait à lui pour le retenir.

— Il va se noyer. Veillez sur lui, sauvez-le, cria-t-elle au guide.

L'homme encore une fois se hâta de redescendre, pour préserver du moins le mari, si son inadvertance avait laissé la femme s'égarer dans l'abîme.

La terrible nouvelle cependant se propageait de proche en proche :

— Une femme noyée, aux Caves !

Déjà sur les deux bords du Niagara, du pied des Cataractes aux Rapides de Whirlpool, les mariniers munis de crocs sondaient le fleuve.

Tous les guides disponibles s'étaient

empressés de descendre pour aider leur confrère dans ses recherches.

Sur les escarpements voisins, des centaines de têtes se penchaient effarées.

Par les sentiers, par les descentes, les promeneurs accouraient, en quête de détails.

Un rassemblement s'était formé sur la grève, aux abords de la Cave. Chacun parlait bas. On se montrait, du coude, Mabel affaissée sur une pierre, prostrée, la tête entre les mains, le corps secoué de sanglots.

On chuchotait :

— C'est la soeur.

— Ah ! Vraiment. Chère petite.

— Elles étaient descendues ensemble.

— Son désespoir fait mal à voir.

— On dit qu'elles s'aimaient à l'adoration.

— La morte était tout récemment mariée. Elle achevait son voyage de noces.

— Quelle triste fin de lune de miel !

— Périr ainsi dans une partie de plaisir, n'est-ce pas épouvantable ?

— Et dire que cela aurait pu nous arriver à nous-mêmes.

— Rien que d'y penser, j'en ai le frisson.

Au bout d'un quart d'heure, un siècle d'angoisse, les guides remontèrent. A leur contenance morne, tout le monde comprit que la catastrophe était irrémédiable et qu'il ne restait aucun espoir de retrouver la pauvre femme.

Les curieux les pressaient de questions.

— Comment l'accident s'est-il produit ? Par quelle fatalité ?

On ne savait rien de précis. Le plus probable était que la malheureuse Annah, prise de faiblesse durant cette traversée vertigineuse, avait lâché la main de sa soeur, sans que celle-ci bouleversée elle-même par l'émotion s'en aperçut. Un mouvement de côté, un faux pas : le tourbillon l'avait prise, roulée, emportée dans l'abîme.

Telle était la version des guides, cor-

roborée par les quelques mots arrachés au désespoir de Mabel.

Quant à retrouver le cadavre, les chances étaient douteuses. Le Niagara ne rend jamais ses victimes.

On hochait tristement la tête; on plaignait la morte; on pensait à la douleur des survivants.

—Quel malheur!! pauvres gens!

Mais les clameurs de pitié redoublèrent, lorsqu'apparurent les deux derniers guides portant, ou plutôt traînant le corps de Gregory Burckley.

—Eh quoi! encore une victime.

—Le mari, à ce qu'il paraît. Il a voulu sauver sa femme.

—Est-il donc mort, lui aussi?

—Evanoui seulement. On l'en tirera.

Mabel cependant s'était élancée sur le corps de l'avocat qu'elle étreignait désespérément:

—Gregory, mon cher Gregory! ne m'abandonne pas; ne meurs pas!

On l'écarta doucement.

On étendit le corps de Burckley sur les galets. Quelques frictions énergiques eurent raison de cette syncope, que le saisissement du froid autant que la violence des émotions avaient causée.

Au bout d'un instant, le moribond entr'ouvrit les yeux et poussa un soupir.

—Il vit; il respire! Il est sauvé! s'écria Mabel, dont le visage s'illumina d'un indicible rayonnement.

IV

Gregory Burckley fut pris d'une fièvre cérébrale compliquée de pleurésie.

Vingt fois, durant un mois, on le crut à deux doigts de la mort.

Mabel se montra admirable de dévouement. Elle ne quitta pas d'un instant le chevet du malade. Elle redoutait à l'égal de la fièvre l'incurie des veilleuses mercenaires et le voulut garder elle-même, nuit et jour.

Sa conduite faisait l'admiration gé-

nérale. On disait, en parlant d'elle:

—C'est un ange.

Et, de fait, il n'est pas de soeur, d'épouse ou de mère, qui eût déployé davantage de courage et montré plus d'abnégation.

Grâce à ses soins, grâce aussi à la robuste constitution de l'avocat, le mal céda enfin.

Ce fut pour Mabel un jour radieux entre tous que celui où le cher malade, appuyé au bras de la dévouée infirmière, fit les premiers pas hors de la chambre.

Aucun nuage, ce matin-là, ne troublait la limpidité du firmament. L'air était saturé de senteurs balsamiques, qui montaient du fleuve, des jardins et des bois. Les brises, chargées de vapeurs d'eau adoucissaient la chaleur estivale et apportaient aux poumons une surabondance d'oxygène bienfaisant et réparateur.

A demi étendu sur une chaise longue, à même le gazon qui entourait l'hôtel, Gregory se laissait aller aux charmes de cette belle journée de convalescence.

Il lui semblait qu'il n'avait jamais vu la nature si riante, le ciel si bleu, les fleurs si fraîches, les parfums si suaves.

C'était un ravissement.

La béatitude de se sentir renaître l'inondait d'une joie égoïste.

—Qu'il est bon de vivre! murmura-t-il.

Mais bientôt le bruit du fleuve, qui écumait furibond à quelques pas, attira son attention,

Le malade se souleva sur le coude.

Alors peu à peu son front se plissa. La pensée en lui s'éveillait. Et soudain il se souvint.

Une larme vint aussitôt mouiller sa paupière, et tout bas, il dit en soupirant:

—Pauvre Annah!

Mabel guettait anxieusement ce retour de l'idée.

Tant qu'avait duré la fièvre, Gregory, affaibli par le mal n'avait fait aucune allusion à la terrible catastrophe.

A présent que les forces renaissaient, Mabel redoutait pour le cerveau du convalescent le choc qu'allait immanquablement produire le spectre brusquement évoqué de la morte.

Mais déjà l'intervalle de temps écoulé assourdissait le désespoir de la première heure.

—Pauvre Annah! répéta Gregory.

Un nuage de tristesse assombrissait maintenant son visage émacié par la fièvre. Immobile, le cou tendu, prêtant l'oreille aux grondements des cataractes, l'avocat cherchait à reconstituer dans sa mémoire les détails de l'horrible aventure.

On voyait des gouttes de sueur perler à ses tempes, sous la tension de la pensée et l'amertume du souvenir.

Après un long temps, il sembla sortir comme d'un rêve; un sanglot souleva sa poitrine; son oeil, qui fixait à travers l'espace quelque vision sombre, se reporta sur Mabel, assise à ses pieds, anxieuse, la main dans sa main.

Il eut un pâle sourire en la regardant :

—Ah! C'est vous mon amie? Merci d'être là... que vous êtes bonne! Oui, bonne au delà de toute expression. Ne dites pas non. Je sais mieux que vous ce que vaut votre coeur... Vous emprisonner ainsi, dans la chambre d'un malade, à votre âge! Bien peu auraient eu ce courage.

Et comme elle semblait protester contre ces éloges.

—De combien ne vous suis-je pas redevable!! continua-t-il. Vous n'avez pas voulu abandonner le pauvre moribond. La mort me tenait; c'est vous qui lui avez fait lâcher prise. Ma santé, ma vie, c'est de votre main, Mabel, que je les ai recouvrées. Chère petite soeur, comment reconnaître assez un tel dévouement?

Pour réponse, elle se pencha sur les doigts amaigris qu'il lui abandonnait et les effleura des lèvres.

Gregory tressaillit au contact du baiser. Ce fut comme un philtre magique qui, des doigts glissa soudain à

travers le derme jusque dans les veines et porta dans tout son être un trouble étrange. Son cerveau s'exalta.

Et, palpitant et ravi, il l'admira en silence, comme s'il s'apercevait pour la première fois de sa beauté.

Il sentit bondir en lui ce même émoi d'amour qu'il avait ressenti jadis pour elle avec tant d'intensité, la première fois qu'ils se virent, le jour où il vint demander à Wilkens la main de l'une de ses filles, et où, au lieu de l'adorable Mabel, ce fut la douce Annah qu'il obtint.

Alors, par une évolution naturelle de la pensée, il songea à celle que la mort lui avait prise :

—La pauvre Annah! Comme elle a passé vite! aussi vite qu'une fleur... Nous parlerons d'elle souvent: le voulez-vous, Mabel? Il ne faut point oublier ceux qui vous ont aimés. Et elle nous aimait bien tous deux, la tendre créature. Après moi, petite soeur, vous étiez sa plus chère affection.

A dater de ce moment, la convalescence de Gregory marcha à pas de géant.

Une détente morale s'était produite en lui. La blessure de l'âme suivait les mêmes progrès de guérison que la maladie du corps.

Quoiqu'un mois à peine se fût écoulé depuis la fin tragique d'Annah, il semblait que de longues années eussent mis leur estompe sur la douleur de l'époux.

Le souvenir de la trépassée ne provoquait plus chez lui, ces violents accès de désespoir qui avaient failli l'emporter.

C'est l'âme émue d'un regret attendri, qu'il évoquait maintenant la chère image.

Il la revoyait comme dans une auréole avec ses cheveux d'or, sa voix douce, et son visage de vierge timide.

Oui: c'était une fleur délicate, dont il avait respiré durant quelques jours le parfum et qu'un vent d'orage avait brisée, c'était une exquisite créature de Dieu, qui s'était venue s'asseoir à son foyer, un instant, rien qu'un instant

bien court, pour s'envoler trop vite au ciel sa patrie, ainsi qu'en un rêve : rêve charmant en effet, vision ineffable que son hymen, si gai au début, si promptement détruit, hélas ! par la fatalité !

Ces phrases berceuses dont il se grisait, ces métaphores fleuries dont il enguirlandait son deuil, diminuaient l'âcreté des regrets.

En même temps, par un phénomène de l'imagination, les qualités qui lui avaient tant plu chez Annah, voilà maintenant qu'il les retrouvait en Mabel.

Mabel ! c'était une Annah brune, plus belle, plus vibrante, plus vivante que l'autre.

Et peu à peu tout l'amour, dont son coeur débordait pour la morte, se reporta sur la vivante.

N'était-ce point d'ailleurs une façon de rester fidèle à la mémoire de l'épouse défunte, que d'aimer en son lieu et place la jeune soeur qu'elle affectionnait tant ?

.

Ainsi que l'avaient prédit les guides de la Cave, le cadavre d'Annah Burckley demeura introuvable, enfoui pour jamais dans les gouffres du Niagara.

Le coroner du district avait procédé à l'enquête de rigueur. Après interrogatoire de Mabel et du cicerone qui accompagnait les deux soeurs, après minutieux examen des localités, après procès-verbal des dépositions de l'avocat, d'une douzaine de curieux et des gardiens de Goat-Island, le magistrat établit, en ses conclusions, que la mort de la jeune femme était due à un concours de fatalités dépassant les prévisions humaines.

Et l'affaire fut définitivement classée.

V

Encore deux ou trois jours de repos, et Gregory Burckley se disposait à re-

prendre, en compagnie de sa belle-soeur le train de New-York.

Il entrevoyait déjà, une fois rentré dans la grande ville, le mirage d'un nouvel avenir de bonheur : une autre affection remplaçant l'affection brisée ; une autre épouse, un second mariage ressoudant l'union de la maison Burckley, "attorney and counsellor", avec la maison de cotons filés Wilkens and Co.

L'avant-soir du départ, Mabel et lui s'étaient attardés dans le petit bois de Goat-Island, entre les deux bras du fleuve.

L'île était à peu près déserte ; la plupart des promeneurs, chassés par l'heure du repos, avaient regagné les hôtels. A peine apercevait-on, çà et là, au tournant des allées vaguement éclairées par les globes électriques, les ombres de quelques retardataires se glisser et disparaître.

Assis sur un banc, l'un près de l'autre, Mabel et Gregory savouraient en silence la sereine placidité de la nature apaisée, que troublaient seuls les fracas des eaux.

Les Cataractes, cette nuit-là ne poussaient point leurs clameurs menaçantes. On eût dit plutôt d'un formidable choeur de voix montant à l'unisson vers la voûte étoilée : plaintes d'âmes, sanglots, hymnes, prières, chants d'amour, tous les regrets, toutes les joies, tous les espoirs, unis, confondus en une orchestration étrange, d'un effet harmonique surhumain.

Gregory prêtait l'oreille, comme si une voix reconnue de lui seul parmi ces milliers de voix, lui parlait quelque mystérieux langage.

Mabel se serrait frileusement contre lui. Sous l'action de la brise, les mèches folles de ses cheveux effleuraient par instants la joue pâle de son compagnon.

Le but suprême après lequel Mabel courait d'une poursuite si obstinée, elle l'atteignait, elle le touchait ; un rien l'en séparait à peine ; moins que rien : une parole et cette parole allait retentir à son oreille comme un chant d'allégresse. Plus d'attermoiements. Plus

d'obstacles : Gregory se décidait à lui ouvrir son âme ; l'amour de Gregory allait répondre à sa soif d'amour.

Elle pouvait être fière d'elle, car sa ténacité faisait ployer la destinée.

On aurait pu entendre les battements de son coeur tant il bondissait éperdu. La fièvre d'attente desséchait ses lèvres. L'émotion la secouait toute d'un délicieux frisson.

A voix basse, la bouche contre l'oreille de sa compagne Gregory disait :

— Pardonnez ma gaucherie ; ce n'est, je le sais, ni le moment, ni le lieu de vous parler d'amour. Il le faut cependant. Nous partons demain ; une fois à New-York, adieu nos douces intimités. Tout contribuera à nous séparer, le monde, les convenances, les affaires. Nous n'aurons plus là-bas le loisir de nous entretenir en liberté comme ici. Daignez donc m'écouter. Le voulez-vous Mabel ?

Elle feignit de rire pour dissimuler son trouble :

— Quelle folie, vraiment !

— Soyez indulgente, ma chérie ; prenez en pitié les tourments que j'endure. Je vous aime... pourquoi vous reculer ainsi de moi ? Qu'avez-vous à craindre ?... Je vous aime... De l'aveu que mon coeur laisse échapper, l'ombre de la pauvre Anna ne serait point jalouse. Elle m'approuverait si elle pouvait nous entendre.

Mabel fronça les sourcils :

— Elle encore ! Toujours elle ! grondait-elle tout bas ; quand donc cette ombre maudite cessera-t-elle enfin de s'interposer entre nous ?

— Oublions le passé. Le passé est à Dieu. N'ayons souci que de nous créer ensemble un avenir prospère. Mon sort est en vos mains, Mabel. Sans vous, je le déclare en sincérité, la vie que vos soins m'ont rendue ne m'est rien. Vous avez été ma providence durant mes nuits d'agonie : devenez le bon ange des années qu'il m'est donné de vivre. Je vous aime. Ah ! s'il vous reste un peu de ce dévouement que vous m'a-

vez prodigué, dites oui ; consentez à devenir ma femme.

Sa femme !

Il l'avait prononcé le mot suprême qui rive deux êtres l'un à l'autre bien plus solidement que les contrats les plus légalement paraphés.

Sa femme !

Mabel se sentait défaillir sous l'intensité de l'extase. Ses nerfs surexcités outre mesure ne lui permirent de répondre que par une explosion de sanglots.

Gregory se méprit sur la cause de cette crise de larmes.

— Hélas ! je crains de deviner, reprit-il avec amertume. Ma demande, qui tombe si brusquement au milieu de votre deuil, vous surprend et blesse votre délicatesse. Infortuné que je suis ! Si votre coeur reste froid, si vous refusez de comprendre le sentiment qui m'anime, c'est donc que vous ne m'aimez point ?

Elle lui prit brusquement les mains et dardant sur lui des yeux qui flamboyèrent dans l'ombre :

— Moi ne pas vous comprendre, Gregory ? moi ne pas vous aimer ? Aveugle, êtes-vous aveugle à ce point ! Quoi, vous n'avez donc rien vu, rien senti, rien deviné ? Eh bien, sachez-le ; depuis l'instant où pour la première fois, chez mon père, nous avons échangé quelques mots, depuis la première entrevue, c'est à vous que vont tous les battements de mon coeur, mes rêves de jeune fille, mes ambitions, mes projets, mes désirs. A vous, seul, Gregory. Ingrat qui ne l'a pas compris... Le jour où vous m'avez dédaignée pour une autre, le jour où vous l'avez épousée, l'autre, moi j'ai voulu mourir ; oui, me tuer de désespoir. Et depuis... Oh ! les tortures de la jalousie ! Oh ! les rages de l'enfer !

— Qu'entends-je !

— La vérité.

— Se peut-il, malheureuse enfant ? Quoi ! Etiez-vous à ce point jalouse ?

— Hélas !

— Et jalouse de qui ? de votre soeur :

de la bonne et douce Annah qui vous aimait tant.

Cet éloge de sa rivale l'affola jusqu'à lui faire oublier l'imprudencence qu'elle allait commettre. Le trop plein de sa haine si longtemps contenue fit explosion.

—Oui, jalouse! rugit-elle avec une expression farouche; jalouse au delà de ce qu'on peut exprimer! Jalouse jusqu'à souhaiter qu'une catastrophe nous emportât tous trois ensemble, puisque je ne pouvais être à vous... à toi, mon Greg adoré.

—Mais c'est de la démence.

—Eh! raisonne-t-on, quand on aime? Et moi, je t'aime, vois-tu, plus que toute chose au monde, je t'aime... Est-ce assez dire? Non, rien, aucune parole ne peut exprimer ce que mon coeur ressent. Gregory, Gregory, j'ai mis en toi mon âme entière; tu es mon bien suprême, mon idole, ma vie, mon Dieu. C'est ainsi que je t'aime. Ah! quand l'amour s'empare d'un coeur comme le mien, il ne souffre ni limite, ni obstacle. C'est un feu qui vous brûle jusqu'à la moelle. Qu'on l'appelle fièvre, vertige, démence: n'importe. Quand une fille comme moi est éprise d'un homme, il n'y a plus d'obstacle, dût-elle, pour arriver à lui, se hausser jusqu'au crime.

A ces derniers mots, l'avocat sentit un horrible soupçon lui traverser l'esprit; mais il le rejeta aussitôt, comme on chasse une pensée sacrilège.

—Jusqu'au crime, dites-vous? Vous délirez Mabel.

—Et quand cela serait!

—Vous, criminelle! Allons donc! Je le verrais de mes yeux que je ne le croirais pas.

—Eh bien! Oui: j'ai commis le crime. Ce secret, à la fin, pèse sur moi d'un poids trop lourd: il m'obsède: il m'étouffe. J'aime mieux parler; j'aime mieux tout dire...

—Calmez-vous, de grâce.

Mais elle, tourmentée par ce prurit étrange de l'âme, qui, à l'heure de l'expiation, surexcite le coupable, ouvre de

force ses lèvres scellées et le précipite au devant du châtement, en lui faisant crier haut ses fautes les plus secrètes:

—J'ai commis le crime... Je t'aime trop. Mon amour est mon excuse. Ecoute. Là-bas, sous le cataracte, au fond de la Cave, celle qui m'avait pris ton coeur... ce n'est point par accident qu'elle est morte.

Gregory eut un soubresaut violent.

—Qui donc a causé sa perte? cria-t-il d'une voix rauque.

—Moi.

—Grand Dieu!

—Comment la chose s'est faite? qui le sait? à peine si je puis m'en rendre compte moi-même. Elle marchait la dernière, se fiant à moi. Je la tenais par la main. Au retour, vers le milieu de la Cave, ma main s'est ouverte et a repoussé la sienne. Alors sans point d'appui, aveuglée par l'eau, étourdie par la tempête, perdue dans ce chaos, elle a trébuché. Le bruit des cataractes étouffait son cri d'appel. Le guide n'a rien entendu: il m'entraînait; nous courions; j'ai continué de le suivre... Le reste, je l'ignore.

—Et c'est à moi, misérable, à moi le mari de l'infortunée, que vous osez avouer...

—Mon Gregory, mon bien-aimé, entends-moi; comprends-moi. Quand on souffre, on devient folle. La vraie coupable, c'est cette femme. Pourquoi t'a-t-elle pris à moi, pourquoi m'a-t-elle volé mon amour? car tu étais mien pour la vie; c'est moi, oui moi, qui t'aimais la première. Dès la minute où je t'ai vu, mon coeur a bondi jusqu'à toi d'un irrésistible élan. Elle, cette Annah, cette blonde lymphatique, s'est-elle aperçu seulement de ta présence? Rien: nul battement, nulle émotion. J'en suis sûre: je l'observais. Elle n'eût pas accueilli avec plus d'indifférence un étranger quelconque. Si son inclination s'est éveillée, c'est plus tard, facticement, sous la chaleur de tes sentiments. Tandis que moi, c'est instantanément que l'amour m'a blessée, comme d'un coup de

foudre. Moi, j'ai été brûlée dès l'abord de la fièvre inguérissable. Et toi-même, ce délire qui précipitait mon cœur vers le tien, ces sentiments si violents et si délicieux à la fois que ta vue m'inspirait, toi aussi, à ce moment-là, tu les éprouvais, tu les partageais.

Il voulut protester.

—Ne dis pas non. Rappelle-toi la soirée, l'inoubliable soirée où tu nous fus présenté par mon père. Ah! tes yeux en me regardant, ta voix en me parlant, ton trouble en m'approchant, ta pâleur, ta rougeur, quand un hasard fit que ma main frôla la tienne, sont des indices qui ne sauraient tromper. Oui, conviens-en, ce soir-là, un même amour emplissait nos deux âmes.

—Ce n'est que trop vrai, balbutia Gregory, que la perspicacité de Mabel épouvantait.

Elle releva fièrement la tête :

—Tu vois bien. J'en étais sûre. Est-ce qu'on peut nous cacher ces choses-là à nous autres femmes? L'amour nous donne la double vue. Tu m'aimais ; c'est moi qui convoitait ton âme, et pourtant c'est l'autre que tu as épousée... Oui, je sais ; le droit d'aïnesse!... Oh! ce que j'ai souffert depuis lors ! Oh! les larmes de sang que j'ai versées!

—Pouvais-je soupçonner... ?

—Et voilà que, par surcroît, une fois l'époux de cette femme qui te payait d'indifférence, tu vas t'éprendre d'elle! moi, pendant ce temps, on m'oubliait. Malheureuse! que n'ai-je pu oublier à mon tour? Hélas! chaque jour, à toute heure, voir vos joies, vos langueurs, vos tendresses! Oh! tous les serpents de l'envie dans mon cerveau et dans mon cœur!

Elle s'arrêta un instant suffoquée par l'âpreté du souvenir.

—Et pourtant, reprit-elle, me venger, je n'y songeais nullement. Je voulais fuir, disparaître, rentrer dans le néant. A l'inguérissable mal d'amour, je n'entrevois qu'un remède: la mort. La mort libératrice, que de fois l'ai-je appelée, durant des jours et des jours!

Oui, je souhaitais mourir. Quand à punir, à frapper ma rivale, non, je ne le voulais point. La fatalité m'a poussée. La préméditation n'y fut pour rien, je le jure. Est-ce que je pensais à mal en pénétrant dans la cave? Oh Dieu! Combien l'idée de nuire était loin de moi! L'instant d'avant, qui donc eût soupçonné que le malheur s'accomplirait?... C'est sous la cataracte, au retour, que l'idée m'a saisie. Alors, brusquement, sans réfléchir, par une impulsion spontanée, j'ai agi.

Gregory était anéanti par l'effroyable révélation. Il ne trouvait la force ni de répondre, ni d'interrompre, tant était poignante l'horreur qui le pétrifiait.

Mabel essaya de l'attendrir. Elle trouva de vraies larmes et se fit caline et suppliante.

—Et quoi! mon Gregory, murmura-t-elle en enlaçant l'avocat, tu détournes la tête? Ah! par pitié, regarde-moi : vois les pleurs qui ruissèlent sur mon visage. Parle; rassure mon cœur que le regret déchire et que le doute torture. Dis-moi que tu oublieras. Comme tout à l'heure, répète-moi que tu m'aimes; j'ai tant besoin de ton amour.

Il se redressa terrible:

—Arrière, fratricide: vous me faites horreur.

Et comme elle se frôlait plus étroitement contre lui, pour le reconquérir, d'un mouvement brusque il lui saisit les bras, la jeta à terre et, libre enfin, s'enfuit comme un fou par le pare désert.

VI

Quand Mabel se releva, l'avocat avait disparu; mais le bruit de ses pas sur le sol durci laissait deviner la direction qu'il avait prise.

Ce n'est point vers la sortie de l'île qu'il se dirigeait; mais vers la crête qui s'élève à l'extrême pointe de Goat-Island et qui sépare en deux l'immense

coulée des cataractes : vers la falaise à pic qui surplombe la Cave, la sinistre Cave où la pauvre Annah avait si traîtreusement trouvé la mort.

Pourquoi fuir de ce côté ? Quelle impulsion le poussait dans ce chemin sans autre issue que l'abîme ?

A quel excès de désespoir n'était-il pas à craindre qu'il se portât, dans le paroxysme où l'avait jeté l'horrible confidence qu'il venait d'entendre.

Mabel fit ces réflexions d'un trait. Une terreur instinctive la précipita aussitôt sur les traces du fugitif.

A la lueur blafarde des globes électriques qui répandaient sur les taillis de Goat-Island leur clarté lunaire, elle l'aperçut qui gravissait à bonds saccadés l'observatoire en bois d'où l'on domine le gouffre. Puis, d'un saut, il franchit les quelques degrés qui de ce belvédère mènent par un pont de planche à l'île de Luna.

Luna n'est qu'un roc étroit, au ras du fleuve, au dernier penchant des cataractes.

Une douzaine d'arbustes malingres s'y étendaient entre les crevasses du granit.

La masse d'eau, qui enveloppe ce débris d'île et le couvre en passant d'une écume rageuse, roule de chaque côté, profonde, incessante, irrésistible, sur un lit de rochers polis par le frottement des siècles. Puis une déchirure immense s'ouvre et le Niagara s'effondre en mugissant dans les profondeurs du vide.

Debout, sur la pointe extrême du rocher, l'avocat contemplait la course vertigineuse de l'énorme coulée liquide, qui, par bonds désordonnés, accourait des hauteurs lointaines du lac Erié, roulait de roc en roc, avec un fracas formidable et redoublait de violence, à mesure que ses vagues entreheurtées trouvaient, à l'approche du saut final, un exutoire de plus en plus rétréci entre la terre ferme et les îles.

Hypnotisé par l'attraction de l'eau fuyante, affolé par le fracas des flots, grisé par la buée qui montait de ce

chaos en mouvement, l'infortuné, les bras tendus vers une image invisible, suppliait d'une voix rauque :

— Annah ! ma douce morte. Envers toi je suis coupable. Voudras-tu me pardonner ?

Un instant il se pencha pour écouter ; puis comme s'il répondait à une voix entendue :

— Hélas ! Ton souvenir j'allais l'oublier jusqu'à en aimer une autre ! Et quelle autre ? Cette fille de Caïn, cette Mabel que le malheur a mise sur notre route.

Ses poings se crispèrent dans un geste de menace.

— Ah ! reprit-il, sa haine a causé ta mort. Et moi, misérable insensé, c'est à ce démon que j'allais livrer ta place à mon foyer. Non, non, ce sacrilège ne s'accomplira point. Ne crains rien, ma seule aimée. Du fond de la tombe tu m'as parlé : le charme est rompu. Nulle autre, nulle désormais ne fera battre ce cœur qui t'appartient. Je suis à toi ; tu es mon épouse chérie ; je viens te rejoindre : me voici.

Il fit un pas pour s'élançer dans le fleuve.

Mabel au même instant arrivait sur lui. Elle vit le mouvement ; elle comprit l'imminence du danger ; l'amour lui donnait des ailes. En hâte, avec un grand cri, elle se rua, jeta les bras en avant et parvint à ressaisir Gregory par ses vêtements que la force du vent faisait flotter.

Du contre-coup, l'avocat fut ramené sur le sol de l'île.

Alors elle le prit à plein corps, le tirant à elle d'une énergie surhumaine, le suppliant avec des larmes :

— Ne meurs pas, Gregory. Ecoute : si tu l'exiges, je m'en irai, je disparaîtrai. Tout, je suis prête à tout subir, la honte, le châtement, le supplice, pourvu que tu vives.

Mais il paraissait hors d'état de l'entendre et ne cessait de se débattre pour lui échapper. Ses yeux roulaient hagards ; et ses dents, qui claquaient sous l'intensité de la fièvre, laissaient

bruire comme le tintement d'un glas funèbre, ce mot sans cesse répété :

—Annah! Annah!

Mabel cependant était parvenue à se cramponner au tronc d'un pin caduc qui surplombait le courant, tandis que du bras resté libre elle enlaçait désespérément Gregory.

Ils luttèrent ainsi, de toutes leurs vigueurs décuplées, lui pour la mort, elle pour la vie.

Les pierres sous leurs piétinements s'éroulaient dans le fleuve avec des clapotements sinistres; le sol miné en dessous s'effondrait par places.

Plus l'avocat redoublait de violence pour lui échapper, plus vigoureusement Mabel se roidissait pour le retenir.

En vain, des mains et des ongles s'efforçait-il de rompre cet étai vivant: le bras de Mabel pareil à un ressort d'acier, se resserrait autour de lui de plus en plus tenace.

Durant ces quelques minutes de désespérantes angoisses, la coupable, la fratricide, la maudite s'oublia vraiment elle-même pour consacrer ce qui lui restait de forces à sauver l'homme qu'elle aimait.

Sous la tension démesurée, provoquée par les soubresauts de Gregory, ses tendons craquaient, sa peau saignait déchirée par les rugosités de l'arbuste qui lui servait d'appui; le souffle manquait à sa poitrine qu'écrasait cette lutte corps-à-corps.

N'importe. Elle tenait bon. De sa résistance dépendait la vie de Gregory et ni souffrance ni blessure n'étaient capables de lui faire lâcher prise.

Et c'étaient, sous la nuit sombre, par-

mi cette solitude au bord du Niagara déchaîné, des combats furieux mêlés de cris, de blasphèmes, de hurlements et de sanglots qu'étouffaient sous leurs fracas les tonnerres des cataractes.

Mais toute force humaine a une limite.

Dans cette lutte disproportionnée, la faiblesse féminine devait fatalement succomber.

Déjà Mabel sentait avec terreur ses forces décroître; le vertige bourdonnait autour de ses tempes, une torpeur invincible amollissait sa volonté.

L'écume aux lèvres, les yeux hors des orbites, Gregory, à la fin, eut un heurt si violent des muscles, que le pin auquel s'accrochait Mabel en fut déraciné du coup.

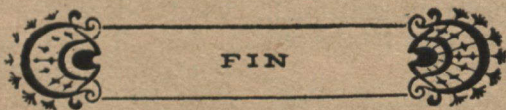
Le point d'appui brusquement manqua.

Et tous deux à la fois tombèrent dans le fleuve, enlacés l'un à l'autre.

Leur clameur suprême se perdit dans le bruit.

Un grand jaillissement d'eau les couvrit. Leur corps, un instant enfoncés sous le flot, remontèrent bientôt à la surface. Aussitôt la violence du courant les prit, les roula, les emporta en un clin d'oeil jusqu'à la crête de la cataracte; le remous les souleva, l'espace d'une seconde. Puis, d'un saut brusque, à travers la masse liquide, ils bondirent précipités à deux cents pieds en dessous.

Pas plus que celui de la pauvre Annah, le Niagara, cet insatiable dévoreur, ne rendit les cadavres de Mabel et de Gregory.



ECHO DES VILLEGIATURES



Mlle Chose avant, de par sa mère, un peu de sang britannique dans les veines et, d'autre part, étant arrivée à la trentaine, elle professe l'axiome bien connu : "What I hold I keep".



L'Influence d'une Canadienne

Par Auguste Fortier

(Pour la "Revue Populaire")

I

Celui qu'on appelait Patakou était un ouvrier typographe, employé dans un atelier de la rue Saint-Gabriel, à Montréal, où il gagnait ses dix piastres par semaine. Il habitait un petit logement de la rue Visitation, près de la rue Sainte-Catherine, et il arrivait souvent qu'il n'avait pas même les quelques cents nécessaires pour prendre le tramway, quand il se rendait à son travail. C'est que Patakou buvait. Du premier janvier au trente-et-un décembre, on le voyait après la journée faite courir de buvette en buvette. C'était un pilier de cabaret, connu dans tous les bars des alentours du Palais de Justice.

Son vrai nom était Arsène Damot. Le sobriquet de Patakou lui venait d'une habitude qu'il avait et qui amusait beaucoup ses amis. Chaque fois que dans une buvette, il voyait son verre plein, il s'éloignait de quelques pas du comptoir, et imitant le coq qui voit un grain de blé d'Inde, il chantait : "Patakou!... Patakou!..." Et, son verre vide, quand il allongeait le bras pour prendre un clou de girofle ou un mor-

ceau de cannelle, il répétait la même scène. On avait fini par le nommé Patakou.

C'était un garçon intelligent, ayant une bonne instruction élémentaire et qui causait d'une manière assez spirituelle. On se redisait plus d'une de ses histoires dans les bars qu'il fréquentait. Il avait épousé une jeune couturière du bas de la rue Panet, Mathilde Aubouin, qui lui avait apporté en dot l'énergie de ses vingt-deux ans, une figure rondelette et agréable, encadrée d'une épaisse chevelure châtain, une voix charmante qui égayait leur humble intérieur et, par-dessus tout, une foi inaltérable aux engagements pris dans l'église Saint-Pierre, le matin de mai où Mathilde Aubouin avait changé son nom en celui de madame Arsène Damot.

Le typographe l'avait remarquée parmi les jeunes couturières qu'il voyait presque chaque soir, à six heures, longer la rue Notre-Dame, et c'était elle qu'il avait choisie. Pas une ne pouvait se vanter de posséder le cœur d'Arsène Damot, si ce n'était Mathilde Aubouin. Quand elle l'apercevait, venant à sa rencontre, ordinairement au coin des rues Notre-Dame et Bonsecours,

elle affectait d'être indifférente, elle parlait à sa compagne, puis elle s'arrêtait tout-à-coup au milieu de sa phrase et disait :

—Ah! voilà monsieur Damot!...

Elle demandait comment il avait passé la journée et lui montrait, en riant, ses doigts piqués par l'aiguille. Ils s'étaient connus le jour de la Sainte-Catherine, l'année précédente, dans une soirée à Sainte-Cunégonde. Une bordée de neige, qui tombait depuis le matin, avait arrêté la circulation des tramways; et, au sortir de la fête, ils avaient dû regagner à pied le faubourg Québec. Mathilde était avec deux de ses compagnes, et il n'y avait qu'un jeune homme pour les trois, de sorte que Damot avait offert de les accompagner au retour, et tous s'étaient dirigés joyeux vers l'est.

Tout le long du chemin, le typographe avait amusé les jeunes filles par ses farces. Près du carré Chaboillez, il avait voulu allumer sa pipe à une lumière électrique... Dans la rue Notre-Dame, au coin de la rue McGill, il était devenu comme paralysé, et avait brusquement cessé de marcher, puis il avait déclaré à Mathilde Aubouin, que bien que la connaissant depuis quatre heures à peine, il en était déjà amoureux fou et il lui avait demandé si elle l'aimait. La jeune fille avait répondu qu'elle ne le connaissait pas depuis assez longtemps pour se prononcer, et que d'ailleurs, se trouvant heureuse, elle ne pensait pas à modifier sa situation pour le présent.

Damot, sans rien dire, avait alors enlevé son pardessus, vidé ses poches de paletot et de pantalon, puis remettant le tout entre les mains de Mathilde Aubouin, il avait enfilé à grands pas la rue McGill.

—Mais, monsieur Damot, où allez-vous?... avait demandé la jeune couturière.

—La vie sans vous, mademoiselle, n'aurait plus de charme pour moi, avait répondu le typographe. Je vais me jeter dans le canal Lachine!...

—Monsieur Damot, vous savez bien que le canal est gelé depuis la semaine dernière! avait repris la jeune fille.

Et tout penaud, le typographe avait dû remettre son pardessus, puis reprendre ce qu'il avait sorti de ses poches.

En mai suivant, Arsène Damot au lieu de se diriger vers le canal Lachine, se rendit à l'église Saint-Pierre où il épousait Mathilde Aubouin. Parmi les quelques meubles que la jeune couturière avait apportés au domicile conjugal, se trouvait une petite table à ouvrage en noyer noir, près de laquelle elle venait souvent s'asseoir l'après-midi avec sa couture, et là, elle faisait des rêves d'avenir. Précieuse petite table qu'elle avait reçue de sa marraine au jour de sa première communion et qui lui rappelait plus d'un incident de sa vie de jeune fille.

Les premiers temps du mariage avaient été très heureux. Le typographe s'était hâté de retirer sa femme de l'atelier de couture où elle travaillait, et lui-même, il avait dit adieu aux buvettes, dont il avait tant de fois fait raisonner les comptoirs en y jetant les pièces de vingt-cinq cents qu'il gagnait à l'imprimerie Noliac, de la rue Saint-Gabriel. Cependant, quand les premiers feux de l'amour furent éteints, la jeune femme s'aperçut que son mari n'était plus le même. Arsène Damot, le bon, le tendre époux, le joyeux compagnon de Mathilde Aubouin, était redevenu Patakou, le pilier de cabaret. Il rentrait tard le soir, fortement éméché. Il devenait renfermé en lui-même, grondeur, et menait la maison rondement.

Les habitués des buvettes des alentours du Palais de Justice et de la rue Sainte-Catherine Est, avaient salué avec plaisir le retour de Patakou dans l'arène. Le samedi soir, le typographe au lieu de regagner son domicile et de remettre à sa femme l'argent de la semaine, s'attardait avec des camarades, allait de bar en bar. Au bruit de l'entrechoquement des verres, il oubliait

que dans la rue Visitation, une femme l'attendait avec un enfant; car une charmante petite fille était venue faire son apparition au foyer d'Arsène Damot. On l'avait appelée "Marie".

Depuis que son époux avait repris ses anciennes habitudes, Mathilde avait cessé de chanter. Souvent, elle pressait la petite Marie sur son coeur, et remplie de crainte, se demandait ce que l'avenir pouvait bien leur réserver. Un samedi soir du mois de février que Patakou rentrait chez lui aussi ivre que de coutume, il demanda à manger à sa femme. Comme celle-ci ne lui servait que du pain et du beurre, il demanda pourquoi il n'y avait pas de viande. Mathilde répondit que le boucher de la rue Dorchester, trouvant que le compte était assez élevé, refusait de donner davantage à crédit. Arsène se mit dans une grande colère et se coucha en grommelant. Le lendemain matin, comme sa femme partait pour aller à la messe de sept heures à l'église Saint-Pierre, Arsène s'aperçut qu'elle n'avait pas de claques.

—Les trottoirs sont glissants, lui dit-il. Tu vois bien que tu vas tomber... Pourquoi ne mets-tu pas de claques?...

—Je n'en ai pas, mon ami...

—Ça ne coûte pas si cher, j'en ai vu pour quarante cents, rue Sainte-Catherine...

—Et où veux-tu que je prenne les quarante cents? Voilà trois semaines que tu ne m'apportes presque rien... Vraiment, tu n'es pas raisonnable... Tu as donc oublié tous les serments que tu me faisais, quand tu venais me rencontrer, rue Notre-Dame, à la sortie de mon travail, avant notre mariage?... Tu aurais mieux fait de me laisser continuer ma vie de couturière... Aie donc un peu plus d'énergie et souviens-toi qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire...

Puis elle ajouta avec un sourire amer:

—Ah! j'aurais bien dû te laisser aller te jeter dans le canal Lachine, le

soir où nous revenions de Sainte-Cunégonde!...

Mathilde sortit pour se rendre à la messe. Quand elle passa devant l'aveugle qui, transi de froid, battait la semelle à la porte de l'église Saint-Pierre, elle détourna la tête. Chaque dimanche qu'elle venait à la messe, depuis son mariage, elle n'avait pas oublié de jeter un gros deux sous dans la tasse du pauvre malheureux. Et aujourd'hui qu'elle dérogeait, il lui semblait que l'aveugle ouvrait les yeux et lui disait: "Eh bien! la petite dame, ça ne va donc plus!"

Charles Villette, le boucher de la rue Dorchester, celui qui avait refusé de continuer à donner de la viande à crédit, n'était pas un homme patient. Il fit envoyer une lettre d'avocat à Arsène Damot, et, huit jours après, il poursuivait le typographe qui laissa prendre jugement par défaut, puis à peu près trois semaines plus tard, un huissier se présenta chez le débiteur de la rue Visitation où il saisit tout ce qui était permis par la loi. A la vérité, il n'y avait pas grand'chose. Néanmoins, le coeur de Mathilde se gonfla quand elle vit l'huissier inscrire sur son papier la petite table à ouvrage à laquelle elle tenait tant! On était au vingt-six mars et la vente fut annoncée pour le seize avril suivant. En apprenant cela, Patakou eut un accès de colère très violent, et menaça de "faire son affaire au boucher".

Le samedi suivant, Mathilde, après avoir couché sa petite fille, s'était assoupie elle-même, en attendant son mari qui, ce jour-là, hélas! rentrait toujours très tard, quand elle entendit des pas dans la rue, puis le marteau de la porte résonna fortement. Elle courut ouvrir, et Arsène lui tomba dans les bras, pendant que deux hommes, qui l'avaient amené, s'enfuyaient à toutes jambes et tournaient le coin de la rue Sainte-Catherine. Le typographe s'était affaissé sur le plancher. Il avait la figure toute ensanglantée et ne pouvait articuler une parole. La jeune femme

épouvantée ouvrit la porte qui donnait sur la cour, et appela sa voisine, madame Renotte. Celle-ci vint immédiatement avec son grand garçon de vingt-trois ans. On ramassa le typographe et on le mit sur le lit.

Voici ce qui s'était passé : En sortant de son travail, après avoir reçu l'argent de sa semaine, Patakou, avec des camarades, avait commencé la visite des buvettes. A un moment donné, passablement gris, il avait fait servir une forte tournée et il s'était aperçu, au moment de payer, qu'il n'avait plus un cent. De là, une altercation avec le commis de bar. Patakou avait lancé son verre à la figure de ce dernier. Le commis avait riposté par un coup de bouteille qui avait atteint le typographe à la tête, lui déchirant le cuir chevelu sur une longueur de six à sept pouces. Deux amis moins ivres que Damot l'avaient amené au dehors et traîné jusqu'à son domicile.

Comme le blessé paraissait sans connaissance, madame Renotte envoya chercher un jeune docteur, nouvellement établi sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Beaudry, et dont elle connaissait la famille. Les deux femmes avaient mis un bandeau sur la tête du typographe quand le médecin arriva. C'était un jeune homme de vingt-sept ans : il s'appelait Louis Rolin. Fils d'un ouvrier ferblantier de la rue Plessis qui, pendant plus de dix ans, avait sué sang et eau pour le faire instruire, Louis Rolin avait été élevé au sein de la brave population du faubourg Québec. Récemment diplômé au Laval, d'où il était sorti parmi les premiers, il avait résolu de s'établir au milieu des travailleurs qui l'avaient vu grandir, et de leur consacrer ses connaissances de la belle science qu'il avait puisées en suivant les cours et les cliniques des universités et des hôpitaux de Montréal. Il avait apporté dans l'exercice de sa profession les principes de charité chrétienne et de philanthropie évangélique qui rehaussent encore le sacerdoce déjà si noble du disciple

d'Esculape. Il sonda la blessure du typographe, refit le pansement et administra au blessé un vigoureux cordial qui le fit revenir tout-à-fait de son espèce d'évanouissement, puis après quelques paroles d'encouragement à la jeune femme désolée, il partit en disant qu'il reviendrait le lendemain.

Pendant la nuit, Patakou eut un affreux cauchemar. Il se voyait dans un fleuve impétueux, entraîné par le courant. Sur la rue étaient des hommes qui se promenaient, richement vêtus. Arsène reconnut les hôteliers chez qui, chaque samedi, il allait dépenser bêtement le salaire de sa semaine. Le typographe leur tendait les bras ; les hôteliers tournaient la tête et riaient entre eux. Sur un tableau noir étaient inscrits les jours où le typographe avait fait quelques-unes de ses grandes noces et les sommes qui y avaient sombré. Il allait être englouti dans une cataracte bouillonnante quand une femme, qu'il reconnut comme étant l'ancienne petite couturière de la rue Panet, lui tendit la main et l'arracha à la mort. Il se réveilla et vit Mathilde à son chevet. Aux yeux rougis de la jeune femme, il comprit qu'elle avait pleuré.

Le lundi, Arsène Damot ne put se rendre à son travail, non plus que les cinq ou six jours qui suivirent. Chaque matin, le docteur Louis Rolin venait panser le blessé. Il adressait un mot de consolation à la jeune femme et caressait amicalement la petite Marie. C'était le mercredi que devait avoir lieu la vente de leurs quelques meubles pour satisfaire le boucher de la rue Dorchester. Mathilde était allée voir l'avocat du plaignant qui n'avait donné aucune réponse définitive. Jusqu'à la dernière heure, elle espérait que la vente serait retardée. Hélas ! ses illusions s'évanouirent quand dans l'humidité pluvieuse d'un matin d'avril, l'huissier se présenta avec son record. La vente fut vite terminée, et se monta à peu de choses, une quinzaine de piastres. La jeune femme ne put retenir un sanglot, lorsque sa petite table fut adjugée pour

quatre-vingt-dix cents. Quand l'huissier eut quitté la maison, Mathilde, regardant avec un sourire navré, les quelques meubles que la loi réserve au débiteur, murmura :

— Mon Dieu ! est-ce donc là tout ce qui nous reste de notre petit ameublement ? ...

Puis, comme se parlant à elle-même, elle ajouta :

— Patience ! j'en achèterai d'autres meubles, car lundi prochain, je retournerai travailler. Pauvreté n'est pas vice ; et je suis encore capable de gagner mes quatre piastres par semaine, avec ma couture. Madame Lenant me reprendra bien à son magasin.

Grâce à des soins intelligents et dévoués, et aussi à sa forte constitution de Canadien, le typographe fut en état de retourner à son travail, après une semaine de repos forcé. Ce jour-là, un lundi, bien avant que l'Angelus du matin fût sonné à l'église Saint-Pierre, Mathilde elle aussi se préparait à sortir. Elle était allée voir madame Lenant et avait obtenu du travail. D'une main rapide, elle mit l'ordre dans son ménage. Elle avait le cœur gros. Retourner à son atelier, c'était avouer à ses compagnes qu'elle avait épousé un homme qui ne pouvait pas la faire vivre. Elle mit sa petite fille chez sa bonne voisine, madame Renotte, et rejoignit son mari qui l'attendait sur le trottoir. Arsène avait ouvert le satchel qu'elle lui avait donné pour tenir, et, enveloppé dans un journal, il y avait vu un morceau de pain dur avec un peu de graisse ; c'était le lunch de sa femme ! ...

Arsène n'était pas un mauvais homme. Il eut honte de lui-même. Il ferma le satchel et le remit à sa femme qui venait. Ils descendirent en silence la rue Visitation. Le typographe examinait Mathilde à la dérobée, il constatait que son manteau brun était devenu tout reluisant par l'usure ; sa jupe noire commençait à rougir ; son chapeau avait besoin d'une garniture nouvelle. Pauvre jeune femme, elle autrefois si particulière pour sa toilette !

Avec quelle résignation elle avait supporté cette demi-misère où l'avait plongée l'ivrognerie de Damot. Au coin de la rue Craig, quand le typographe se sépara de sa femme, il était visiblement ému. Il lui dit à l'oreille :

— Mathilde, je ne boirai plus ! Je te le jure, je ne boirai plus ! ...

II

Quinze ans ont passé ...

Arsène Damot a tenu sa promesse. Depuis le triste matin où ses meubles ont été vendus par l'huissier, il n'a pas touché à un verre de boisson enivrante. La lutte fut parfois bien rude, quand, le soir, à la sortie de l'atelier, il lui fallait éviter ses anciens compagnons de cabaret. Que de fois il a fait de longs détours pour ne pas les rencontrer ! Mais Patakou a montré que les Canadiens ont de l'énergie et qu'un homme de cœur peut dompter ses caprices et réprimer ses passions. Il a triomphé, et est redevenu ce qu'il était dans les premiers mois de son mariage : un bon mari, qui fuit le cabaret et qui apporte à sa femme l'argent de la semaine. Quatre enfants, beaux et intelligents, mettent la vie et la gaieté dans le logement. Mathilde a fait comprendre à son mari qu'il est, même au foyer d'un humble ouvrier du faubourg Québec, des joies plus vraies que celles que l'on trouve en s'accoudant au comptoir d'une buvette.

Depuis longtemps, la femme du typographe a cessé de travailler dans le magasin de madame Lenant, rue Notre-Dame. La vie a recommencé à lui sourire. Marie est maintenant une jolie grande fille de dix-sept ans, bien travaillante et toujours de bonne humeur. Elle aide sa mère dans les travaux du ménage. Elle aime bien ses deux frères et sa petite sœur. Le samedi après-midi, comme l'atelier ferme à une heure, Arsène prend tout son monde et va faire une promenade à la campagne.

L'influence d'une Canadienne

Le soir, quand la famille revient à la maison, le père, la mère et les enfants sont roses et pleins d'appétit tant le bon air leur a fait du bien. En hiver, quand il fait froid, et que le typographe arrive de son travail, sa femme lui sert une bonne tasse de thé chaud qui le réconforte; et le matin, avant de partir, Arsène trouve toujours du café bien préparé, avec un déjeuner frugal et appétissant, ce qui lui fait plus de bien que tous les verres qu'il aurait pu prendre chez les hôteliers. Il a fait la paix avec le boucher de la rue Dorchester et a reconnu que son ancien créancier n'avait pas eu tort d'appeler la loi à son aide. "Et puis, pense le typographe, ce fut un mal pour un bien. Si le boucher n'avait pas été sévère avec moi, j'en serais peut-être encore à mener une existence de pilier de cabaret."

Chaque soir, à six heures, un homme émergeait du brouhaha de la rue Sainte-Catherine et descendait la rue Visitation: c'était le mari de Mathilde. Un mercredi soir de septembre, celle-ci cependant eut un moment de crainte douloureuse. Le cadran de l'église Saint-Pierre marquait huit heures moins le quart, et le typographe n'était pas encore rentré chez lui, ce qui ne s'était pas vu depuis de longues années. Mathilde ne parlait pas, mais à ses gestes nerveux, on voyait qu'elle était en proie à une forte émotion:

—Mon Dieu! se demandait-elle, que lui est-il arrivé? où peut-il être allé?

Une pensée qu'elle n'osait envisager hantait son esprit. Sa figure était d'une pâleur livide...

—Se serait-il laissé entraîner? poursuivait-elle en s'interrogeant elle-même. Non, c'est impossible après tant d'années de persévérance...

Huit heures venaient de sonner quand elle vit un "express" tourner le coin de la rue Dorchester et s'arrêter devant sa porte. Sur le siège, à côté du charretier, elle reconnut son mari. Dans la voiture était un meuble que les ténèbres du soir empêchaient de bien voir. Arsène sauta à terre, et prenant

ce meuble, le mit sur sa tête et entra dans la maison. Mathilde s'étant avancée laissa échapper un cri de joyeuse surprise:

—Ciel! ma petite table à ouvrage que j'ai tant regrettée! fit-elle, en joignant les mains.

Le typographe raconta alors qu'en passant devant un magasin de Juif de la rue Craig, il avait aperçu le petit meuble. Pauvre petite table! Elle avait dû voir de bien durs moments! Elle était toute égratignée et même marquée de coupures de canifs. Un pied avait été cassé et réparé bien maladroitement. Quelles mains inhumaines l'avaient donc possédée? Ce fut un beau soir que celui où, entourée de sa famille, la mère put dire tout ce que lui rappelait cette petite table.

—Marie, dit-elle fort émue à sa jeune fille, je te la donne, mais ne t'en dépossède jamais, et plus tard quand je ne serai plus, chaque fois que tu viendras t'y asseoir, tu penseras à ta mère.

La gracieuse demoiselle lui sauta au cou en l'embrassant tendrement et en jurant ses grands dieux que jamais elle n'oublierait ses chers parents, si bon pour elle.

Depuis trois ou quatre jours, Mathilde remarquait que son mari avait une mine un peu singulière. Il regardait sa femme d'un air moqueur et taquinait les enfants à table. Un soir, après la journée finie, il était sorti avec les enfants et avait acheté à chacun d'eux un gros panier de raisin. Le lendemain, il était arrivé à la maison avec une élégante ombrelle qu'il avait présentée à sa femme. L'étonnement de Mathilde fût à son comble quand, un vendredi, après son souper, Arsène, selon son habitude, s'était allongé sur le canapé pour lire son journal, elle le vit sortir de sa poche une superbe pipe, qui avait un bout d'ambre chinois.

—Ah, bien non! ça c'est trop fort, par exemple, fit-elle, voilà que tu t'es fait cadeau d'une pipe que tu dois avoir payée un prix fou, au moins dans

les soixante cents, toi, qui, jusqu'ici, te contentais d'un "bouquin" acheté dans les "job lots" de la rue Saint-Laurent.

Comme le typographe ne disait rien, Mathilde continua :

— Depuis une semaine, je remarque que tu fais des dépenses exagérées qui me paraissent très suspectes. Où prends-tu cet argent?... Dis?... Tu joues donc à la Bourse?...

Arsène se contenta de sourire en faisant un signe de tête négatif. Sa femme poursuivit :

— Alors, c'est que tu t'es fait Franc-Maçon... Si tu te voyais dans la glace avec cette pipe à la bouche, tu te prendrais pour un échevin...

Puis Mathilde, s'avancant près de son mari, lui dit :

— Donnes un peu ton veston, que je regarde s'il n'y a pas un petit Klondyke dans les poches...

Comme Arsène continuait à lire son journal elle se mit à balbutier :

— C'est mystérieux toutes ces choses-là... Maintenant je ne voudrai plus toucher à un cent de ton argent. Il me semble qu'il me brûle les mains, et que tu te livres à la sorcellerie... Tu dois être le cousin-germain de ce magicien Hermann qui venait faire des magies à Montréal, il y a quelques années.

Mathilde insistait pour savoir à quoi attribuer ce changement de fortune si extraordinaire, et à la fin son mari lui dit qu'elle en connaîtrait la cause le dimanche suivant, ajoutant que ce jour-là, il l'amènerait rue Saint-Gabriel et que là elle verrait quelque chose qui la surprendrait. Au jour désigné, après la messe de six heures, Mathilde partit au bras de son époux, et arrivée devant l'imprimerie où il travaillait depuis tant d'années, Arsène lui fit voir une enseigne sur laquelle on lisait : "Noliac et Damot, imprimeurs." Un cri de joyeuse émotion sortit de la bouche de l'heureuse femme.

— Associé! fit-elle, te voilà associé! Arsène, est-ce bien vrai!

Le Patakou de naguère raconta alors que le mardi de la semaine précédente,

Monsieur Noliac l'avait appelé dans son bureau et lui avait parlé ainsi :

— Damot, je me fais vieux... Voilà quarante ans que je suis sous le harnais, et je n'en peux plus... J'ai besoin d'un associé et j'ai pensé à toi... Comme moi, tu as débuté à la case, et je n'ai pas oublié ce que tu étais il y a quinze ans et comment tu t'es corrigé au point que tu es maintenant un "teetotaler enragé, et un des membres les plus actifs de la Société de Tempérance de ta paroisse... Tout dernièrement, tu n'as pas craint de t'attirer des ennemis en t'opposant à l'ouverture d'une buvette, rue Dorchester, près de de la rue Visitation. L'année de la variole, tu as été un des premiers à consentir à une diminution de salaire, afin de pouvoir venir en aide aux typographes dans le malheur. En outre, tu es comme moi un ouvrier du faubourg Québec, et ce sont ceux-là que je tiens à avoir près de moi... Donc, Damot, je te le répète, j'ai besoin d'un associé et j'ai pensé à toi, qu'en dis-tu?...

Arsène était confondu, en entendant ces éloges, il répondit :

— Dame, monsieur Noliac, si vous pensez que je sois digne de votre confiance, et que je puisse vous aider à continuer à faire prospérer la maison que vous avez fondée, je suis prêt à accepter...

— Alors, c'est entendu. Dorénavant, nous serons de moitié dans les profits. Demain, nous irons passer l'acte de société, puis la vieille enseigne sera remplacée par une neuve sur laquelle on lira : "Noliac et Damot, imprimeurs."

C'était cette enseigne que le typographe venait de faire voir à sa fidèle épouse. Les rêves de Mathilde Aubouin, l'ancienne petite couturière du bas de la rue Panet, étaient réalisés. Elle était la femme d'un "patron", et de plus d'un honnête homme qui l'aimait toujours comme au plus beau temps de la lune de miel. Elle lui serra la main en exprimant l'étrange plaisir qu'elle ressentait.

— C'est grâce à toi, lui dit Arsène,

que je suis quelque chose aujourd'hui. C'est toi qui m'a aidé à vaincre cette terrible passion qui s'appelle l'ivrognerie. Ton sourire et ton caractère ont fait plus que tous les "Gold Cures" de la province de Québec... C'est auprès de toi que je comprends tout le bonheur qu'il y a dans la vie de père de famille...

L'ancienne petite couturière était trop émue pour répondre et son mari continua :

— C'est toi, ce petit Klondyke que tu cherchais l'autre soir dans les poches de mon veston. Je ne fais ni sorcellerie, ni magie ; c'est toi qui en fais en trouvant moyen avec si peu d'argent que je t'apporte chaque semaine d'élever nos quatre enfants, de les faire instruire et de les tenir toujours proprement vêtus...

Ils descendirent la rue Saint-Gabriel, et tournèrent à gauche dans la rue Saint-Paul.

— Où allons-nous ? demanda Mathilde.

— Viens, dit Arsène, nous irons prier dans cette petite église Bonsecours. Je vais te montrer l'autel où je me suis agenouillé tant de fois, en demandant à la Vierge Marie de persévérer.

C'était un beau dimanche avant-midi de la fin de septembre, Mathilde et Arsène marchaient pressés l'un contre l'autre, comme à l'époque où le typographe reconduisait chez elle la petite couturière à la sortie de son travail. On les aurait pris pour des nouveaux mariés tant ils semblaient heureux. Ils prièrent longtemps devant la statue si merveilleuse de la mère de Jésus, que l'on vénère depuis un grand nombre d'années dans l'église Bonsecours.

L'année suivante, M. Noliac se retirait définitivement de la société et abandonnait l'administration de l'atelier à Arsène Damot à des conditions fort avantageuses pour ce dernier. On dut commander une autre enseigne sur laquelle il y avait : "Imprimerie Arsène Damot."

Le nouveau propriétaire avait à peine

quarante-cinq ans. C'était grâce au serment fait à sa femme dix-sept ans auparavant—de ne jamais toucher à un verre de liqueur enivrante—qu'il était parvenu à la tête d'une des plus importantes imprimeries de Montréal. Le cercle de sa famille s'agrandissait. Fidèle aux principes des vrais Canadiens-Français, voulant se survivre à lui-même, il contribuait à créer ici-bas une génération nouvelle. Sa femme venait de lui offrir un autre petit garçon, qu'il avait nommé "Gabriel", en l'honneur de la rue où se trouvait son imprimerie. Comme il espérait bien que ce n'était pas le dernier, il songea à déménager. Cependant pour beaucoup il n'aurait pas voulu quitter son cher faubourg Québec. Il chargea sa femme de choisir un autre logement plus spacieux, mais dans la même localité. Mathilde eut bientôt fait de trouver une jolie maison en brique, à trois étages, située dans la rue Visitation, plus bas que la rue Dorchester, et appartenant à un marchand d'Hochelega qui la mettait en vente, payable par versements. Arsène alla la visiter et la trouva très convenable pour y loger sa famille. Il l'acheta, et, le mois suivant, tous quittèrent l'humble logement dont le typographe avait franchi le seuil matin et soir, pendant dix-huit années.

Ce fut le coeur gros que tous dirent adieu à la maison où ils avaient vécu si longtemps. En l'abandonnant pour ne plus y revenir, Arsène revoyait le chemin parcouru depuis son mariage. Près de quatre fois cinq ans s'étaient écoulés ! Sa femme, cet ange d'affection et de tendresse, lui paraissait toujours aussi jeune, aussi belle, aussi gaie, aussi alerte qu'à l'époque pourtant déjà assez lointaine où elle s'appelait mademoiselle Mathilde Aubouin. Quand il entra dans sa nouvelle demeure et qu'il vit la façon dont sa femme avait commencé à la meubler, il ne put s'empêcher de dire :

— Oui, Mathilde, plus j'avance dans la vie, plus je vois que tu es le type de

la vraie Canadienne, et que tu es pour moi un trésor.

Et il ajouta, en souriant :

—Sais-tu que j'ai rudement bien fait de ne pas aller me jeter dans le canal Lachine, ce soir de la Sainte-Catherine où nous revenions de Sainte-Cunégonde !

III

Un samedi soir du mois de février dernier, l'ancien Patakou redevenu M. Arsène Damot était resté fort tard à son imprimerie à surveiller un travail pressé. Vers minuit, il remontait le boulevard Saint-Laurent. Il n'avait pas oublié que c'était le lendemain l'anniversaire de la naissance de son petit garçon de huit ans, Jean-Baptiste, et il était entré chez un confiseur pour acheter des bonbons, quand en sortant, il vit un rassemblement près de la rue Lagachetière. C'était un pauvre ouvrier menuisier qui s'était enivré et qui avait dépensé tout son argent. L'hôtelier, chez qui il avait passé la soirée, après s'être assuré que son client n'avait plus un cent sur lui, venait de le mettre à la porte. Les trottoirs étaient glissants, et le menuisier ne pouvant tenir son équilibre, était tombé dans la neige. Des passants attardés avaient essayé de le remettre sur ses jambes, mais peine inutile. Un homme de police allait le traîner au poste, quand M. Damot s'avança :

—Mais il lui faudrait une voiture ! dit-il.

Quelqu'un répondit :

—Il n'a pas le sou, il a tout bu sa semaine !...

—Savez-vous où il reste au moins ? demanda le mari de Mathilde.

Un plâtrier qui avait fait la noce avec le menuisier répondit :

—C'est Séraphin Maquette... Il reste au numéro 942 rue Saint-Ixe, au fond de la cour...

Arsène Damot appela un cocher qui

passait, parvint à placer le pauvre diable de menuisier dans la voiture, et il répéta l'adresse qu'on venait de lui donner. L'air glacial de cette nuit d'hiver avait endormi Séraphin Maquette qui ne bougeait pas, et le typographe le recouvrit d'une peau de buffle. Arrivé au numéro 942 de la rue Saint-Dominique, M. Damot vit un spectacle qui l'étreignit au cœur. Au troisième étage d'un fond de cour, dans un logement composé de deux pièces, une femme jeune veillait encore. En fait de meubles, il n'y avait qu'un lit, une table boiteuse et un mauvais banc. Tout indiquait que plus d'une fois on avait dû sentir la misère. La femme, enveloppée dans un vieux châle, grelottait. Au bruit de la conversation un enfant couché sur le lit, qui semblait bien dur, se réveilla et se mit à appeler sa maman. Instinctivement, M. Damot s'approcha et vit un petit garçon si chétif, si maigre, qu'il était impossible d'essayer à deviner, même à peu près, quel âge il pouvait bien avoir.

En apercevant son mari, la femme s'écria :

—Mon Dieu ! toujours dans le même état, et tout son argent gaspillé, je suppose !...

D'un coup de main, elle retourna à l'envers les poches des vêtements de Séraphin Maquette, et les trouvant vides, elle se prit à sangloter.

—Ne pleurez pas, madame, fit M. Damot, très affecté, voici ce qui lui reste de sa semaine.

Et, sortant de sa propre bourse deux billets de cinq piastres chacun, il les passa à la malheureuse mère. Puis sans donner à la femme le temps de répondre, il s'avança vers le lit où reposait l'enfant, et y laissa tomber la boîte de bonbons, achetée pour l'anniversaire de la naissance de son petit Jean-Baptiste, il dit :

—Voilà du chocolat que le papa a apporté pour toi, mon enfant...

Le lendemain, à table, madame Damot demanda à son mari :

—C'est aujourd'hui que Jean-Baptis-

L'influence d'une Canadienne

te entre dans sa huitième année... Tu n'as donc pas pensé à lui acheter des bonbons?...

Le père parut d'abord embarrassé ; puis il répondit en balbutiant :

—Oui, j'avais acheté du chocolat, mais hier soir, j'ai pris une voiture, et

je crois que j'ai oublié la boîte sur le siège... Mais sois sans crainte, ils ne seront pas perdus ces bonbons. Le cocher doit avoir des enfants lui aussi, ils trouveront bien moyen de les manger!...

Calcutta, Inde, avril 1910.

Comme l'Eau

Veux-tu que nous allions ensemble,
Chère âme, le long des ruisseaux
Où l'image de l'arbre tremble,
Où passe le vol des oiseaux?
L'azur, dans le flot qui frissonne,
Met son reflet capricieux.
—Vos yeux sont comme l'eau, mignonne,
Qui mire la clarté des cieux.

Pour chasser les rêves moroses
Dont pâlit la fleur de ton teint,
Chère âme, viens cueillir les roses
Pleines des larmes du matin.
La gouttelette qui rayonne
Se fond en un brouillard vermeil.
—Vos pleurs sont comme l'eau, mignonne,
Que boit un rayon de soleil.

Ruisseau qui fuit, roses qui meurent,
Sous l'aile des autans jaloux,
Qu'au moins nos tendresses demeurent
Quand tout périt autour de nous!
Fuyant du printemps vers l'automne,
Sans merci, s'écoulent nos jours.
—Mon coeur est comme l'eau, mignonne,
Qu'à vos pieds entraîne son cours.

LA RUSE DES FLEURS

Par Frollo



Vous l'ignoriez peut-être... En ce moment les horticulteurs débattent la grosse question de savoir si les fleurs attirent les insectes par leur parfum ou par leurs couleurs.

* * *

C'est une véritable féerie quand, au printemps, nos jardins et nos prés revêtent leur parure de fleurs. Mais cette fête ne dure pas longtemps. Bientôt les fleurs tombent et, au bout de quelque temps, sur les tiges qui les portaient, elles sont remplacées par des fruits.

Pas toujours cependant. Pour qu'un fruit naisse d'une fleur, il faut que celle-ci soit fécondée, il faut que le pollen, cette poussière qui s'attache aux doigts quand on froisse une fleur, tombe au fond de la corolle. Qui opère cet éparpillement de la poudre dorée? Le vent. En secouant les arbres quand il s'engage entre leurs branches fleuries, en soufflant dans les épis de nos champs et dans l'herbe de nos prairies, il fait trembler les pétales, et la fine poussière fécondante élaborée par les étamines se détache et tombe au fond de la fleur. Ainsi s'accomplit un des plus grands mystères de la nature.

A cette oeuvre de vie concourent encore les insectes. Lorsqu'une abeille, une guêpe, un papillon, un insecte ailé

s'en va butiner et pénétre entre les pétales en cherchant le nectar, le jus sucré qui est sa nourriture, il se barbouille de pollen et transporte cette poudre fécondante au fond de la fleur. Mais si le vent secoue indistinctement toutes les fleurs, les insectes ont leurs préférences. A regarder seulement quelques instants un parterre fleuri, on constate tout de suite que si les abeilles visitent et fructifient certaines fleurs, d'autres les laissent indifférentes et ne les attirent jamais. On dirait qu'elles savent choisir. Mais qu'est-ce qui les guide dans leur choix? Depuis que la botanique existe, on admettait que ça ne pouvait être que le parfum de la fleur. Mais voilà qu'un jour un botaniste s'avisa de déclarer que ce qui attirait les insectes, c'était la couleur de la fleur. Dans son idée, les pétales colorés des fleurs étaient tout simplement des espèces d'enseignes, des enseignes de restaurant, qui indiquaient aux consommateurs... ailés, l'endroit où l'on est sûr de faire un bon repas, un repas meilleur qu'en face.

* * *

Cette idée de fleurs qui, pour se faire féconder, se parent malicieusement de couleurs éclatantes et attirent ainsi les insectes naïfs, séduisit tout



le monde. Plus on y réfléchissait plus la chose paraissait certaine. En observant les insectes on vit que les uns allaient vers les fleurs



rouges, d'autres vers les fleurs vertes, d'autres encore vers les fleurs jaunes. Entre les fleurs, c'était donc une lutte à qui saurait mieux, par ses couleurs, attirer les clients barbouillés de pollen? En examinant

les fleurs on en trouva qui avaient, sur leurs pétales colorés, des lignes blanches qui s'en allaient tout au fond de la corolle. En l'absence de poteaux indicateurs, ces lignes n'étaient-elles pas des espèces de sentiers destinés à conduire les insectes à l'endroit même où devait se faire la fructification de la fleur? Et l'on ne s'arrêta pas en si beau chemin. On alla même jusqu'à admettre que certaines fleurs fascinaient les insectes à la façon des serpents. Un naturaliste allemand ne raconta-t-il pas, dans une société savante, comment il avait observé une abeille qui, pendant de longs instants, planait au-dessus d'un rosier, puis s'élançait vers les roses, puis se reculait et revenait toujours: manifestement la gracieuse bestiole ne pouvait s'arracher au spectacle qu'elle avait sous les yeux!

* * *

Tout cela était fort poétique, trop poétique même pour qu'on ne se demandât pas si c'était vrai. Et quand on se l'est demandé, on a vu tout de suite que la théorie des couleurs manquait de solidité.

Ainsi, le groseillier, l'angélique, l'asperge, l'érable sycomore et une foule d'autres plantes ont des fleurs d'un parfum délicat, mais vertes comme les feuilles qui les entourent. Or, au printemps, dans ces fleurs vertes, c'est une véritable procession d'abeilles, de papillons et de toutes sortes d'insectes ailés. D'un autre côté, jamais un papil-

lon, jamais une abeille n'ont été surpris à butiner sur les fleurs si voyantes du géranium rouge, de la sauge écarlate, du grenadier. Et il se trouve justement que ces fleurs à couleurs éclatantes sont dépourvues de tout parfum! Que conclure de ces deux faits sinon que les fleurs attirent les insectes plutôt par leur parfum que par leurs couleurs? Les partisans de la théorie des couleurs, les coloristes comme on les appelle, furent cependant d'un autre avis. Ces fleurs aux couleurs éclatantes, dirent-ils, sont d'origine exotique et il est tout naturel que nos insectes indigènes, qui n'ont pas encore eu le temps de se familiariser avec elles, continuent à les ignorer!

On fit donc des expériences et on les varia de mille façons. Dans un parterre de fleurs, au-dessus duquel bourdonnait du matin au soir un essaim d'abeilles, on piqua des fleurs artificielles, en papier et en cire, admirablement imitées: les abeilles qui fouillaient ardemment les fleurs naturelles, dédaignaient systématiquement les fleurs artificielles qui se trouvaient à côté. On fit mieux. En face d'une plante en fleurs constamment visitée par des insectes, on plaça une glace dans laquelle les fleurs apparaissaient avec leurs couleurs exactes, avec leurs formes, avec tous les détails de leur structure. On répéta cette expérience un nombre incalculable de fois avec des fleurs et des

plantes différentes: pas une abeille ne fut attirée par les fleurs factices, les fleurs qui se reflétaient dans la glace. Qu'y avait-il à objecter à ces expériences? Les coloristes ne se tinrent pas pour battus et répliquèrent que les abeilles étaient des connaisseurs trop avisés, pour se laisser prendre à de si grossières imitations!

On aborda alors le problème par un autre côté. Des fleurs sur lesquelles jamais un insecte ne se pose, furent en-



La Revue Populaire

duites de miel : un quart d'heure après, abeilles, bourdons, mouches, toute une légion d'insectes ailés étaient là à se disputer les places. On répondit que cette expérience ne prouvait rien, les insectes se jetant sur le miel partout où on le dépose...

Et voilà où nous en sommes. C'est à croire que jamais nous n'arriverons à connaître le mot de l'énigme, à moins que, nouveau miracle de Balaam, les insectes ne nous révèlent eux-mêmes leur psychologie et les fleurs la leur.



Etre un Monsieur

—J'ai une nature distinguée... Avec de l'instruction j'aurais été un monsieur, assurait Olivier Fourpin, du bourg de Kériolet.

Et nul ne protestait contre ces prétentions.

En effet, comparé à ses rustiques et lourds voisins, semblables à des chevaux de labour, le grêle éleveur d'abeilles, au visage glabre et ridé de vieille femme et aux gros yeux de grenouille, paraissait un être raffiné. Ses mains accoutumées au travail délicat des ruches n'étaient pas devenues des pattes. Son corps que la besogne sur les sillons n'avait jamais courbé conservait un fier aplomb. Enfin comme il ne s'enivrait qu'une fois la semaine, son nez seul offrait l'apparence douteuse d'un radis.

—Fourpin, lui disait parfois l'instituteur, comment osez-vous vous plaindre? N'avez-vous pas la chance d'exercer un métier d'aristocrate?

Le bonhomme répondait avec un sourire :

—Il est certain qu'il ne faut pas manquer de manières pour élever des mouches à miel!

Mais quand il se retrouvait dans sa méchante mesure couverte de roseaux, qui rappelait par sa forme et son pelage un vieux boeuf, et qu'il respirait la forte odeur de sa ruche grasse, il mesurait la distance qui le séparait des citadins élégants et de leurs logis de luxe. En ces instants de découragement, il tapait avec dépit ses sabots contre le sol de terre où l'eau formait des yeux mornes; il méprisait la toile de ses culottes tissée avec de la filasse de chanvre; il souffrait aux entourures de

son gilet en plataine de laine mal foulée; il tiraillait son col de chemise taillé en oreilles d'âne; et abattu sur sa table, il s'efforçait de réfléchir pendant des heures au mystère des origines, de comprendre pourquoi il était né d'humbles journaliers quand il sentait battre en son coeur l'orgueil d'un gentilhomme.

Ces pénibles réflexions l'amenaient parfois à s'écrier, de la voix de canard qui lui était habituelle à cause de la forme plate de son nez :

—Il y a maldonne!

Ensuite il s'acheminait vers son hangar et tressait avec une noble simplicité de la paille, fabriquait des couvercles pour ses ruches.

Un laboureur côtoyait-il sa maison, Olivier le relançait :

—Hé! mon gars, à quoi peuvent-ils s'occuper, à cette heure, les messieurs dans les villes?

Le passant étonné dilatait ses rondes prunelles qui n'avaient jamais aperçu grand'chose de la destinée, et répondait enfin :

—Qu'est-ce que ça peut bien nous faire, père Fourpin?

Humilié, le vieillard reprenait ses torsades de paille avec des doigts nerveux. Lorsque le paysan s'était éloigné, il appuyait sa tête contre le mur, et les paupières closes brûlées par le soleil fondu au zénith qui éclairait tout ensemble les hameaux et les capitales, il essayait de s'imaginer quelle existence eût été la sienne s'il avait eu le bonheur d'être né "monsieur".

Un jour, tandis que ses abeilles tombaient et rebondissaient comme une grêle d'or sur leurs ruches et qu'elles

bourdonnaient, heureuses de vivre, au milieu des fleurs blanches de sarrasin, Olivier Fourpin, adossé au tronc d'un pommier, les bras écartés, parut avoir une révélation et clama :

—Et moi aussi, je vais devenir un monsieur !

Le lendemain il s'arrêtait à Kériolet devant les panonceaux du notaire.

—Maître Legouru, je veux vendre mon bien, avec le champ aux agneaux et le verger des rossignols !

—Il sera fait suivant votre désir, prononça l'officier ministériel qui supputait déjà son bénéfice dans cette opération.

Plus tard, l'apiculteur vint recevoir à l'étude un sac de toile rempli d'argent.

—Je vous préviens qu'il ne vous reste plus que la jouissance de votre maison, l'avertit le notaire.

Mais le vieillard joyeux ne l'écouta guère et se rendit aussitôt chez le tailleur qui habillait l'épicier en gros, M. Gouttard, le pharmacien, et le maire, renommé pour sa corpulence de boeuf.

—Prenez-moi mesure, commanda-t-il avec force, car les écus qui alourdisaient ses poches lui donnaient de l'aplomb, et cousez-moi le même habit qu'à notre maire, M. le comte de Regny !

—Cela vous coûtera cent quarante francs !

—Ouais ! le prix d'une vache ! Ah ! bien ! Et une vache laiteuse encore !

—Mais l'on peut vous fournir une imitation en plus léger, pour cinquante francs.

—Allez-y ! Et n'épargnez pas les boutons !

Dix jours après, par un temps de bise et de pluie, il s'en vint revêtir son habit dans l'arrière-boutique du tailleur.

—Oh ! oh ! dit-il émerveillé en tâtant le collet étriqué, les manches étroites et

la doublure de satinette au rabaïs, à la bonne heure, voici de la légèreté et de l'élégance !

Lorsqu'il se trouva dans la rue en ce complet marron à soutaches noires, les premiers enfants qu'il rencontra lui tirèrent leur casquette et des hommes de la commune voisine le saluèrent d'un retentissant :

—Bonjour, notre bourgeois !

Fier et satisfait, tel un dindon qui fait la roue, le petit vieux maigriot allait et venait sur la place de l'Eglise, quand des commères le reconnurent et l'apostrophèrent, narquoises :

—C'est-il ton miel qui t'a monté à la tête pour que tu te croies un richard ?

—Regardez donc Olivier, fit le sonneur de cloches, ce que la toilette le change !

—Oh ! tu auras beau faire, reprit une des femmes parmi les éclats de rire, tu manqueras toujours de bedaine, et c'est ça qui donne de la prestance !

Et jusqu'au crépuscule, Fourpin promena le monsieur qu'il était devenu. La bise soufflait à ses courtes basques. L'air glacé enfonçait ses couteaux entre ses épaules exigües. Le vent jaloux collait la mince étoffe sur ses membres anguleux. Mais l'éleveur d'abeilles ne sentait pas le froid, enorgueilli, heureux, déambulait sans trêve par les rues, revenait sur ses pas, se redressait, se gonflait, ne comprenait point que chacun ne fût pas sur sa porte pour s'ébahir et l'admirer.

Il ne se résigna à regagner sa chaumière que lorsque la nuit fut tombée.

Huit jours après ce triomphe illusoire, comme il se mourait d'une pneumonie, le bonhomme murmura avec résignation :

—Evidemment, il faut de l'habitude pour être un vrai monsieur ! J'ai commencé trop vieux !





Le Séjour à la Campagne

ON NE doit accepter qu'avec une très grande réserve l'hospitalité offerte par nos amis à la campagne, à moins que ceux-ci ne soient dans une bonne situation de fortune. Ceux-là mêmes qui ont pour nous l'amitié la plus vive peuvent, subissant l'entraînement de ce sentiment amical, offrir de grand coeur cette hospitalité, insister même pour que cette offre soit charge pour leurs ressources. C'est à nous d'avoir assez de jugement et de tact pour apprécier si notre séjour près de nos amis doit être véritablement pour eux un plaisir exempt de tout ennui.

On n'a point à se préoccuper de cette question quand l'invitation émane de personnes dans une grande aisance ou dans une belle situation de fortune. Il est évident qu'il ne faut pas rechercher ni provoquer ces invitations, car il est toujours de mauvais goût de s'imposer dans quelque circonstance que ce soit ; on doit même, à moins d'être absolument intime, laisser mettre une certaine insistance par ceux qui vous offrent de venir passer quelque temps à la campagne avant de se rendre à ce désir. Il en est de même pour la durée du séjour qu'on doit faire chez ses hôtes. C'est là une question de tact sur laquelle je ne saurais trop appeler votre attention. Il ne faut pas attendre que ceux qui nous reçoivent chez eux puissent désirer un instant votre départ, mais tâcher, au contraire, de laisser des regrets en n'abusant pas, au delà du temps limité par le savoir vivre, de l'hospitalité offerte, quelque cordiale qu'elle soit d'ailleurs.

* * *

Le séjour à la campagne chez des amis est une épreuve que peut seule subir à son avantage une personne bien élevée. L'intimidité absolue et forcée avec des personnes étrangères qui peuvent n'avoir ni les mêmes idées, ni les mêmes opinions, dont les habitudes même, dans une certaine mesure, peuvent différer des nôtres, sème la vie à la campagne de mille petites difficultés qu'on ne peut résoudre qu'en mettant en pratique toutes les petites vertus sociales qu'imposent le savoir vivre, la douceur de caractère, la bonté, l'urbanité, la simplicité, l'obligeance, etc.

Une des premières lois à observer en ce sens c'est celle qui commande de se conformer à toutes les habitudes de vie de ceux qu'on visite. Être d'une grande exactitude à l'heure des repas, se montrer toujours disposée à prendre telle ou telle distraction, n'entraver par son mauvais vouloir aucun plaisir, et, par contre, se proposer pour tenir compagnie à une personne souffrante et âgée, enfin faire régner la gaieté dans le cercle où on se trouve, l'entretenir par son humeur facile et sa douceur pour tous ; se faire surtout apprécier du maître et de la maîtresse de la maison dont on allège ainsi le fardeau toujours assez lourd.

* * *

De leur côté le maître et la maîtresse

de la maison ont diverses obligations à remplir vis-à-vis de ceux qu'ils reçoivent. Il ne faut pas, en premier lieu, inviter chez soi un trop grand nombre de personnes pour l'espace et le nombre de chambres dont on dispose. C'est manquer absolument d'égards envers ceux qui nous font le plaisir et l'honneur d'accepter notre hospitalité que de les loger dans de petits trous sans air et sans espaces sous prétexte qu'on a chez soi un grand nombre d'invités. Mieux vaut scinder ses invitations et prendre, en somme, les précautions nécessaires, pour que chaque personne retrouve chez ses hôtes le confortable et l'aisance auxquels elle est habituée chez elle. Ce serait aussi manquer de savoir vivre et de charité que d'inviter chez soi une personne dans une situation de fortune médiocre, pour lui donner la plus mauvaise chambre, la dernière place à table, lui imposer des corvées et des humiliations. Ce sont les parents, les amis les plus intimes qui doivent, quand il y a lieu, supporter les petits inconvénients qui peuvent résulter d'arrivées inopinées de voyageurs ou d'invités, qui, dans le cas où un orage retiendrait chez leurs hôtes des amis qui ne devaient passer qu'une journée, doivent céder ou partager leur chambre, et s'offrir enfin à suppléer en tout le maître et la maîtresse de la maison; ce sont les petites charges de l'amitié.

Il ne faut pas non plus réunir sous le même toit, forcer, par suite, à s'asseoir à la même table, à partager les mêmes jeux, les mêmes distractions, des personnes qui ne sympathisent pas entre elles, encore moins celles qu'un dissentiment divise. Ce serait vouloir

rendre insupportable à ses autres amis un séjour qui devrait être pour eux un agréable passe-temps. Une hôtesse aimable et sachant vivre, doit veiller avec le plus grand soin au bien-être de ses invités, surveiller elle-même le service de leurs chambres et s'assurer en personne si les ordres qu'elle a donnés ont été suivis. Elle doit aussi étudier discrètement leurs habitudes, remarquer si tel ou tel usage prévaut, arranger toute chose à la satisfaction générale. Je sais que cela n'est pas facile, quand on reçoit surtout un grand nombre de personnes, mais on y parvient cependant en faisant abnégation complète de soi-même, en ne songeant qu'au plaisir et au bien être de ceux à qui on a tacitement promis, en les engageant à venir à la campagne, de leur procurer un temps de plaisir et de délassément.

D'ailleurs, quand on n'est pas dans une situation qui permet d'offrir une large hospitalité exempte de toute mesquinerie, il ne faut, sous aucun prétexte, chercher à imiter ceux qui peuvent agir ainsi. Rien n'est ridicule et n'indique mieux une mauvaise éducation que l'alliance de l'ostentation et de l'économie.

Ces observations tombent d'elles-mêmes quand il ne s'agit que de l'hospitalité offerte à un ami dans son modeste chez soi, car on ne lui a promis à l'avance qu'un accueil cordial.

Néanmoins, il faut même dans ce cas, et quelque médiocre que soient ses ressources, ne rien négliger pour rendre agréable à cet ami le séjour dans sa maison; dans la mesure bien entendu de ce qui est possible.





Bébé



Dort

Il est midi. La chambre est sombre;
À la fenêtre on a cloué,
Pour donner du frais et de l'ombre,
Un grand châle à carreaux, troué.

Dans un coin, la paupière close,
Sur son oreiller de duvet,
Le bébé doucement repose,
Et le chien dort à son chevet.

Alentour, tout se fait tranquille,
On n'entend que le vieux coucou,
Balançant sa tige mobile
Accroché là-bas à son clou.

A travers les trous du vieux châle
Que son poids fait partout plisser
Un rayon de lumière pâle
De temps en temps vient se glisser.

Dans l'autre chambre, le potage
Se met sur la table fumant;
Le père rentre de l'ouvrage,
Joyeux. Mystérieusement,

La mère, le doigt sur la bouche,
Par la porte ouverte à demi
Lui montre, dans un coin, la couche
Où Bébé repose endormi.

Un bas replié sur la tête
Colle au front ses cheveux mouillés;
De la couverture indiscreète,
On voit sortir deux petits pieds.

Eux se regardant en silence,
Tout émus, la main dans la main,
Pendant qu'à part soi, chacun pense:
Il aura ses six mois demain!

Napoléon Legendre.





La Boxe

L'Ecole de la Cruauté

Par M. Chantal

IMAGINEZ une grande halle où tombent crûment les nappes bleues de la lumière électrique sur des drapeaux aux couleurs françaises, anglaises et américaines. Au milieu, une estrade que protègent des barrières de bois, estrade encore déserte où l'on voit seulement deux cuvettes et deux seaux. Tout autour, en contre-bas, des rangées de sièges qui sentent la peinture fraîche : ce sont là les "places réservées" séparées par des cordes du large promenoir qui commence à pululer. Une poussière pâle et lumineuse fait paraître tout cela immense. Cirque et meeting à la fois : c'est une salle pour matches de boxe.

Lentement, les spectateurs du centre arrivent et se rangent tant bien que mal en un piétinement disparate où, parfois, la chaleur fauve d'une fourrure de femme, quelque plume chatoyante, vient égayer un peu le noir et blanc des habits, les reflets comme mouillés des hauts-de-forme. Dans le pourtour, se presse une foule composite, public marron de "pelouse" suburbaine, larges méplats vultués, profils vantards et incapables comme on en voit stagner à la terrasse des cafés ; ce sont encore des têtes inclassables de Français qui se sont rasé la moustache pour avoir l'air anglais et d'Anglais qui en ont fait autant pour ne pas avoir l'air français ! et aussi toute une clientèle d'arènes qu'on reconnaît à la

carrure inusitée des épaules, aux biceps mal à l'aise sous la manche qu'ils déforment. Un murmure bourdonne. On commente des journaux sportifs, on hasarde des pronostics, des voix traînantes de faubourgs s'efforcent de prononcer des noms étrangers : c'est ce qu'on appelle l'éducation des masses.

Soudain, le silence se fait. Un gros homme vient de monter sur l'estrade ; il dit quelques mots qu'on n'entend pas, mais que les initiés doivent comprendre, à en juger par les trépignements qui accompagnent ses paroles confuses. Et voici qu'apparaissent, enfin, les deux combattants, malingres amateurs ou professionnels athlétiques, suivis d'acolytes en maillots qui sont des masseurs et de vagues comparses, des confidents de cette morne tragédie. Ils s'asseyent, les deux pauvres combattants, et grelottent sous la lumière blafarde, tandis qu'avec précaution on emprisonne leurs mains dans les énormes gants classiques.

Puis un arbitre—car il y a un arbitre, vêtu d'un smoking!—parle à voix basse aux champions, leur fait les recommandations ultimes. Le tout, dans le plus grand sérieux, avec cette sorte de gravité inutile et quasi rituelle, extrêmement agaçante et si contraire à notre tempérament, dont on se croit obligé d'accompagner, aujourd'hui, les "manifestations sportives". Les deux héros de l'aventure esquissent une va-

gue poignée de... gants, se séparent, puis reviennent face à face, transformés, leurs traits insignifiants déjà délabrés par une expression de violence et de brutalité.

* * *

Après quelques "gardes" savantes, une première attaque commence la bataille, hardie ou sournoise, suivant la nature et la force des deux adversaires, dont les visages résonnent maintenant sous les coups, avec des bruits différents et horribles. C'est parfois, un choc sourd comme d'une outre pleine d'eau qu'on frapperait à terre; ou bien l'aplatissement fougueux d'un champignon qu'on écrase; souvent aussi cela ressemble à un craquement de planche défoncée, quand c'est la mâchoire qui "porte", ou au claquement d'une balle sur une raquette, si c'est l'oreille qui pâtit.

Bientôt, un oeil se ferme (car c'est l'oeil qu'on vise d'abord instinctivement, cet éclair diabolique qu'on veut éteindre), il se ferme et prend l'aspect d'une figue mûre, crevassée au soleil. Une pommette gonfle, tuméfiée brusquement, proéminente, hideuse, bestialisant la face. Du nez déformé, des gouttes de sang noir pleuvent. Il arrive alors que le plus faible, terrifié comme dans certains cauchemars par la vision cruelle et dansante qui s'éloigne un moment pour fondre à nouveau sur

lui avec une détente implacable, fasciné par ce masque grimaçant qui semble sortir d'un album japonais, préfère se jeter sur le danger: il prend son adversaire à bras-le-corps, comme s'il voulait lutter, et, tête contre tête, ils restent ainsi frémissants, acharnés, impuissants et rageurs, leurs muscles incrustés, immobiles et tendus, jusqu'à ce que l'arbitre se précipite et les sépare péniblement, avec des efforts de "geindre" qui pétrit sa pâte... Un signal; c'est le repos.

A moitié morts, les boxeurs s'assèvent. Masseurs et servants s'empres- sent, les éventent à grands battements de serviettes, les bassinent avec des éponges toutes ruisselantes d'une eau rosâtre, les palpent, les oignent, les frottent. On croirait voir les lads des hommes-chevaux, des "Houyhnhms" que connut Gulliver, et aussi les aides du bourreau, quand ils donnaient à boire au supplicié, pour qu'il fût plus apte à souffrir ensuite. A voir en effet ces malheureux, affalés et rendus, il faut vraiment savoir d'avance qu'il s'agit là d'un jeu et d'une distraction, pour ne pas croire à quelque accident affreux, à je ne sais quel monstrueux châtement.

Ils ont repris haleine, des drogues ont étanché le sang, vivifié les muscles, et le combat reprend, jusqu'au moment où l'un des deux renoncera, fou de douleur ou de fatigue. On proclame le nom du vainqueur qui descend de l'estrade en titubant et disparaît dans la foule qui s'ouvre.





La vie drôle

DIMANCHE D'AOUT

Madame.—Qu'est-ce que tu fais là ?

Monsieur.—Tu vois, je lis mon journal.

Madame.—A onze heures passées, tu n'es pas fou!... Veux-tu bien aller t'habiller.

Monsieur.—Pourquoi faire ?

Madame.—Pour sortir. Tu n'as pas la prétention, je pense, de me faire passer mon dimanche enfermée ici.

Monsieur, (désespéré).— Ah ! ma chère, où songes-tu encore à courir ?

Madame.—Je veux dîner à la campagne.

Monsieur.—Tu sais que tout à l'heure il pleuvait ?

Madame.—Oh ! ça m'est égal. J'ai donné congé à la bonne, tu comprends que je ne vais pas faire la cuisine un jour de fête.

Monsieur.—On est si bien chez soi.

Madame.—Au mois d'août, on ne reste pas enfermé.

Monsieur, (résigné, tout en reprenant la lecture de son journal).— Va t'habiller.

Madame, (lui arrachant la feuille).—Comment, va t'habiller ? Tu oses me dire cela lorsque tu es en pyjama!...

Monsieur.—Mais, ma chérie, tu es en robe de chambre.

Madame.—Moi et toi, aucun rapport... J'en ai pour cinq minutes, et avant que tu aies choisi ta cravate!... Allons, va, dépêche-toi, sinon nous dînerons à trois heures.

Monsieur, (se levant à regret).—Si tu veux ; mais l'on aurait bien pu pas-

ser une bonne journée tous les deux, chez nous.

Madame.—Merci bien, j'y suis tous les jours chez nous, tandis que toi, tu vas, tu viens...

Monsieur.—De mon bureau chez moi et de chez moi à mon bureau.

Madame.—Mais c'est très amusant, tu crois des toilettes, tu lorgnes les magasins.

Monsieur.— C'est éreintant, cette promenade forcée.

Madame.—Tu ne penses pas à moi qui ne prends pas assez d'exercice, bien que le médecin m'ait recommandé la marche... Oh ! les hommes, quels égoïstes !

(Puis, s'apercevant que son mari se replonge dans la lecture de son journal, subitement très douce.) Comment, tu es encore là?... Mais, mon petit, à quelle heure allons-nous partir ?

Monsieur.—Alors, tu y tiens absolument ?

Madame.—J'ai besoin d'air. (Monsieur ouvre la fenêtre.) Oh ! tu m'énerves... Si tu ne vas pas t'habiller, j'ai une crise de nerfs !

Monsieur.—Bien, bien, je pars...

(Madame, seule, va et vient dans sa chambre, passe dans son cabinet de toilette, s'ablutionne ; puis, presque correcte, en jupon enrubanné, passe dans sa penderie, atteint un costume de toile bleue, et le regardant du coin de l'oeil, satisfaite, elle monologue.)

Madame.— Penses-tu que je serais restée chez moi aujourd'hui, alors que

j'ai fait une scène à la blanchisseuse pour avoir ma robe de toile ce matin!

(Enfin, après avoir été à la fenêtre contempler le ciel pommelé, prometteur d'ondées pour la fin de la journée, Madame décide de mettre quand même la robe de toile bleue. Elle l'enfile, puis, après avoir attaché péniblement la jupe à la taille, elle pousse une exclamation étouffée: la robe a rétréci au lavage et lui vient au milieu du mollet.)

Madame.—Oh! mon Dieu, ma robe... ma jolie robe!... Moi qui me réjouissais de la mettre!...

(Toute triste, essuyant une larme de dépit, venue brûlante à ses yeux, Madame se déshabille, fait un paquet du corsage et de la jupe rétrécie, et, d'un élan furieux, l'envoie au fond de son cabinet de toilette; puis, enfilant de nouveau son peignoir, elle vient s'asseoir, dans sa chambre, sur un fauteuil et, les coudes appuyés aux genoux, les deux poings enfoncés dans les joues, elle demeure immobile, les sourcils froncés, la bouche mauvaise, regrettant de ne pas être au moyen-âge pour voir brûler à petit feu, avec mille raffinements douloureux, sa blanchisseuse. Bientôt, Monsieur rentre, prêt à sortir.)

Monsieur.—Comment, tu n'es pas prête?

Madame, (dans un grognement).—Non.

Monsieur.—Notre repas sera un dîner champêtre.

Madame.—Je ne dîne pas, je ne sors pas.

Monsieur.—!!!

Madame.—J'ai réfléchi: pour avoir une figure maussade toute la journée en face de moi, je préfère encore rester...

Monsieur.—Mais, ma chérie, je n'ai nullement l'intention de boudier. Je comprends ton désir de grand air.

Madame.—Tu le comprends si bien qu'il a fallu que je me fâche pour que tu ailles t'apprêter. Tu comprends que je ne veux pas tout de même te per-

mettre de dire que je suis un bourreau. Tu désires rester, nous restons; ce sont toujours les mêmes qui se sacrifient.

Monsieur.—Oh! ce que j'aime, c'est flâner en pantouffes et en costume d'intérieur. Maintenant, je suis habillé,—il me va même très bien ce veston d'été,—nous sortons.

Madame, (redevvenue brusquement furieuse).—Alors, nous sortirions pour montrer ton veston?... Quand ma robe... Tiens, tu n'es qu'un égoïste, un sot, ta vue m'exaspère!... Je suis la plus malheureuse des femmes!...

Monsieur, (stupéfait).—Mais, ma bonne amie...

Madame.—Oh! pas de ton doux!... Vous êtes un monstre d'hypocrisie. Du reste, avant notre mariage, on m'avait bien prévenue: "N'épousez pas cet homme-là, il vous rendra très malheureuse!"

Monsieur.—Oh! par exemple! quel est le vilain coco qui a été te dire semblable chose?

Madame.—Tout le monde.

Monsieur.—Je lui tirerai les oreilles!... C'est toi qui, avec ton caractère susceptible, tes caprices insensés, me rends la vie oh! combien pénible, et c'est moi que tu prétends... Oh! tiens, tu es tout le portrait de ta mère!

Madame.—Et toi, tu ressembles bien à la tienne.

Monsieur.—Elle vaut mieux que la tienne, ma mère.

Madame.—Ah! la la!... Une alcoolique; elle passe sa vie à boire de l'eau de mélisse.

Monsieur.—Cela vaut mieux que de passer sa vie dans la loge de la concierge à potiner comme ma fichue belle-mère.

Madame.—Edouard, je vais te griffer!

Monsieur, (menaçant).—Jeanne, si tu continues à me faire sortir de mon caractère...

Madame, (ouvrant la fenêtre).—Bats-moi, si tu l'oses, que j'aie tout le voisinage comme témoin.

Monsieur, (haussant les épaules).— Tu es ridicule!... Va donc te passer de l'eau sur le visage et te repeigner; tu es hérissée comme un chardon!

Madame, (agressive).—Un chardon! Si j'en étais un, il y a longtemps que vous m'auriez mangée!

Monsieur.—Ah! tu peux me traiter d'âne; j'ai fait une rude bêtise en t'épousant!

(Cette phase malencontreuse monte la discussion à son diapason aigu. Monsieur et Madame se jettent à la tête tous leurs défauts, toute leur famille, toutes les petites erreurs qu'ils ont pu commettre pendant leurs années d'union. Et, durant que l'interminable chapelet des griefs défile, ils oublient

qu'ils n'ont pas mangé, ils ne s'aperçoivent pas que le ciel s'est obscurci, que le tonnerre gronde, que le vent fait rage, que la pluie bat un pas redoublé sur les carreaux. Ainsi, cinq heures sonnent, en même temps que la bonne, revenue de sa promenade, vient annoncer que le repas est servi. Alors, brusquement calmés, les deux époux se rendent dans la salle à manger et, après avoir fait un dîner tout à fait délicat, le visage détendu, ils se regardent sans colère, n'ayant plus souvenir de la dispute qui a pris toute leur journée. Et Madame soupire:)

—Enfin, voilà encore un dimanche passé!

LES PAPILLONS

Blancs, bleus, gris, noirs, prompts,
Et titubants, et gais, fous, lestes, fanfarons,
Les papillons, ces fleurs célestes,
Battent l'air de leurs ailerons.

Ils déjeunent de primevères,
Font la dinette sur des lis,
Et vont boire des petits verres
D'azur, dans les volubilis.

Puis, pour leurs siestes paresseuses,
Quelques tulipes, à l'écart,
Ouvrent leurs corolles berceuses
Comme des tentes de brocart.

Un moucheron, aux notes brèves
Siffle, en sourdine, un air léger,
Et les papillons font des rêves
Très doux, pleins d'odeurs d'oranger!

Puis le soir, secouant leurs ailes
Où le soleil met des paillons,
Ils vont, avec les demoiselles,
Danser sur l'eau, des cotillons...

Jean Rameau.

PROPOS ESTIVAUX



Elle.—Où peut-on être mieux qu'en canot pour causer... paisiblement...

Lui.—Oh! en hamac, c'est pas piqué des vers.



LE CERISIER

(Monologue pour jeune fille)

O H! que j'adore les cerises ! Ce goût est, pour moi, un culte, une passion. Je dois tout mon bonheur à un cerisier ! Il y a juste trois semaines, je rentre du couvent où j'ai été élevée. Je trouve toute la maison en grand émoi : on veut marier ma soeur Reine ! En voilà une qui porte bien son nom ! Une brune superbe, majestueuse, un port de reine, quoi ! Tout le monde l'admire, tandis que moi... hélas !

Maman dit toujours :

—Reine fera un mariage superbe. Quant à ce pauvre petit Suzon, il ne faudra pas qu'elle fasse la difficile !

Une dame de nos amies avait proposé à maman un jeune médecin ayant déjà une nombreuse clientèle, une belle fortune personnelle et un avenir superbe.

Renseignements pris de part et d'autre, on s'arrangea pour la première entrevue. Mme X... devait nous amener le jeune homme en question, certaine après-midi. Elle avait dit à maman :

—Surtout, faites en sorte que le docteur Armand Saint-Yves, à sa première visite chez vous, ne voie que Mlle Reine ! S'il y a plusieurs soeurs, cela embrouillera le pauvre jeune homme et ne pourra que faire du tort à celle qu'on veut caser en premier.

Cela fit beaucoup rire maman, pensez donc, de s'imaginer que son laideron de Suzon pouvait nuire à la beauté de Reine !

Cependant, pour faire plaisir à Mme

X..., je fus bannie d'usalon, ce qui, d'ailleurs, ne me fit qu'un très médiocre chagrin ; j'avais une peur atroce de ce jeune savant : je me le représentais d'esprit austère, rébarbatif, avec des lunettes bleues !

Je me sauvai donc au jardin, avec un roman, et je grimpai dans un délicieux vieux cerisier. Je me blottis entre les branches, ayant, à portée de main, des cerises succulentes, juteuses. Maman trouve cela fort mal élevé, de grimper dans les arbres, à mon âge ; mais je la savais occupée à attendre son futur gendre !

Soudain, un bruit de pas me fit lever les yeux. Ciel ! Comment vous décrire ma honte, lorsque je vis, sous mon cerisier, un jeune homme, qui me contemplait, ma foi ! cela parut évident (même à mes yeux inexpérimentés), avec une certaine admiration, un jeune homme de tournure fort agréable : des yeux bruns et railleurs, une fine moustache blonde, vêtu d'un complet gris-perle, un bouquet de bluets à la boutonnière !

Certes, il ne pouvait être l'austère savant qui venait courtoiser ma soeur ; d'ailleurs, que serait-il venu faire dans notre jardin potager ?

Je restai toute interdite.

—Mademoiselle, j'ai mille excuses à vous faire, me dit-il. Ayant vainement sonné à votre porte, j'ai fini par pousser la grille, et je suis entré. Je vois que je me suis égaré jusqu'en votre verger, dont les arbres portent des

fruits charmants, à ce que je vois!

Je devins cramoisie, et je balbutiai :

—Mais, alors, vous êtes le docteur Saint-Yves qui vient pour voir (j'ai failli dire pour voir Reine!)... pour voir maman?

—En effet, mademoiselle! Serait-il indiscret de vous demander si j'ai l'honneur de parler à Mlle Reine Dupré?

Me confondre avec Reine! La chose était plaisante, vraiment!

—Oh! non, monsieur! Reine, c'est ma soeur; moi, je ne suis que Suzon! Je ne lui ressemble pas du tout. Reine est jolie, intelligente, spirituelle.

—Et Mlle Suzon, qu'est-elle donc?

—Oh! voyez-vous, en famille, on m'appelle "ce petit laideron de Suzon".

—Oh! par exemple! mademoiselle, voilà un surnom peu mérité. Si vous daigniez redescendre sur la terre, nous pourrions causer plus facilement.

Mais c'est que ce monsieur me gênait horriblement pour descendre de mon arbre!

—Monsieur, lui dis-je, nous avons là-bas, derrière les groseilliers, une très jolie collection de capucines; il y en a de toutes les variétés. Ne voudriez-vous pas aller les admirer?

Il me regarda de son petit air railleur, et, appuyant malicieusement sur les mots:

—Uniquement pour vous être agréable, mademoiselle, je vais voir ces capucines merveilleuses.

Sitôt qu'il eut tourné les talons, je

dégringolai à bas de mon arbre et je courus le rejoindre.

—Rentrons au salon, monsieur. Seulement, maman ne va pas être contente je ne devais pas vous voir! Oh! suis-je assez étourdie!

—Ah! vraiment, vous ne deviez pas me voir! Et pourquoi?

—Oh! parce que... parce que... rien! je dis des bêtises. Mais, au fait, monsieur, vous deviez venir avec Mme X...

—Mme X... m'a télégraphié qu'elle ne pouvait m'accompagner. Et, ma foi, au risque de scandaliser Mme Dupré, je me suis aventuré à venir seul. Démarche, d'ailleurs, que je ne regrette nullement.

Il dit cela d'un ton tel, qu'il me fit encore rougir. Décidément, le futur de Reine est très bien; j'aimerai beaucoup mon beau-frère.

.....

Le croiriez-vous? Lorsque Mme X... fut chargée de faire la demande officielle, elle vint demander—devinez!—"ma" main!

Maman en fut ahurie, Reine dépitée, et moi, si heureuse, oh! si heureuse, oh! si heureuse! car j'aime beaucoup mieux Armand à titre de mari qu'à celui de beau-frère!

Depuis que nous sommes fiancés, Armand m'a avoué qu'il avait reçu le coup de foudre en me voyant perchée dans le cerisier.

Vous voyez si j'ai raison d'être reconnaissante à mon cher vieux cerisier!

VOEUX

Fais que nul, ici-bas ne me quitte en pleurant,
Que mon âme soit forte afin qu'elle soit bonne,
Et daigne me verser la douceur qui pardonne
Et la sagesse qui comprend.

Edmond Maraucourt.



Un Type Curieux

Par E.-Z. Massicotte

L N'Y a pas un coin de terre, sur ce globe, où l'on ne rencontre des maniaques, des êtres dont la façon d'agir surprend et étonne. Aussi, quoique notre grand poète : Louis Fréchet, ait pu écrire un livre, sur ceux, seulement, qu'il a connus à Québec, faudrait-il des volumes pour raconter l'existence des originaux et détraqués des autres régions de notre immense contrée.

Prenons, par exemple, le comté de Champlain : les faits et gestes d'un clan "d'out-laws" qui séjourna dans la paroisse de Sainte-Geneviève de Batiscan, fourniraient la matière d'une étude copieuse. Ces originaux qu'on nommait les "Fancines", on ignore pourquoi donnèrent longtemps du fil à retordre aux autorités de toute espèce. Après avoir vécu pendant plus d'un demi-siècle presque sans contact avec les habitants des environs, ce clan disparaît maintenant avec rapidité. Bientôt même, comme les Peaux-Rouges qu'ils rappelaient, il ne restera plus qu'un souvenir des Fancines, car les nouvelles générations ont dit adieu à leur petite patrie inculte et pitoyable ; l'instruction les a transformées et leur a permis de prendre une place honorable dans le monde industriel ou commercial.

* * *

C'est encore dans cette même pa-

roisse que naquit, vécut et mourut, un homme sur lequel le mystère et la légende ont longtemps plané.

Ce "personnage" s'appelait Léon Simon. Connu de tous et très au loin, sa popularité provenait de la singularité de son vêtement, de prétendus phénomènes qui avait signalé son enfance et, surtout, d'une légende bête dont l'affubla la superstition.

Léon Simon appartenait à une brave et ancienne famille du comté dont tous les membres sont aussi respectables que sains d'esprit.

C'était un gros blond, de petite taille, à la figure réjouie et rougeaude. Avec cela d'une timidité de jeune fille. Cette timidité lui venait de son infirmité intellectuelle et aussi de ce qu'il s'habillait différemment des autres hommes. Jamais, il ne portait de pantalon. Son vêtement favori était une sorte de houppelande bâtarde descendant à mi-jambe et qui lui donnait—de loin—l'apparence d'un de ces moines gais et resplendissants de santé, que la caricature allemande se plaît à créer.

Mais là s'arrêtait la ressemblance, car il suffisait d'étudier les traits de l'individu et surtout de l'entendre converser pour constater qu'on était en présence d'un pauvre d'esprit.

Son manque d'intelligence et sa tournure bizarre s'agrémentaient d'une sorte de bégaiement ou plutôt d'un surrément qui aurait été très comique chez un autre que ce malheureux.

Un Type Curieux

* * *

La première fois que je le vis, au village, un après-midi qu'il magasinait, son costume, sa physionomie, les quolibets que lui adressait l'âge sans pitié, tout cela attira mon attention et me fit demander des renseignements sur l'individu.

Ce qu'on me communiqua d'abord, était si entaché de merveilleux, que l'idée de solutionner ce problème me porta à faire une petite enquête discrète auprès des personnes autorisées.

* * *

La vie de Léon Simon était, il faut l'avouer, marquée d'événements étranges. Dès qu'il avait pu marcher, on commença à s'apercevoir que le linge disparaissait de la maison d'une façon incompréhensible. Tout devait être tenu sous clef, sans quoi, quelques articles de lingerie manquaient... soudainement subtilisés.

Lorsque vint le temps de mettre le jeune Simon en culotte, on s'aperçut que ce vêtement ne tenait point sur lui. Plus tard, on essaya le pantalon, mais crac, dès que les spectateurs avaient quitté Léon des yeux, le pantalon gisait par terre, déchiré.

On crut que c'était malice de sa part et l'on essaya de l'en corriger par des supplications, des menaces, des taquineries, des messes et des neuvaines. Rien n'y fit.

Il fallait une explication à ces phénomènes et c'est ici que la superstition entre en scène.

* * *

La légende commença, sans doute, par une hypothèse toute mignonne, transmise à une voisine sous le sceau

du secret, ce qui est encore la meilleure manière de propager une médiansance. Puis, elle s'accrut et prit des airs de certitude.

Pour le populo donc, Léon n'était autre qu'un "possédé du démon" et par la faute de son père.

La première enfance de ce détraqué avait été on ne peut plus difficile. Pleurant sans cesse, et le jour et la nuit, il avait fini par épuiser sa bonne mère. Un soir, n'en pouvant plus de fatigue, elle pria son époux de bercer l'enfant pendant qu'elle essaierait de se reposer. Le père se mit à la tâche, mais non habitué à ce genre d'exercice assez monotone, il s'assoupissait souvent. Chaque fois, un gémissement sonore le réveillait et il se remettait à balancer le berceau.

Finalement, énervé et impatienté au delà de toute expression, le père, dans sa colère, aurait dit sans arrière-pensée: "Que le diable te berce!"

Admirez la docilité de Belzébuth!... Aussitôt le berceau se balança seul et l'enfant se tut. Ces paroles avaient eu plus d'effet qu'une dose de castoria.

Depuis lors, dès qu'on déposait l'enfant dans son berceau, celui-ci recommençait son balancement régulier et automatique ainsi qu'une vulgaire pendule d'horloge.

Mais quelques années plus tard, la famille de Léon eut des soucis d'un autre genre. Comme je l'ai déjà dit; un jour, le linge disparaissait, un autre, c'était les seaux, une fois même ce fut le pan de la maison! On ne garantit pas, cependant, l'exactitude de ce dernier fait.

Une malédiction épouvantable pesait donc sur cette demeure? Voici: en prononçant les paroles que j'ai rapportées, le père de Léon, toujours d'après les bonnes langues, s'était trouvé à donner son enfant au diable! Il paraît qu'avec Sa Majesté Satanique, il n'en faut pas plus pour effectuer une donation en bonne et due forme. Or, un être humain qui est devenu "possédé" doit nécessairement manifester à son pays

qu'il a quelque chose d'anormal sous sa charpente osseuse.

* * *

Au grand ennui des parents de Léon, cette légende, avec le temps, se répandit partout et à maintes reprises, il se fit des paris au sujet de Léon, mais aucune étoffe ne résistait sur lui, aucune corde ou chaîne ne pouvait lui emprisonner les mains.

Comme la crédulité populaire affirmait qu'il y avait du surnaturel dans ces faits, certainement non ordinaires, un nommé Hubert Trépanier crut faire un coup d'argent en engageant Léon Simon. Ils partirent donc en tournée et se rendirent aux États-Unis, cet Eldorado des montreurs de curiosité. Pensez donc, avec un phénomène aussi épatant, les Américains allaient semer l'or sous leurs pieds! L'aventure dévia du but aperçu: la tournée fut un désastre.

Ne croyant pas à l'intervention diabolique, des sceptiques parièrent une somme assez rondelette qu'ils prouveraient que c'était Léon lui-même qui se libérait les mains et qui ensuite se dévêtait.

On mit Léon en blanc et on lui enduisit les mains de noir, puis on l'enferma dans une pièce. Quelques minutes plus tard, le résultat habituel s'était produit, mais le vêtement noirci

démontrait, à ne pas s'y méprendre, quel avait été l'auteur du méfait.

Et maintenant, comment expliquer cela. Rien de plus simple, me répondent les médecins aliénistes.

Léon Simon souffrait d'idiotie, déterminée, sans doute, par une lésion cérébrale produite à la suite de convulsions.

Quant à la forme par laquelle l'idiotie se manifeste, elle varie suivant les individus et le caractère de la lésion.

Dans le cas de Simon, il y avait deux manies distinctes: la première qu'on nomme cryptomanie, le portait à cacher certaines choses; la seconde provenant sans doute d'une altération de personnalité, lui faisait prendre le pantalon en horreur.

Les maniaques de ce genre sont assez nombreux et ils se livrent aux plus grandes excentricités.

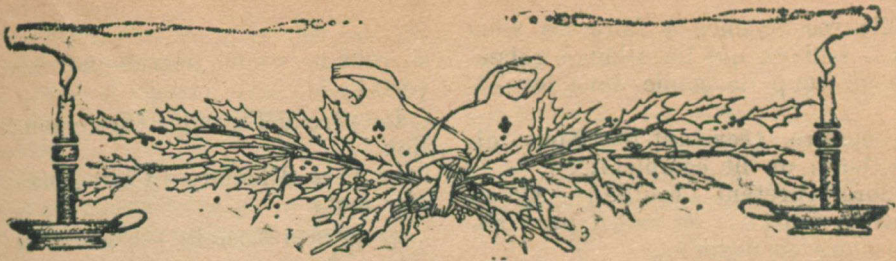
Il n'y a donc pas eu d'intervention maligne et la légende est un chef-d'oeuvre de bêtise.

Après le retour de Simon, sur la recommandation du curé, on cessa de colporter ces faussetés; néanmoins le souvenir en est resté chez les enfants et surtout chez les vieilles bonnes femmes qui ne peuvent se résoudre à abandonner une croyance stupide.

Le pauvre inconscient dont je viens d'esquisser l'histoire est mort, âgé de 64 ans, et il a été inhumé le 1er mars 1907.

Quand je l'ai connu c'était un modèle de mansuétude et de résignation.





Paysanneries

FIANCAILLES D'ISIDORE

(Chez le notaire, Eustelle et Isidore sont venus avec leurs parents respectifs faire rédiger leur contrat de mariage, ou plutôt, pour employer leur langage, célébrer les "fiances", car en bons campagnards, ils ne se considèrent engagés que quand leur signature est enregistrée sur papier timbré. Eustelle, vingt-quatre ans, sa beauté s'épanouit, tel un pommier en fleurs. Isidore est plus jeune qu'elle, ainsi qu'il convient dans une union paysanne; il a l'air un peu... naïf, mais c'est un beau gars aux bras robustes. Eustelle et Isidore paraissent très épris l'un de l'autre, ils entrent se tenant par la main et se font mille taquineries, ce qui est la manière de se prouver sa mutuelle tendresse au village.)

* * *

Le notaire.—Eh bien! ce sont ces jeunesses-là que nous allons fiancer?

Le père d'Isidore. — Que voulez-vous!... ça ne pressait pas, ben sûr, mais Zidore a tant d'amitié pour cette petite, qu'y a pas eu moyen de l'y refuser... il s'aurait jeté dans la rivière, qu'il disait, si je n'avions pas consenti.

La mère d'Eustelle.—C'est pas que les partis manquaient à notre fille, elle

en a trouvé en veux-tu, en voilà, et de plus avancés en biens que Zidore... mais lorsque les filles ont l'amour en tête, voyez-vous...

(Le notaire, qui est arrivé depuis peu d'une grande ville, contemple, attendri, les amoureux, et son âme se livre à de bucoliques réflexions.)

—Oh! ces idylles villageoises!... quelle fraîcheur, quelle sincérité de sentiments... quelle candeur désintéressée! Ce n'est qu'aux champs qu'on peut jouir de si réconfortant spectacle!...

Le père d'Isidore, (le rappelant à la situation.)—Mettez les accords sur papier, m'sieu le notaire... (s'adressant au père d'Eustelle). Bien entendu, voisin, je donnerai pareil à vous. Les accords sont les accords...

Le père d'Eustelle.—N'empêche que ma pièce de terre, de chez les Roux, vaut deux fois la vigne que vous acertainez à votre garçon.

Le père d'Isidore, (se récriant.)—Si on peut dire!... Il ne rapporte rien, votre champ; tandis que ma vigne, bon an, mal an, fait ses quatre à cinq barriques de vin...

Isidore, (conciliant).—Faisons estimer, là!... Et celui qui sera en déficit complètera la différence sur les terres d'à-côté.

Eustelle.—Tu peux pas aller contre, papa, c'est parler raison.

(Elle recommence à faire les yeux doux à Isidore, qui lui allonge galamment un coup de coude dans les côtes.)

Le notaire, (écrivant.)— Nous disions donc: un lit complet?...

Isidore, (prêtant l'oreille.)— Qu'en penses-tu, papa?... ça va-t-il pour notre armoire en noyer?...

Le père, (réfléchissant.)— Tout de même... je crois bien que oui.

Le notaire, (poursuivant.)— De chaque côté trois paires de draps, n'est-ce pas?

La mère d'Eustelle, (à la mère d'Isidore.)— De combien qu'y sont longs, vos draps?

La mère d'Isidore.— Je sais pas précisément... à peu près une aune et demie...

Eustelle et sa mère, (ensemble). — Une aune et demie!... des draps d'une aune et demie!... les nôtres ont deux aunes passées!...

La mère d'Isidore, (orgueilleusement.)— Mais venez un peu comparer la toile!...

(Quelques mots aigres-doux s'échangent; le notaire, qui n'y prend pas garde, continue son énumération, que la discussion sur la longueur des draps empêche d'éplucher, cependant, quand il arrive à l'article "six couverts d'étain", la mère d'Eustelle interrompt.)

— Si c'est un effet de votre complaisance, ne portez pas les cuillères...

(Exclamations générales.)

La mère d'Isidore, (pointue.)— Ça serait-t'y par hasard que vous ne voulez plus les bâiller?

La mère d'Eustelle.— Tout juste!... j'en ai pas de trop pour mon service et ça m'ennuie d'en acheter.

Le père d'Isidore, (au père d'Eustelle.)— Et vous, voisin, que dites-vous de cette frime?

Le père d'Eustelle, (embarrassé.)— Je dis... je dis avec la bourgeoise... je vais pas acheter des couverts neufs, peut-être!...

Le père d'Isidore, (furieux.)— Ain-

si, vous ne voulez plus donner ces couverts?

Le père d'Eustelle, (nettement.) — Non...

Le père d'Isidore.— C'est votre dernier mot?

Le père d'Eustelle.— C'est mon dernier mot.

Le père d'Isidore, (à son fils.)— T'as qu'à voir ce qui te reste à faire.

Isidore, (résolument.)— Comme de juste, y a rien de fait sans ces couverts... un accord est un accord...

Eustelle, (pincée.)— On vous en donnera des couverts neufs pour vos méchants draps d'une aune!...

Isidore.— Au lieu de crier ainsi, tu ferais mieux, grosse bête, de décider tes parents à acheter ces couverts...

Eustelle, (s'entêtant.)— Quand ta mère aura allongé les draps!...

Le notaire, (aimable.)— Le contrat est prêt... (à Isidore). Signez là, heureux fiancé!...

Isidore.— Fiancé!... pas encore, monsieur le notaire. Je signe pas si je n'ai point les couverts...

Eustelle, (renchérissant.)— Et moi je romps tout si on ne change pas les draps...

Le père d'Eustelle.— Ben parlé, ça!...

Le père d'Isidore, (à son fils.)— Si tu m'en crois, nous nous en retournerons chez nous... puisqu'on ne se fiancé plus, inutile de perdre sa journée.

Isidore, (un peu tristement.)— Puisqu'on ne se fiance plus!... (à Eustelle). Tu pourrais pas les décider?...

Eustelle, (furieuse.)— C'est pas à faire après le coup des draps... Adieu, Isidore, je ne serai point en peine de trouver un autre prétendu qui ne lésinera pas, lui, sur le métrage... (Elle sort avec ses parents).

Isidore, (la regardant s'éloigner.)— Ça me fait tout de même bien du chagrin... mais un accord est un accord...

Le notaire, (bas au père d'Isidore.)— Vous ne craignez pas?

Le père d'Isidore.— Quoi?

Le notaire.— Une funeste résolution.

Fiançailles d'Isidore

Souvenez-vous de ce que vous me disiez tout à l'heure...

Le père d'Isidore, (paisiblement).
—Y a pas à craindre, c'est plus la même chose...

Allons, viens garçon, nous avons encore le temps de faire notre labour.

Le notaire.—Pardonnez, messieurs...

mais il faudrait au moins payer mon papier timbré.

Isidore.—Vous pourriez pas alors le garder pour une autre occasion... En changeant les noms de la fiancée?...

Le notaire, (à part).—O candeur!...
O poésie des coeurs champêtres!...

LANGUEUR D'ÉTÉ

Amour, qu'au moins pendant la divine jeunesse
Je sois un jardin vif où toute rose naîsse,
Que je porte l'année et ses douze beaux mois
Comme autant de lauriers et de baisers sur moi;
Qu'un marronnier fleuri sur mon rêve s'épanche,
Lumineuse fontaine aux eaux vertes et blanches,
Et que toujours rempli d'un suc divin, mon coeur
Donne en chaque saison sa merveilleuse odeur.
—C'est l'Eté, l'univers soupire de mollesse,
L'immense oppression des choses monte et baisse,
L'espace est de soleil et d'amour épuisé,
L'indolente journée a ses genoux croisés,
L'air est plein de langueur et d'ardeur ingénue,
Tout est nu, l'herbe, et l'eau de la fontaine est nue;
Oh! beau visage ovale et moite de l'Eté,
Au milieu du silence et des champs arrêté,
Comme vous émouvez l'heureuse Terre blonde,
Oh! doux ruissellement du plaisir sur le monde!...

Comtesse de Noailles.

CE QUI EST DIT EST DIT



—Je te le répète, imbécile! il n'a jamais été pris de poisson ici.

—Qu'est-ce que ça me fait? Avant de partir de Montréal, j'ai dit que je pêcherais, et je pêche.



Au Fond du Coeur

Par Bag...

I

UNE foule nombreuse encombre le fond et les bas côtés de l'église; l'autel est paré de fleurs et de lumières; un tapis moelleux court jusqu'au porche lointain et les invités gagnent leur chaise. Enfin, les voitures arrivent.

Le cortège se forme, élégant, interminable. L'orgue chante ses plus beaux chants et la mariée s'avance, jolie sous son voile de vieille dentelle, blanche et blonde dans sa robe de crêpe de Chine. Elle est heureuse de ce beau jour; elle est fière du bel officier qu'elle épouse.

Sur ses pas, s'élève un murmure flatteur, et elle monte vers son prie-Dieu dans une atmosphère de triomphe.

Il vient ensuite, lui, sanglé dans son uniforme, très pâle, très ému.

Emu d'émotions diverses: de cette foule, de cette musique, de ce cortège, des propos qu'il entend en allant à sa place, vers ce prie-Dieu, tout près de l'autre, où il va jurer d'aimer, de protéger, de respecter, cet être faible, fragile, délicat et si joli.

—Qui donc a fait ce mariage, murmure-t-on autour de lui.

Et lui voit celle qui l'a décidé, cette amie divine qu'il a tant aimée et qu'il sait encore sienne par l'âme et par le coeur.

Son souvenir se précise: Voici leur première rencontre et l'étrange force qui a réuni leur pensée.

Cette soirée si belle où elle jouait

pour lui et où son amour s'exaltait jusqu'à la folie.

L'union de leurs mains, le désir de leurs lèvres, et le heurt de leur pensée vers l'entrave: vers ce mariage qui les séparera toujours.

Longtemps, ils ont lutté; longtemps, ils ont voulu vivre très proche, réclamant de la vie la seule joie qu'elle peut leur donner...

Elle, cependant, ne veut pas être infâme; et peu à peu, lentement, doucement, amoureusement, elle l'a détaché d'elle, lié à cette enfant qui fera son bonheur.

Aujourd'hui, elle est là, et une douleur affreuse a envahi son âme: douleur morale et physique; douleur de l'esprit et des sens; douleur atroce mais qui la laisse noble.

II

Une foule nombreuse encombre l'église; des draperies sombres courent le long des murs et le catafalque se dresse tout en haut.

Les cloches sonnent tristement; les chants lugubres pénètrent dans le sanctuaire et l'on entend le bruit sourd de la bière que l'on pose.

Le cortège est immense. Tous ont voulu accompagner ce mort; tous ont voulu rendre hommage à cette femme suivant le cercueil, étrangère aux usages, rigide et douloureuse sous ses voiles de veuve, admirable de force et de courage.

Elle a lutté pendant un mois contre la maladie horrible, défendant pied à pied celui qu'elle abandonnera seulement au dernier instant, lorsque tout devoir aura disparu.

Est-ce donc la folie de l'amour qui la possède?...

Pâle, très pâle, sanglé dans son uniforme, il est là, l'ami si cher, l'ami aimé. Six mois avant ce jour il s'agenouillait sur un prie-Dieu à la place du mort.

Et son coeur se tord de pitié et d'amertume. Douleur physique et douleur morale; douleur affreuse, mais volonté inflexible de ne pas faire souffrir l'être si faible et si fragile, si délicat et si joli qu'il a juré d'aimer, de protéger, de respecter.

III

Une foule nombreuse encombre la chapelle; l'autel est paré de fleurs et de lumières, les invités gagnent leur

chaise; l'orgue chante ses plus beaux chants, et la novice s'avance, grande dans sa toilette splendide, calme et fière, belle de toute la beauté de son sacrifice.

Avec ferveur elle entend la messe; avec courage elle renonce au monde qui la réclame; avec force elle sourit une dernière fois aux amis qui l'entourent.

Pâle, très pâle, il était là l'ami si cher, l'ami aimé.

Mêlé aux autres, il l'a suivie jusqu'à la grille du cloître; avec les autres il l'a vue entrer dans la sombre avenue; comme les autres, plus que les autres, le bruit sourd de la porte qui la sépare à jamais du monde lui a déchiré le coeur.

A-t-il su cependant tout ce qu'elle lui a donné?...

A-t-il compris l'effort prodigieux qu'elle a tenté pour son bonheur?...

Effort absolu, jusqu'au martyre d'elle-même...

Mais qu'importe ce martyre, puisqu'il possède ce bonheur!...

LA SIESTE

Pas un seul bruit d'insecte ou d'abeille en maraude,
Tout dort sous les grands bois accablés de soleil,
Où le feuillage épais tamise un jour pareil
Au velours sombre et doux des mousses d'émeraude.

Criblant le dôme obscur, midi splendide y rôde,
Et, sur mes cils mi-clos allanguis de sommeil,
De mille éclairs furtifs forme un réseau vermeil,
Qui s'allonge et se croise à travers l'ombre chaude.

Vers la gaze de feu que trament les rayons,
Voile le frêle essaim des riches papillons
Qu'enivrent la lumière et le parfum des sèves.

Allors mes doigts tremblants saisissent chaque fil,
Et dans les mailles d'or de ce filet subtil,
Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves.

José-Maria de Hérédia.

POURQUOI FUME-T-ON ?

ON DIT que la mort du grand humoriste Mark Twain est attribuable à l'usage excessif du tabac à fumer. Et de toutes parts, on disserte sur le tabac. Jean Frolo pose ces deux questions : Pourquoi fume-t-on ? Quel genre de plaisir éprouve-t-on à fumer ? Ces questions, dit-il, paraîtront bien simples. Pourtant, elles ne le sont pas autant qu'on peut se l'imaginer. Une enquête poursuivie récemment en Allemagne démontre le contraire.

Nous donnons sans peine, d'ordinaire, la raison de nos goûts, de nos préférences, de nos habitudes. D'autre part, il n'est pas rare de rencontrer des fumeurs enragés, capables de se priver de manger pour pouvoir acheter du tabac, et déclarant qu'ils éprouvent des sensations infiniment désagréables lorsqu'il leur est impossible de se livrer à leur plaisir favori. Il semble donc qu'aucune hésitation ne soit à prévoir chez eux, quand on leur demande de préciser les causes de leur passion et ses effets.

Eh ! bien, c'est une erreur ! Presque tous les fumeurs interrogés ont été hors d'état de répondre d'une manière satisfaisante aux deux questions posées. L'enquêteur, cependant, ne s'est pas adressé au hasard ; il n'a pas frappé, au petit bonheur, à la première porte venue. Ce sont des journalistes, des romanciers, des poètes, des peintres, des sculpteurs qu'il est allé trouver dans leur atelier, dans leur cabinet, espérant obtenir par eux la clef de l'énigme.

C'est d'une énigme qu'il s'agit, en effet. Quand un homme ne fumant jamais contemple un autre homme fumant toujours, c'est vainement qu'il se met la cervelle à la torture pour se rendre compte de l'espèce de satisfaction qu'on peut ressentir à aspirer de la fumée pour la rejeter aussitôt. Cela

se conçoit. En revanche, ce qui ne s'explique pas, c'est l'impossibilité où est le fumeur de définir nettement son plaisir.

Il dit bien que le tabac lui est indispensable, qu'il ne saurait travailler sans le secours de sa cigarette ou de son cigare, qu'il lui faut suivre des yeux la fumée de sa pipe pour que ses rêves prennent corps et deviennent de solides pages de prose ou des poèmes délicieux, mais il recule et se dérobe devant l'analyse de cette impérieuse nécessité.

Il convient de dire, à la décharge des fanatiques du tabac incapables de préciser leurs impressions, que les sensations produites par l'usage de cette substance sont parfois très différentes. Que cette différence se manifeste chez des individus de tempéraments opposés, rien de plus compréhensible, mais la même personne ressent souvent des effets contradictoires. C'est ainsi que le fantaisiste Bierbaum a écrit, répondant au questionnaire de l'enquêteur : "Quant à moi, c'est comme si le cigare, sans cesser d'avoir sur moi son action stimulante, réussissait parfois aussi, en un certain sens, à m'apaiser et à me réfréner, à produire des pauses dans ma création. Et cet effet-là est si sain, qu'à mon avis il contrebalance amplement l'intoxication par la nicotine."

On voit que le fumeur ne définit pas clairement ce qu'il éprouve. En revanche, il loue le tabac. C'est en quoi se ressemblent tous ses confrères. La louange est universelle. On ne sait pas pourquoi on adore le tabac à la folie, mais, ce qu'on sait admirablement, c'est qu'on l'adore et qu'on ne saurait l'abandonner. Il n'y a autant de fidélité dans aucune autre passion humaine. C'est l'amour aveugle et sans fin. Et même, un familier du cigare déclare qu'à son avis ce petit cylindre

de feuilles roulées vaut mieux que toutes les femmes du monde! C'est une opinion.

Elle est partagée par un autre fumeur, M. Baer. Il écrit: "Je ne prétends pas qu'il n'existe point d'autres choses qui puissent agir sur l'âme autant et plus encore que le tabac; mais celui-ci peut même contribuer à guérir les troubles causés en nous par ces autres choses." Pourquoi? Comment? M. Baer ne l'ajoute pas, mais on sent que sa conviction est inébranlable. D'un coeur léger, il affrontera la vie, il supportera les défaillances de l'amitié, les trahisons féminines, vingt autres maux de ce bas monde, tant qu'il y aura sur la terre un bon cigare à fumer. Le tabac, c'est la panacée morale.

Soit! Mais nous n'en sommes pas plus avancés pour cela, et tout en constatant que l'humanité fume davantage d'année en année, nous ne parvenons pas à obtenir d'elle une définition absolue du plaisir qu'elle goûte en se livrant à cet exercice. Maintenant, est-il bien nécessaire que nous sachions à quoi nous en tenir là-dessus? C'est douteux, et peut-être pouvons-nous nous intéresser à des sujets plus importants.

* * *

Après avoir noté que la lutte contre le tabac semble reprendre de plus belle, le même écrivain dit: Le tabac en a vu bien d'autres, depuis les heures lointaines de son apparition en Europe, où il connut les pires persécutions, où l'on entendit un pape lui jeter l'anathème, tandis qu'un roi d'Angleterre, Jacques Ier, prenait la peine de dresser contre lui un formidable réquisitoire, lui reprochant d'être "une habitude dégoûtante pour la vue, repoussante pour l'odorat, dangereuse pour le cerveau, malfaisante pour la poitrine, et provoquant des exhalaisons semblables à celles qui sortent des antres infernaux".

En France, les médecins lui firent une rude guerre. Ils voyaient en lui le

propagateur des pires maladies. Le grand Fagon avait juré sa perte. Il arriva même à cet homme célèbre de promettre d'écraser le détestable tabac dans une thèse publique. Seulement, au jour dit, Fagon fut retenu à la Cour par ses fonctions, et celui de ses amis qui le remplaça ne cessa pas de priser, tout en reprochant au tabac des forfaits abominables. Plus il s'indignait, et plus il prisait, si bien que l'assistance entière finit par éclater de rire.

Qu'est-il advenu de ces colères et de ces croisades? Rien de fâcheux pour le tabac. Son succès est allé grandissant, et il s'est victorieusement implanté dans tous les pays du monde, résultat qu'avait prévu l'auteur d'un ballet dansé à Lisbonne en l'honneur de l'herbe de Nicot.

C'était un joli ballet, ne manquant pas d'originalité. On y voyait des naturels de Tabago remerciant les dieux, au cours de choeurs dansés, d'avoir bien voulu leur faire don d'une plante aussi précieuse. Puis venaient des prêtres, qui lançaient dans les airs de la poudre de tabac, possédant la propriété de calmer les orages et de dompter les ouragans. La foule, toujours sautant, fumait ensuite sous le nez des divinités du lieu, lesquelles ne voulaient pas d'autre encens. Enfin, des délégations du genre humain entraient successivement en scène, avec des pas compliqués, et le triomphe du tabac s'affirmait dans une vaste manifestation internationale, du plus émouvant effet, où la gigue écossaise et la tarentelle italienne fraternisaient avec le menuet français.

Ce rêve est devenu une réalité. On fume partout. Les civilisés et les sauvages communient sous les espèces de la pipe, et chaque jour voit s'accroître la masse des fumeurs. Par contre, on constate, presque partout, la diminution constante du nombre des priseurs. Doit-on l'attribuer à l'abondance des poudres nasales mises sur le marché et soutenues par une réclame puissante et habile?



Le Jardin Abandonné

(Traduit de l'anglais)

DANS un repli de la falaise, entre les hautes et les basses terres, au bord de la dune marine, entre le côté d'où vient le vent et celui où il va, muré de rochers comme une île en pleine terre, le fantôme d'un jardin fait face à la mer. Une ceinture de broussailles et de ronce enferme la pente rapide au contour carré du sol sans fleurs, où les herbes sauvages, après avoir nourri leur verdure dans les tombes de ses roses, gisent mortes, maintenant.

Les terres descendent vers le sud, abruptes, ravagées, jusqu'au bas, jusqu'à l'extrême bord de la région qui s'étale solitaire. Si un pas résonnait, si un mot était prononcé, est-ce qu'un fantôme ne surgirait pas à portée de la main de l'hôte inattendu ? Si longtemps les allées prises et nues restèrent sans hôte, si, à travers les branches et les églantiers, quelqu'un se fraie passage, il ne trouvera rien de vivant que le vent de la mer, qui ne se repose ni la nuit, ni le jour.

Le chemin, à travers l'épaisseur impénétrable qui l'aveugle et l'étouffe, n'est qu'un sentier tortueux, que nul ne cherche à gravir : il rampe jusqu'à l'espace étroit et dévasté que les années ont dépouillé de tout, excepté des ronces, que le temps ne peut atteindre. Les épines, il les épargne, alors qu'il coupe la rose ; les rochers survivent quand il dévaste la plaine. Le vent qui vagabonde, les herbes sauvages

que le vent secoue, voilà ce qui survit.

Pas une fleur que n'écraserait un pied en s'y posant ; comme le cœur d'un mort les plates-bandes sont desséchées. Du fourré d'épines, le rossignol ne lance point d'appel, et, quand il en lancerait, nulle rose ne serait là pour répondre. Sur les pelouses qui fleurissent et se flétrissent ne retentit que la note du chant d'un oiseau de mer. Seuls, le soleil et la pluie passent tour à tour sur cet endroit, pendant tout le cours de l'année.

Le soleil, de son ardeur, dévore ; la pluie dépouille, de son haleine sans parfum, une maigre et pâle fleur. Ici, le vent seul plane et s'ébat en une ronde où la vie semble stérile comme la mort. Ici, jadis, il y eut des rires ; là, il y eut des larmes, peut-être, d'amants que nul ne connaîtra jamais, et dont les regards allèrent vers la mer, voici cent années de sommeil.

Les cœurs étroitement unis comme les mains, ils étaient là.

—Regarde de ce côté, murmurait-il, détourne tes yeux de ces fleurs et porte-les vers la mer, car les fleurs de la vague écumante durent encore quand les fleurs de la rose se dessèchent, et les hommes, qui aiment à la légère, peuvent mourir... Mais nous ?

Et le même vent chantait, et les mêmes vagues blanchissaient, et avant même que le jardin eût laissé tomber ses derniers pétales, sur les lèvres qui avaient parlé bas, dans les yeux qui

s'étaient illuminés, l'amour était mort.

Où bien ils aimèrent pendant leur vie, et alors où allèrent-ils? Et ils ne furent qu'un jusqu'à la fin; mais, cette fin, qui la connaît? L'amour, profond comme la mer, doit se flétrir comme la rose. Les morts auront-ils une pensée pour les morts, afin de les aimer? Quel amour fut jamais aussi profond que la tombe? Et ces hommes sont, maintenant, sans amour comme le gazon qui croît sur eux, ou comme la vague.

Tous en sont au même point, roses et amants, ignorés des falaises, et des champs, et de la mer. Pas un souffle du temps de jadis ne plane dans l'air qu'adoucît l'approche de l'été. Là, pas un souffle n'adoucira désormais les saisons pour les fleurs, ou les amants qui, aujourd'hui, rient ou pleurent, lorsque, comme ceux qui sont maintenant affranchis des pleurs et des rires, nous dormirons.

Ici, la mort peut ne pas compter comme un fait éternel; ici, la chute du

jour peut ne point venir, jusqu'au jour où cesse toute chute du jour. Des tombes qu'ils ont bâties ils ne se lèveront jamais, ceux qui n'ont rien laissé de vivant à ravager, à mettre en pièces. De la terre, des pierres, des épines poussées dans le sol inculte, pendant que vivent le soleil et la pluie, ils seront cela jusqu'à ce qu'enfin le dernier souffle du vent s'abatte sur tous ces êtres et les roule à la mer.

Jusqu'à ce que la lente mer se lève et que les âpres falaises s'émiettent, jusqu'à ce que les abîmes profonds boivent et terrasse et pelouse, jusqu'à ce que la force des vagues, dans les grandes marées, domine les champs diminués, les rochers qui reculent. Là, maintenant, dans son triomphe, où toutes choses vont s'abattre, couchée sur les dépouilles qu'elle a semées de sa propre main, comme un dieu qui s'est lui-même égorgé sur son étrange autel, la mort est étendue morte.

Midi d'Été

L'air écume du feu sur la crête des roches...
Un lourd apaisement précède les approches
De l'heure éblouissante: un spasme a traversé
Les flancs chauds de la terre au ciel tout embrasé;
Rien ne palpite plus sous la morsure ardente
De la flamme altérée et le passant qui tente
De gravir le chemin tout ruissellant de feu
Accablé par l'effort, très las, se penche un peu,
Tandis que les cailloux brûlants, de fraîcheur vides
Boivent ses gouttes de sueur en traits avides,
Et dardant sa flèche incendiaire, Phébus
Sèche les bords du lit des étangs qu'il a bus,
La Nature fléchit sous l'heure ardente et fonte,
En nappe immense, immobile, la plaine morte
Ouvre son sein tari qu'aspirent les rayons
Puisant le jeune suc des naissants embryons.
Le roc incandescent jette des lueurs fauves,
A ses pieds l'eau du lac se vêt de reflets mauves,
Les ajoncs, sur le bord, fléchissent, assoupis,
Tandis que l'air brûlant courbe les blonds épis.
La montagne et la plaine flamboient, rien ne bouge,
Pas un frémissement... c'est Midi... l'heure rouge.

Jeanne Fanau.



MES COUSINES

L'ON m'avait dit à plusieurs reprises dans ma famille: "Si vous passez un jour par Montauban, ne manquez pas d'aller voir vos deux cousines, les vénérables demoiselles Anne et Laure de Bresson." Ma mère me poussait à faire cette visite à cause d'un petit héritage de quelques sous, disait-elle; mais il valait mieux les voir tomber dans notre poche que dans celle d'un autre. Et puis, j'avais entendu parler de mes cousines par un vieil oncle qui, jusqu'à sa mort, survenue il y a près d'un an, ne tarissait pas de moqueries à leur égard. Pourtant, mon oncle Lacaze était à l'ordinaire bienveillamment disposé à l'égard des femmes. Il appartenait à cette affreuse espèce d'hommes, à cette race de menteurs qui, le coeur sec, jamais touché, font croire à toutes les femmes qu'ils les aiment et veulent mourir pour elles.

Ses succès, même au temps de sa vieillesse, étaient légendaires; il traînait dans la vie un corps voûté, un visage flétri, sillonné de rides, mais qu'illuminaient des yeux vifs, clairs et aimants.

—Petit, me disait mon oncle, n'écoute pas ta mère; ne va jamais à Montauban; si quelque mauvais destin t'y conduit, fuis comme la peste les deux vieilles sorcières qui l'habitent. Elles ont tourmenté ma jeunesse, sur tout mon adolescence. Laides, méchantes, indiscrettes, elles s'attachaient à mes pas, surveillaient mes allées et venues. Elles me détestaient et je les haïrai jusqu'à ma dernière heure. Je défends qu'on leur apprenne ma mort, cela leur causerait trop de plaisir. Je

l'ai expressément écrit dans mon testament.

* * *

Les portraits n'étaient point flatteurs et, du vivant de mon oncle, je n'aurais pas osé me rendre chez mes cousines. Mais, peu de temps après cette diatribe, il fut terrassé par une congestion. Je profitai d'un voyage d'affaires dans la région pour gagner Montauban. J'étais si pressé de voir mes vieilles cousines, dès mon arrivée, qu'au lieu de visiter la ville, je me fis indiquer leur demeure. Elles habitaient une ancienne maison, massive et triste, dans une rue qui longeait la cathédrale. Je soulevai le lourd marteau de la porte, plusieurs fois, et j'allais repartir, quand une servante vint ouvrir. Elle était effarée. Une visite, à cette heure matinale, lui semblait extraordinaire. Je lui tendis ma carte, sur laquelle j'avais griffonné quelques mots; la domestique me dévisagea durant quelques secondes, avant de la prendre puis elle disparut. J'entendis des bruits de pas, des allées et venues, des bouts de phrases chuchotées; puis le silence enveloppa de nouveau la maison et la servante, affublée d'un tablier blanc, me fit signe d'entrer.

Elle ouvrit une porte, me priant de la suivre, et, pensant tout à coup au jugement de mon oncle: "Laides, méchantes, indiscrettes", j'eus envie de rebrousser chemin. J'étais dans une grande pièce, assez sombre, et je distinguai à peine mes vieilles cousines.

—Mon oncle avait raison, pensai-je; elles sont si laides qu'elles redoutent

la lumière du jour.

—Mais cousin, dit l'une, nous ne nous voyons pas. On pourrait entr'ouvrir les volets, n'est-ce pas Laure?

—Tu as raison, Anne, répondit l'autre.

Leurs voix étaient douces, agréables, et je les aurais écoutées longtemps. La domestique poussa les volets et j'aperçus mes deux parentes. Elles étaient délicieuses. Imaginez deux vieilles au visage calme, un peu rosé, avec des yeux clairs, des dents bien rangées et luisantes. Elles portaient des mitaines de soie noire; leurs cheveux argentés étaient emprisonnés par une résille, et cette sorte de coiffure accentuait leur air de jeunesse.

Voulant leur cacher ma surprise, je regardais les portraits accrochés aux murs ou posés sur des guéridons. Je devrais dire le portrait, car c'était le même homme qui surgissait partout et cet homme était mon oncle. Je le voyais debout, la tête fièrement relevée, jetant à toutes les femmes un défi; assis, les jambes croisées, avec une expression de fatigue dans les yeux qui le rendait plus séduisant encore; ici, il causait parmi des amis; là-bas, il lisait en souriant. Il dominait la pièce, l'imprégnait de son âme ardente et légère.

—Elles ont la haine tenace, pensai-je, et j'observai de nouveau mes cousines.

Je commençai par leur donner des nouvelles de la famille, sans parler toutefois de mon oncle, de leurs relations anciennes de Paris. Elles m'interrogèrent sur ma carrière, mes goûts, avec une politesse que l'on ne connaît guère de nos jours. Quand j'eus terminé, la cousine Laure, plus vive que sa soeur, me demanda, presque en rougissant, avec une impétuosité toute juvénile:

—Et votre oncle Lacaze, parlez-nous de lui.

—Oui, que devient-il? ajouta la cousine Anne.

—Est-il malade?

—Compte-t-il revenir parmi nous?

Je ne savais que répondre; je sen-

tais que j'allais commettre une mauvaise action et rien ne m'arrêta.

—Oui, dis-je, cet hiver il est tombé très malade; une congestion l'a terrassé. Un matin...

—Il est mort, n'est-ce pas? s'exclama la cousine Laure.

Je baissai la tête, en signe d'acquiescement; alors, je vis les deux vieilles se rapprocher, se serrer l'une contre l'autre, comme des perruches frileuses, et fondre en larmes.

—Lui si beau, dit la cousine Laure.

—Et si bon, ajouta sa soeur.

* * *

Elles faillirent s'écrouler de douleur sur le parquet; mais, par un miracle de volonté, elles se redressèrent, me demandèrent des détails sur la vie de mon oncle et sur sa mort. J'inventais une série d'histoires et trouvais une grande douceur à mentir. Je peignis mon oncle comme un homme rangé, économe, ne pensant qu'à finir ses jours à Montauban, sa ville natale. Et ce qui l'attirait par-dessus tout, c'était la pensée de terminer sa vie entre ses deux cousines, qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. Le malheur de sa vie est qu'il leur avait voué à toutes les deux un culte égal, son coeur ne sachant sur laquelle fixer son choix. Mes deux vieilles cousines, en m'écoutant, étaient transfigurées par la joie; je leur disais des paroles qu'elles avaient toute leur vie souhaité d'entendre et que mon oncle ne leur avait jamais murmurées. Tout devenait clair maintenant. Ce sentiment dont elles entouraieraient mon oncle était un amour patient, absolu, divin presque, et lui qui se piquait si bien de connaître les femmes ne l'avait pas compris. Bien plus, il avait vu de la haine là où s'épanouissait une passion d'une pureté, d'une tendresse infinies. Tandis que lui fuyait les deux vieilles avec hor-

Mes Cousines

reur, elles vivaient dans l'adoration de son souvenir; il régnait dans cette maison comme un dieu. Toutes ces pensées m'emplissaient de mélancolie et j'eus envie de fuir; mes cousines me retinrent jusqu'au soir et je passai l'après-midi à leur parler de "lui".

Lorsque vint l'heure du départ, toutes les deux me dirent presque en même temps :

— Nous voudrions que votre oncle repose auprès de nous. Puisque son voeu le plus cher était de finir ses jours ici, voulez-vous faire le nécessaire pour qu'on nous envoie son corps?

Je leur en fis la promesse, que je m'empressai d'exécuter à mon retour. Mes deux cousines vivent encore; je ne les ai jamais revues.

LA GRAND'ROUTE

A midi, la grand'route, éclatante, flamboie
Sous l'éclat des rayons que sa blancheur renvoie,
Et, miroir aveuglant, force à clore les yeux.
Tous les jours, sous le feu qui ruisselle des cieus,
Même à midi, l'on voit cheminer sur ces routes
Le facteur du canton, suant à grosses gouttes,
Un mouchoir blanc flottant sous son chapeau qui luit,
Ayant boîte en sautoir, canne, et, derrière lui,
Son chien qui, le nez en bas, soufflant, serrant la queue,
S'arrête quelquefois sous l'ombre rare et bleue
Des pâles oliviers alignés sur le bord,
Que la poussière au gré du vent pâlit encor,
Il voit d'un oeil mi-clos, rangés en droite lignes,
Les oliviers au loin s'étendre dans les vignes,
Et le long des fossés, des murs blancs où, parfois,
S'ouvre un portail poudreux à la grille de bois,
Ayant des deux côtés deux supports que surmonte
Un alloès jauni dans son vase de fonte.

Jean Aicard,
de l'Académie française.

A PROPOS DE MOUSTIQUES

IL Y A cousins et cousins. Il y a les petite cousins aimables et prévenants, les grands cousins qui vous honorent ou vous protègent. Mais il y a des légions de cousins — également appelés moustiques—qui font le désespoir de quantité de bonnes gens en vacances.

Le moustique, en certaines contrées, empoisonne l'existence et semble se concerter avec les naturels du pays pour rendre la vie impossible à leurs hôtes d'été.

A peine débarqué dans un site charmant, bouquets de bois et petits étangs d'argent, nous nous lançons avec délices dans des excursions sans fin. Mais :

Voici qu'arrive, dare-dare,
Voici le moustique et son dard
Et le cousin,
Et son buccin ;
Ils sifflent comme un chef de gare ;
—Gare!—

ainsi que l'a chanté le spirituel Franc-Nohain.

Et l'on est piqué abominablement et l'on enfle de tous côtés.

Ces cousins n'ont aucun scrupule ; tortionnaires avisés, ils n'épargnent pas même le visage et semblent se complaire, au contraire, à déformer les plus délicats épidermes.

Pan, sur la cuisse,
Et pan, sur l'oeil ;
Martyr', supplice,
Carnage et deuil!

Et cependant, les cousins ne provoquent pas chez les dames une horreur égale à celle que suscitent, sur leurs nerfs, d'autres bestioles que l'on rencontre l'été en ses promenades, comme les araignées, les lézards, les fourmis, les chenilles.

Certains hygiénistes partent en guerre contre le moustique, cruel et dangereux, et nous annoncent que, d'ici quelques années, le Canada pourra rivaliser avec l'Amérique du Sud, pour ce qui est de la persécution qu'il exerce contre les humains. Il faut y mettre bon ordre en desséchant les marécages et en asphyxiant l'insecte dans l'oeuf.

Cependant le moustique a ses poètes. Nous avons cité déjà M. Franc-Nolain. L'antiquité, l'Orient, sans rancune contre ses atteintes, lui ont tressé une couronne de légendes aimables. En voici un exemple :

Une musicienne, fort belle, éprise d'Endymion, venait chaque soir chanter, sous ses fenêtres, d'amoureuses plaintes. Diane, jalouse de cette rivale et désireuse de plaire à son amant, qui aimait dormir en paix, transforma la malheureuse jeune femme en moustique. Peut-être celui-ci a-t-il pris de cette origine l'habitude de troubler le sommeil des humains.

Les Annamites ne sont pas moins poétiques, dans leur explication de la nature du moustique. Une jeune femme, disent-ils, avait promis à son époux une foi éternelle. En guise de serment, elle avait bu une goutte de son sang, que celui-ci fit jaillir de son doigt. Cependant, un beau capitaine chinois charma le coeur de la volage et, un beau soir, elle disparut avec lui. Pour la punir, Bouddha transforma l'infidèle en moustique et c'est pourquoi, depuis, ce dernier s'obstine à sucer le sang des hommes, pour payer la dette contractée envers l'Annamite.

D'autres imaginent que le moustique fut créé pour persécuter le diable et, certainement, tous ceux qui grattent, en geignant, la place où s'est posé, un instant, le mauvais cousin, seront plutôt de cet avis.



FAITS ET ANECDOTES

“JE VAIS FAIRE BAPTISER UN EVEQUE”

C'ETAIT le 30 septembre 1817. Un riche cultivateur de St-Antoine, nommé Gravel, allait porter un enfant au baptême; il préparait son meilleur cheval et sa calèche de fête pour cette circonstance solennelle. Son voisin, qui l'épiait, lui dit: “Mais où vas-tu donc, Colas, ainsi mis sur ton trente-six?”

“Je m'en vais faire baptiser un curé”, fut la réponse du père Gravel. Il eut raison et le petit enfant qu'il portait à son curé, Messire B. Alinotte, reçut au baptême le nom d'Isidore. Il devint prêtre le 12 septembre 1841 et fut longtemps curé de Laprairie. Il est mort le 7 octobre 1881. Vingt-deux ans après, le 12 octobre 1838, Colas se mit encore en frais de s'endimancher pour “gagner l'église” comme il y avait vingt-deux ans. Le même voisin, qui observe ses allées et venues comme on sait le faire dans nos campagnes canadiennes, lui demanda derechef: “Où vas-tu donc ainsi?” “Cette fois-ci, répondit Nicolas, je m'en vais faire baptiser un évêque”. Et, sans s'en rendre compte, cet heureux père prophétisait une seconde fois; ce marmot, qui fut baptisé sous le nom d'Elphège par Messire M. Cusson devint aussi prêtre le 11 septembre 1870, puis fut sacré évêque de Nicolet, à Rome, le 2 août 1885, et ce fut Mgr Elphège Gravel, premier évêque de Nicolet, décédé le 28 janvier 1904.

—Ce fait est certain et Mgr de Nicolet aimait à le raconter.

LE TABAC “CANAYEN”

PERSONNE ne se doute peut-être que grâce aux progrès accomplis dans la culture du tabac, depuis la mise en vigueur des dernières mesures législatives, le tabac canadien est en train de devenir célèbre sur les marchés étrangers comme il commence à remplacer avec avantage les meilleurs tabacs américains dans la fabrication des cigares et cigarettes. On ne parle pas ici de son emploi comme tabac à pipe, ce serait puéril, car depuis bien des années il est proclamé comme le plus naturel et le plus agréable au goût. On ne sait peut-être pas que les quelques personnes qui ne peuvent sentir le vrai tabac “canayen”, le fument avec délice sous un arôme différent; quand elle croient fumer un tabac de Virginie.

Un humoriste américain écrivait, après un voyage au Canada, qu'il n'y avait rien de meilleur que la femme canadienne et le tabac canadien. Il avait peut-être raison. Les peintres les plus célèbres ne représentent-ils pas l'habitant canadien avec une pipe et son tabac naturel?

EDOUARD VII AU CANADA

UN jour, voyageant au Canada, il se trouva avec son escorte loin de toute habitation, dans le milieu de l'après-midi. On causait en marchant et le prince de Galles, grand fumeur, sortit un cigare et en offrit à ceux qui l'entouraient.

Or, au moment de l'allumer, il s'aperçut qu'il n'avait pas d'allumettes. Il en demande à son voisin: son voisin n'en a pas... personne n'en a. Seuls, les fumeurs peuvent comprendre le navrement de ces hommes réduits à mâcher leur havane pendant plusieurs milles. Tout à coup, quelqu'un s'écrie :

—Sauvés! J'ai une allumette!

La voici... Mais je n'en ai pas d'autre...

—Ne la manquez pas! lui dit-on. Ne la laissez pas s'éteindre!— Donnez-la au plus adroit.—Tirons au sort celui qui doit l'enflammer.

—Parfait! Entendu.

On tire... et le sort désigne le prince de Galles. Avec d'infinies précautions il prend l'allumette, la gratte contre son talon, la protège entre les mains rapprochées... Enfin il tourne la tête, tend son cigare... Une petite fumée bleue s'élève...

—Hip! Hip! Hurrah! Nous avons du feu...

Plus tard, évoquant ce souvenir, le prince, devenu roi, disait à un familier :

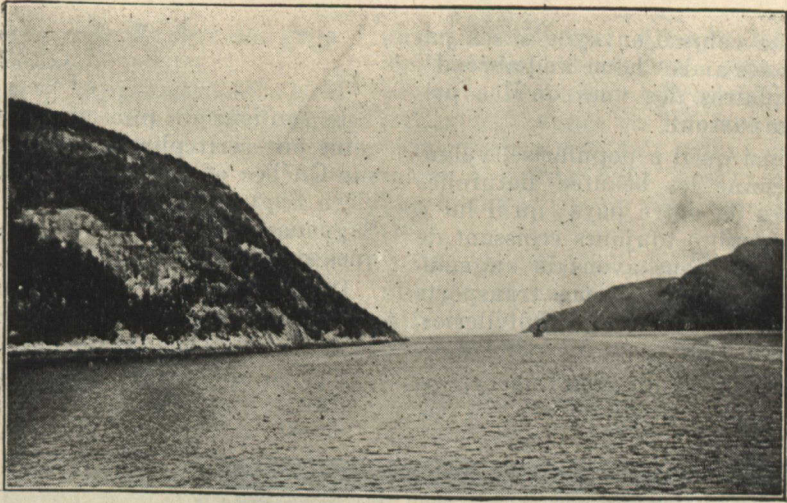
—Ce fut le moment de ma vie où je fus le moins fier, et où j'eus le plus nettement conscience de ma responsabilité.

UNE OPINION FRANÇAISE

UNE livraison récente de la "Revue Franco-Américaine" contient des opinions sollicitées des écrivains français sur les Canadiens-français. Nous reproduisons celle de M. de Foville, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques :

"Vous me demandez, monsieur, de dire en quelques mots à la "Revue Franco-Américaine" ce que je pense du Canada français. Ce n'est pas là

une question qui me prenne au dépourvu. J'aime le Canada français autant qu'on peut aimer un pays que l'on n'a pas eu l'occasion de visiter. Je n'ai jamais traversé l'Atlantique; mais de nombreux liens m'attachent à la terre canadienne. Beaucoup de familles canadiennes sont d'origine normande et je suis normand. Mon regretté frère, le saint abbé Paul de Foville, a passé une partie de sa vie à Montréal et s'y est dévoué de tout coeur aux causes qui vous sont chères. Entre autres souvenirs, je n'oublierai jamais quelle fut sa reconnaissante émotion lorsque, au premier dimanche qu'il passa sur les bords du Saint-Laurent, il vit les églises catholiques prier "pour les malheurs de la France". La France, elle, qui usée de politique ne pensait plus guère aux désastres de l'année terrible. Mon frère était devenue votre dans toute l'acception du mot et ses sentiments, je les partage. Il y a aussi une raison toute particulière qui les fortifie en moi. La France d'Europe, sourde aujourd'hui aux voix qui la guidèrent si longtemps ne sait même plus obéir au précepte biblique: "Crescite et multiplicamini." Elle commence à se dépeupler, ce qui est pour les nations l'ordinaire façon de mourir. Ce mal qui nous tuera, je l'ai combattu de toutes mes forces par la plume, par la parole, par l'exemple même. Et à la stérilité généralement volontaire de mes compatriotes, j'ai toujours opposé le magnifique épanouissement de cette branche lointaine du tronc national qui s'appelle le Canada français. Continuez, mes amis, à croître, à multiplier et à remplir le Nouveau-Monde. Soyez nombreux pour être forts; et soyez forts pour résister victorieusement à quiconque menacerait votre chère indépendance."



Voyage d'été

A propos de la Rivière Saguenay

Par Pierre Voyer

ON A dit qu'en général il n'y a pas de pays que l'on connaisse moins que le sien. D'autres, resserrant la formule, ont prétendu que les Américains connaissent le Canada beaucoup mieux que nous ne le connaissons, nous qui l'habitons. Je crois sincèrement qu'ils écrivent plus que nous sur les beautés de notre propre pays; qu'ils en jouissent davantage. On les voit partout en été, soit de passage, soit stationnaires, dans nos hôtels, dans nos pensions ou dans des cottages loués pour la saison. Plusieurs même possèdent leur demeure d'été dans nos campagnes ou nos villes d'eau. Le président des Etats-Unis, M. Taft, a la sienne à la Malbaie.

dre de chez eux aux Chutes Niagara, de là à Toronto, puis à s'embarquer sur les somptueux bateaux de la Compagnie du Richelieu et Ontario pour pousser jusqu'à la limite de la navigation sur la Rivière Saguenay, faisant des arrêts plus ou moins longs en route, principalement à Montréal, à Québec et à la Malbaie. Ils sont les meilleurs clients de notre marine intérieure; en retour, ils y trouvent l'élégance, le confort, l'urbanité d'une part, et de l'autre tout ce que la nature a pu prodiguer de pittoresque, d'original, de varié sur les deux bordures d'une route fluviale.

* * *

* * *

Un itinéraire favori auprès des Américains est celui qui consiste à se ren-

L'Américain est excellent observateur. Il aime aussi à photographier. Il est le plus grand "kodakiste" au monde. Et il n'a pas de plus grand empres-

sement que celui d'envoyer à ses parents et à ses amis "home and abroad" des exemplaires des vues qu'il a prises un peu partout.

C'est ainsi qu'il a popularisé, vulgarisé, disséminé les beautés naturelles ou acquises de notre pays; qu'il lui a attiré un nombre toujours croissant de visiteurs; que nous avons dû augmenter, améliorer, embellir nos transports sur eau ou sur terre, nos hôtelleries, nos cottages, tout.

L'Américain est un grand narrateur,

* * *

Je soutiens de plus que les Américains ont écrit plus que les Canadiens sur Québec et sur la merveilleuse Rivière Saguenay. Québec et la Rivière Saguenay, ce sont comme deux Mécènes pour nos voisins.

Depuis quelques années, ils y ont ajouté la Trappe d'Oka et le Sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré.

J'ai en ce moment sous les yeux un



et les journaux sont si nombreux chez lui qu'il est rare qu'il n'en trouve pas un où faufler ses récits de voyage, ses impressions, ses vues photographiques. C'est encore de cette manière qu'il a contribué à faire connaître et rechercher notre pays.

Je ne crains pas de soutenir que pour un article sur notre pays comme "summer attraction" qui paraît dans notre presse canadienne, il en paraît dix dans les publications américaines.

article paru tout récemment dans un des grands quotidiens de l'Ohio: la "Cincinnati Daily Tribune", et signé de trois initiales: J. E. P.

M'étant quelque peu, (comme les lecteurs de la "Revue Populaire" s'en souviennent), m'étant quelque peu intéressé aux développements de l'alpinisme au Canada, c'est avec plaisir que je vois, par cet article, que les montagnes et les pics du Saguenay, le long de

A Propos de la Rivière Saguenay

la rivière de ce nom, attirent des grimpeurs américains.

Un groupe d'«Appalachians» (c'est leur nom de club), avait nolisé pour lui tout seul le vapeur «St-Irénée», et ce, pour six jours. C'est le récit des prouesses accomplies qui fait le fond de cet article de la «Cincinnati Tribune». Il est intitulé: «Conquest of Laurentians».

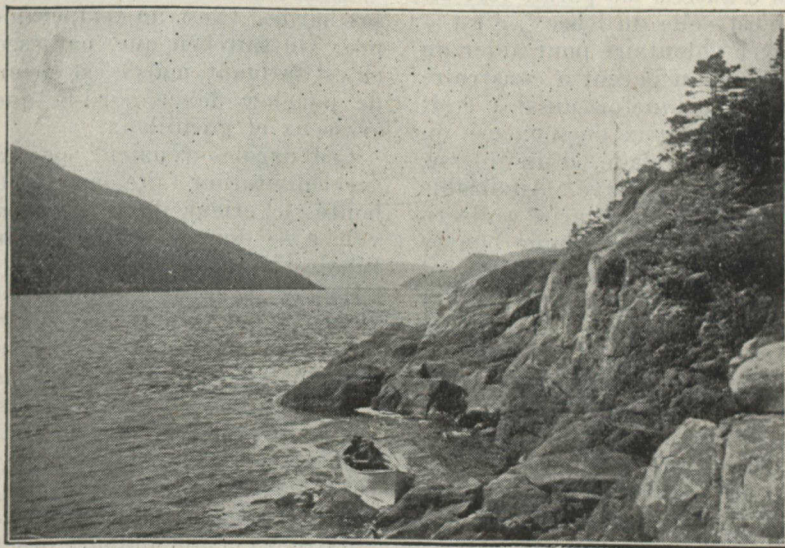
Les alpinistes mirent pied à terre à l'Anse St-Jean et firent de l'escalade relativement facile.

Le lendemain, avec de bons guides, ils s'attaquèrent au Cap Trinité. Tâche

puis sa fondation, d'hospitaliser des descriptions de régions canadiennes peu ou mal connues. A Fraserville, il se publie cette année un joli mensuel (ou bi-mensuel) qui en fait autant. Puis, de temps à autres, dans nos quotidiens, paraît une lettre, un récit, une description.

Dans le «Soleil» du 16 juillet dernier j'ai lu une bien belle étude de M. Alfred Cloutier sur la Malbaie, ville d'eau si chère à tous, surtout aux Américains.

Que nos jeunes gens capables de tenir une plume abordent ces sujets, au



immense! Quelques-uns l'accomplirent tout de même, et l'on vit bientôt le drapeau américain flotter sur une des pointes du roc géant.

* * *

Il ne faut pas laisser aux Américains le monopole de la jouissance des beautés de notre pays; il faut encore moins abdiquer entre leurs mains la tâche de les faire connaître.

Je vois avec bonheur qu'il y a réaction dans ce sens. La «Revue Populaire», par exemple, n'a pas cessé, de-

mois une fois par année; qu'ils cessent de temps à autres de consacrer leur talent aux généralités, aux niaisés sentimentales.

Que d'abord ils s'imprègnent bien des charmes de la région, du village, de la plage, de la montagne ou du lac qu'ils ont devant les yeux; qu'ils en étudient l'histoire courte ou longue, anodine ou importante; puis, en avant la plume!

Si l'inspiration ne leur vient pas, c'est qu'ils ne sont que de vains phrasiers.

LE "BEE" CHEZ LIBOIRE⁽¹⁾

Par Mistigris

UNE des coutumes dont la disparition, complète dans certaines campagnes ou en train de le devenir dans d'autres, me paraît fort déplorable, c'est celle du "bee", c'est-à-dire la corvée volontaire pour aider un voisin, un ami, un parent à construire un bâtiment. Quelquefois aussi, c'était pour faire les travaux de semence ou de récolte d'un malade, d'un blessé, d'un absent, d'une veuve. Admirable moyen, qu'avait là la charité collective, pour accomplir une bonne oeuvre en s'amusant et tout, en ne dépensant qu'un peu de son temps, de sa vigueur ou de son habileté.

Souvent aussi, on organisait un "bee" aux seules fins de s'égayer; on allait donner un coup de main à quelqu'un à l'aise qui, en retour, dépensait en "politesses" trois fois l'argent que lui aurait coûté la main-d'oeuvre salariée.

* * *

Le dernier "bee" dans le Rang a été celui chez Liboire Moineau. Liboire n'est pas riche et il veut se marier; et ça manquait d'une grange présentable sur la petite terre qu'il a réussi à agripper et qui est loin d'être "claire". Liboire a une manie qui plaît assez au sexe, mais qui l'a fait assez souvent passer au "bob" chez les hommes, selon l'expression de Lésime Gauquier: il est fort sur l'habillement. Comme disait dimanche dernier l'ex-veuve Ro-

chette, qui prend volontiers la défense de ceux qui se tiennent comme du monde:

—Liboire a toujours été glorieux de ses hardes. C'est un tempérament propre. On sait ben que, par escousses, y en est fatigant, mais c'est encore mieux de pencher de ce bord-là que d'être crasseux et guénilloux.

Ces paroles venaient par à-propos sur l'invitation faite par Baptiste Labonté, le crieur de la paroisse, "d'avoir à se donner le motte pour aider Liboire Moineau, du Rang du Bord de l'Eau, à lever une grange jeudi qui vient. Le bee commencera à six heures du matin et tout à chacun est prié d'emporter ses outils. Dans la soirée, il y aura une petite réjouissance pour les jeunesses. Les survenants ont pas besoin de se faulfer. Ienque que les vaillants seront endurés, etc."

L'invitation avait créé une agréable sensation chez la plupart des gens, les uns parce que Liboire est un bon "yâ-be", après tout, un "gas" de service; les autres parce qu'un bee, c'est, avant et par-dessus tout, un fricot, une petite ribote et une occasion de se dégourdir un peu les jambes.

Puis, faut bien le dire, ce bee laissait entendre, pas mal clairement, un mariage prochain dans le Rang. Liboire chauffait si fort la petite Zoé Sansoucy depuis quelques mois, que ça ne pouvait pas lambiner bien longtemps. La mère Gauquier prétendait même que le vieux Xavier Sansoucy avait donné un ordre en ville, pour un si gros tas de provisions que ça pou-

(1) Prononcez "bi".

Le "Bee" chez Liboire

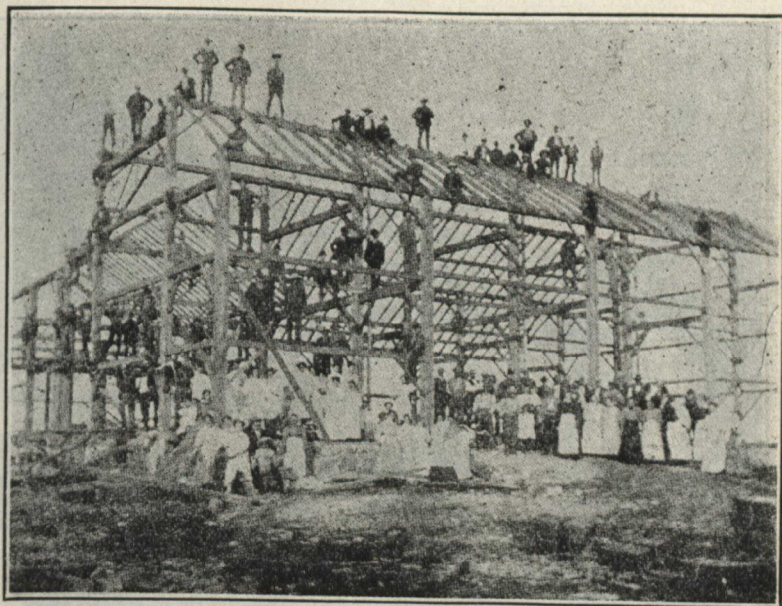
vait pas être rien que pour un "bee".

* * *

Faut pas se demander si tout le monde était sur le pont le jeudi matin. Nazaire, le meilleur "ligneux" des "Mégoire", Basile, la grand'hache dépareillée, Narcisse, un "embouffeteux" qui a appris son métier chez les "Patte-tenne", Tanisse, Lésime, Lefrançois et un tas d'autres étaient déjà à l'ouvrage quand les gens de la fromagerie passèrent.

la grange "cantait" au nord. Tanisse, qui posait en architecte parce qu'il venait des "States", soutenait que c'était du côté sud. Et comme tous deux s'accordaient pour mettre la faute sur le dos de Narcisse, celui-ci menaça de tout ficher là.

—Mes vinguennes! si vous continuez à voir les choses à l'envers, je m'en vas sans "brécer" la bâtisse. Vous feriez mieux de lâcher la boisson; il y a déjà une mèche que vous en avez votre suffisance. Allez aider aux créatures à défilier les fèves en palettes et laissez



—Toi, avaient-ils dit à Liboire, laisse-nous faire. Surmonte-toi pas. Tout ce qu'on te demande, c'est d'avoir l'oeil aux chaudrons et de nous passer la "dish" quand y aura une occasion.

Or, il n'existe pas une place au monde comme le Rang du Bord de l'Eau pour les occasions; quand il n'y en a pas, on en fait. Il y a rare de places, non plus, où l'amour-propre soit plus sensible. Ce qui est cause que, plus la "dish" passait et repassait, plus notre "ligneux"—qui, soit dit en passant, louche comme trois—trouvait que

travailler les "ceuses" qui connaissent la "twist".

Tanisse se sentit profondément blessé. C'était la première fois que l'on mettait en doute sa science des "twists", lui qui avait vécu sept ans dans des places où tout se fait à la mécanique et dans les principes.

—Ça vaut pas la peine de te répondre, dit-il, quand t'as un coup dans le corps, t'es trop cásuel. Dans tous les cas, il n'y a pas de "galagne", la grange penche.

—C'est parce que le terrain est sour-

ceux. A se "redressira" quand Liboire fera "drenner". Et pis, toé, espèce de "high-water-pants" des Etats, parce que t'as vu des "stannés à pinottes" faites en "seage-serépeurs", c'est pas une raison pour qu'on te prenne pour un "ingénieur."

Mais tout ça n'empêchait pas les choses de marcher bon train. Et l'accord se rétablit tout à fait quand le bedeau Bolduc, arrivant vers les onze heures, déclara, sur sa foi du Bonyeux et de tous les curés qui avaient desservi la paroisse, que la grange était

A quatre heures, le bouquet était planté et il fallut que Liboire et la petite Zoé Sansoucy trinquent en s'accrochant le bras droit, ce qui est dans la grande étiquette.

* * *

Comme on s'en doute bien, malgré les recommandations de Labonté, il y avait trois fois plus de monde à la table qu'on n'avait compté de "travailleurs" à la grange. Mais celle-ci avait si belle apparence, la petite Sansoucy



drette comme un soldar anglais.

A midi le corps de la grange était fini; à deux heures, les garçons travaillaient à la couverture avec un "vlim" expliqué par la présence des jeunes filles, qui commençaient à "r'soudre". (C'est l'ex-veuve Rochette qui avait eu cette idée de les faire venir de bonne heure, pas seulement parce que les jeunes gens travaillent comme des "vergeux", quand le sexe est dans les environs, mais aussi pour les faire "slaquer" un peu sur la boisson.)

était si avenante et tout le monde "si ben en air" que Liboire ne parut pas un seul instant s'en apercevoir. Il avait d'abord voulu se mettre à côté de la mère Gauquier, mais c'était pas tout ci tout ça: "A côté de Zoé!" avait crié la compagnie.

—Si y n'y va pas de lui-même, avait ajouté Lésime, on va y mettre les pouces!

Il n'était pas besoin de recourir à ce moyen héroïque pour décider Liboire —qui ne demandait que ça — à s'en-

Le "Bee" chez Liboire

châsser entre la femme à Tanisse qui se plaignait déjà de la chaleur et Zoé qui aurait été la jeunesse la plus heureuse du monde, sans son érysipèle qui la "travaillait" depuis le matin, comme chaque fois, d'ailleurs, qu'elle avait de grandes émotions.

Je n'ai pas besoin de dire l'appétit de chacun. Une vraie dévoration! Ce qui n'empêchait pas les "étrivages", les pointes, les "ostinations" d'avoir leur cours, comme dans tous les repas

de ce genre; mais tout le monde était bien disposé à entendre la risée. Et quand la danse "se déclara", Pit Breton, le "violoneux", fit la remarque—selon sa vieille habitude—que jamais, au grand jamais, il n'avait vu "du monde si ben se comprendre". Il n'y eut qu'un petit "frasil" quand Tanisse et sa femme voulurent, à toute force, imposer aux danseurs un "orne-pape" américain. Mais ça fut l'affaire d'un instant.

L' Averse

Les larmes de la pluie, en tombant sur les feuilles
Avec un bruit de gaze et de satin froissés,
Comme des pleurs humains que la douleur accueille,
S'unissent aux rameaux pour de tendres baisers.

Dans l'air, on les entend qui sourdent goutte à goutte
Du sein blanc de la brume et des nuages lourds,
Et c'est l'âme du ciel qui penche et se fonde toute
Sur les vallons ombreux et les prés de velours.

Et vers elles les fleurs levant leur frais visage,
Ouvrant leur cœur qui s'offre aux caresses de l'eau,
Voient s'étendre sur les grands dômes de feuillage,
Les fils blancs de l'averse en fluide réseau.

La Nature se tait sous la douceur mouillée,
Le sol, désaltéré, se guérit du soleil
Dont la morsure ardente entamait la feuillée
Et qui foulait les champs fanés d'un dur orteil.

Les fruits juteux, perdus dans la forêt des branches
Et par l'onde lavés, sentent s'ouvrir leur chair.
Le ciel est parsemé de frêles vapeurs blanches
Que sillonne, parfois, l'or bleu d'un éclair.

Un pigeon familier qui, sur le toit, appuie
Sous son ventre argenté ses pattes de corail,
Se grise de fraîcheur et s'enivre de pluie.
La glycine s'égoutte au-dessus du portail.

Des pépiements d'oiseaux viennent de la colline,
La campagne sourit. Le parc est plein d'émois.
L'herbe est fraîche, légère, adorable et divine...
O pleurs de l'air, si doux et féconds à la fois!

Pierre de Bouchaud.

Le Pardon Royal

(Adapté de l'anglais)

Par **L. H. Taché**

IL Y A une trentaine d'années, un jeune homme du nom de George Smith était employé comme jardinier chez un riche banquier de la rue Sherbrooke, à Montréal, que nous appellerons M. Rodgers.

Après cinq mois de service, pendant lesquels il avait gagné l'entière confiance de ses maîtres, le jeune jardinier fut arrêté et emprisonné sous accusation de vol. Il avait été surpris en flagrant délit par M. Rodgers, qui, à son retour inattendu d'un voyage de quelques jours, trouvait un meuble brisé dans les appartements de sa femme et découvrit des diamants volés entre les mains de son employé. Ce dernier avoua sa culpabilité et fut condamné à trois années de travaux forcés.

Madame Rodgers, vivement affectée de l'arrestation du jeune homme auquel elle témoignait beaucoup d'attachement, insista auprès de son mari pour qu'il sollicitât son acquittement, mais l'affaire avait fait du bruit et la justice dut suivre son cours. Le prisonnier fut transporté à St-Vincent de Paul pour y subir l'exécution de sa sentence.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis cet événement, lorsqu'un jour, une femme élégante et voilée se présenta au département de la justice, à Ottawa, sollicitant auprès du ministre une audience qu'elle obtint aussitôt. Elle s'avança avec crainte, et après avoir accepté de s'asseoir, elle raconta au représentant de la Couronne tous les détails de l'arrestation et de la condamnation de Georges Smith, et

termina en demandant pour lui le pardon royal.

—Et sur quoi vous appuyez-vous pour obtenir ce pardon, demanda le ministre?

—Il est innocent, répondit faiblement la suppliante.

—Pouvez-vous le prouver?

—Oui, je puis le prouver.

—Alors, je pourrai lui accorder un nouveau procès, c'est tout ce que je puis faire. Mais quelle preuve avez-vous?

—Il n'a pas volé les diamants.

—Si je ne me trompe pas, il a plaidé coupable?

—Mais il ne l'est pas, je vous le jure!

—Quel intérêt avez-vous à demander son pardon?

—Je suis... sa soeur, fit-elle en hésitant.

—Bien, bien, dit le ministre un peu vivement, voyez les officiers en loi, faites votre preuve et nous verrons.

La suppliante se leva et, rejetant son voile en arrière, elle laissait voir les traits d'une jeune femme d'une éclatante beauté, pendant que la crainte et la timidité empourpraient vivement sa figure.

Alors, elle raconta au ministre, sous le sceau de l'honneur, une histoire tellement étrange que celui-ci se crut, pendant un moment, le jouet d'une mystification. Cette femme n'était autre que madame Rodgers; elle aussi était coupable. Elle aimait le jeune jardinier qui appartenait à une excellente famille américaine et qui s'était livré

Le Pardon Royal

à cette vie rude et vile par amour pour elle. Au moment de voir leur secret découvert, il avait préféré se couvrir d'infamie que de compromettre la femme qui lui avait tout sacrifié. Elle s'était réfugiée dans un appartement voisin pendant que lui brisait un meuble et s'emparait des diamants qui devaient détourner les soupçons. Depuis des mois, le jeune homme souffrait héroïquement pour elle, et elle n'avait pu résister plus longtemps aux regrets que lui causait cet état de choses.

Pendant ce récit, la jeune femme tremblait violemment et sa voix était très faible. Le ministre fut quelques instants sans répondre.

—Madame, dit-il enfin, si ce que vous m'avez raconté est vrai, il sera de mon devoir de recommander à Son Excellence l'octroi du pardon royal. Mais il me faut une preuve absolue de l'innocence du jeune Smith. S'il obtient son pardon, il devra de plus s'éloigner du pays pendant au moins le temps qu'aurait duré sa détention. Je constaterai avant peu s'il n'a agi que dans le but de vous sauver.

Deux semaines plus tard, un coupé s'arrêtait à la porte du pénitencier de St-Vincent de Paul, et madame Rodgers en descendait, accompagnée de l'un des aides-de-camp du gouverneur-général. Sans échanger un mot avec eux, le préfet les conduisit dans une

salle de réception où la jeune femme fut laissée absolument seule. Presque aussitôt une porte s'ouvrit et Georges Smith sous ses habits d'autrefois, entra dans l'appartement et reconnut sa visiteuse.

—Pour l'amour de Dieu ! fit-il avec émotion, pourquoi êtes-vous venue ? Imprudente que vous êtes, vous pouvez vous perdre à jamais ! Ne vous occupez que de vous-même, je me sentirai heureux si vous êtes sauvée !

Madame Rodgers ne put résister à une telle preuve de dévouement et s'affaissa sur le parquet. Le préfet entra immédiatement.

—Vous vous êtes trompé sans doute, lui dit le jeune homme, je ne connais pas cette femme. Elle désire voir quelque autre détenu, je suppose.

Caché de manière à tout voir sans être aperçu, l'ai-de-camp du gouverneur avait été témoin de l'héroïque dévouement, de la sublime abnégation du jeune homme. Huit jours après, George Smith s'embarquait à bord du "Corinthian," en route pour l'Angleterre où il allait passer le temps qu'aurait duré l'achèvement de sa condamnation.

Sur le livre où s'inscrivent les noms des condamnés graciés, celui de George Smith est écrit seul, sans indication des motifs qui ont induit Son Excellence à lui accorder son royal pardon.

LES DEUX OMBRES

Deux ombres cheminaient dans une étroite allée
Sous le pâle couchant d'un jour mourant d'été :
L'une avait sur la lèvre un sourire enchanté ;
L'autre était langoureuse et de crêpes voilée.

Elles allaient sans but, distraites du chemin,
Cherchant la solitude et son divin mystère ;
Framées éternels aussi vieux que la terre :
La Douleur et l'Amour qui se donnaient la main !

Georges Boutelleau.

—L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —
 —L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —
 —L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —
 —L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —
 —L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —
 —L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —
 —L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —
 —L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —
 —L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —
 —L'our l'amour de Dieu! Il n'y a pas de Dieu! —

ENTRE DEUX GRAVES DIFFICULTES



—Quand pars-tu pour tes vacances?
 —C'est difficile à dire. Si je retire ma montre du "pawnshop", je me trouverai sans argent pour le voyage. Mais si je ne la retire pas, mon futur beau-père posera des questions. Et je t'assure qu'il est un peu embêtant quand il questionne et transquestionne.

Silhouette québécoise

Un Patriote Enragé

Par Jean Yves

CHRYSOSTOME Paturot, de sa profession rentier, n'était pas un patriote vulgaire comme on en voit des tas. Il n'était pas non plus un internationaliste; oh! Dieu, non; mille fois non! Il était Canadien-français, québécois et... rentier; c'était tout, mais c'était assez. Il avait voué aux Anglais une haine implacable, féroce et inexplicable. Ses cheveux se hérissaient d'horreur devant tout ce qui était anglais, tout ce qui touchait à l'anglais, tout ce qui sentait l'anglais de près ou de loin. En cela, il s'était classé à part comme un irréductible, un intransigeant dans toute la force du mot; et si le Canada n'est pas encore débarrassé des liens qui l'unissent à l'Angleterre, il ne faut pas en vouloir à Chrysostôme Paturot, car il n'y a vraiment pas de sa faute.

Il habitait Québec depuis sa naissance... inclusivement et jamais il ne voulut quitter sa ville natale, parce qu'elle était la plus française de l'Amérique; qui plus est, il ne voulut jamais aller demeurer ailleurs qu'à Saint-Roch, le plus français des quartiers de Québec. Il avait de vieux amis, le ménage Radiguet, chez qui, tous les soirs, il allait fumer "Montcalm", sa vieille pipe, tout en faisant sa partie de piquet — il ne voulut jamais apprendre le whist, jeu d'origine trop anglaise, prétendait-il. Eh! bien, il avait rompu avec les Radiguet depuis qu'ils avaient eu la malencontreuse idée d'aller percher rue Richardson... Lui, Chrysostôme Paturôt, qui se décoiffait en toute

saison, au risque d'attraper rhume ou insolation, quand il passait devant le monument Champlain, aller fumer "Montcalm", rue Richardson!... Jamais!

Sa femme, qu'il adorait pourtant, cette excellente madame Antoinette, gardera longtemps souvenance de la colère de son époux quand, un jour de sa fête, elle lui avait acheté, croyant lui faire plaisir, un veston d'intérieur qu'elle avait choisi en tricot d'Angleterre... C'avait été une scène épouvantable, la seule, en vingt-cinq ans de ménage, qui eût mis une ombre dans le ciel immuablement bleu de leur mutuelle sympathie. Il eut, un autre jour, encore un terrible accès de colère. Il était allé, sans plus de cérémonie, conter leur fait aux employés de la maison Paquet dont deux avait vendu à madame Paturôt un quart de verge de point d'Angleterre quand elle avait bel et bien demandé du point d'Alençon.

— "Point d'Angleterre chez moi, tas de mufles!" avait érucé Paturôt entre deux coups de poing sur le comptoir.

Toujours pour se confirmer dans ses patriotiques convictions, il avait renoncé au whisky blanc anglais pour lequel cependant il avait une très particulière prédilection, et l'avait remplacé par l'anisette de Beranger et le vermouth français. Pour la même raison, il ne saluait plus son ami Larime. Ce dernier, par taquinerie pure, ne s'était-il pas pris d'un amour immodéré pour

la "Dow's" au lieu de prendre de la "Beauport" une bière si canadienne-française!

Enfin, jamais sa femme, cette bonne pâte d'Antoinette, sachant qu'il appréhendait les cauchemars, n'avait pu le décider à se coucher sur le côté droit, quand un soir, ô providentielle inspiration! elle lui fit remarquer qu'en s'endormant sur le côté du coeur ça l'incitait à ronfler comme l'orgue de la cathédrale anglaise. Il n'en fallait pas plus... Ce soir-là même, Chrysostôme Paturôt, à l'instar de l'empereur Napoléon Ier, la veille d'Austerlitz, s'endormit héroïquement sur l'autre côté...

Ce fut, il y a deux ans, avant et pendant les fameuses fêtes du Tricentenaire de Québec que l'anglophobie de Chrysostôme Paturôt prit des proportions véritablement alarmantes. En voyant la tournure anglaise que prenaient ces réjouissances nationales, il perdit tout à coup l'appétit; il ne dormait presque plus et ses rares instants de sommeil étaient peuplés de pantalons rouges et de casques à poil anglais. La vue d'un "Union Jack" le crispait effroyablement. L'arrivée des fregates françaises calma, un moment, la pléthore de ce tempérament si étrangement anglophobe, mais quand arrivèrent, dans le port de Québec, cinq vaisseaux anglais, dont l'un, ô horreur! portait le plus anglais des Anglais, le représentant de ce royaume maudit, le Prince de Galles enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Paturôt n'y tint plus, il quitta la ville, sa ville natale dont il n'était jamais allé plus loin qu'à Limoilou, pour n'y rentrer que cinq jours après les fêtes quand on lui eût juré que plus un seul drapeau britannique ne flottait sur sa ville.

* * *

Alors sa haine contre l'Angleterre ne connut plus de bornes. Elle fut cause d'une aventure fâcheuse qui lui ad-

vint au lendemain de son arrivée. Il avait brutalement mis à la porte son domestique qui lui avait cavalièrement répondu "all right" à une remarque, du reste, assez judicieuse qu'il lui avait faite:

— "Va-t-en! lui avait-il crié, sale enfant d'Albion!" Le pauvre serviteur, un candide jeune homme de Beauport, outré de cette expression dont il ne connaissait pas le sens exact, alla se plaindre à la police que son maître, en le frappant, l'avait traité de "sale enfant de..." Paturôt parut devant le recorder le lendemain. Tout s'expliqua; mais il fut condamné quand même à une forte amende sur un autre chef d'accusation: la veille, il avait failli assommer un gamin qui, sa boîte de cirage et sa brosse sous le bras, lui avait crié, en pleine face: "Shine, sir!"...

Aux avant-dernières élections municipales, il vota contre le candidat qu'il avait d'abord choisi, parce que la veille du jour de la votation, il avait appris que ce futur échevin se proposait de donner ses sympathies au maire actuel qui, au dire de M. Paturôt lui-même, avait un accent anglais tout à fait contraire à notre dignité nationale.

Poussé par son impitoyable logique, l'infortuné Paturôt renonça à mettre jamais les pieds dans un tramway. Il avait des crises de nerfs chaque fois qu'il entendait crier: "transfer for lower town... for upper town!" Il évita désormais de passer devant les magasins dont les enseignes étaient en anglais; de sorte qu'il ne lui fut plus possible de circuler dans aucune rue de Québec, à pied ou en tramway. A la maison, il sermonna vertement, un jour, sa cuisinière, qui avait eu l'outrage de couvrir un rôti avec une feuille du "Chronicle" pour le préserver des mouches. Bref! un soir, au comble de l'exaspération, il planta là son marchand de tabac avec qui il avait toujours été en relation sympathique, sous prétexte qu'il avait voulu lui faire acheter de force un paquet de tabac

Le Meme Vieux

Toast avec...



Le Meme Vieux

Whisky : Dewar

Mesdames et Mesdemoiselles

Lorsque vous désirez un excellent breuvage froid, bien aromatisé, une crème parfaite, de délicieux bonbons, venez vous asseoir à notre Fontaine au Soda. Dans nul autre endroit vous ne pourrez être mieux ni plus promptement servies.

Nous avons aussi à votre disposition :

PARFUMS, SAVONS, POUDRE et tous Articles de Toilette propres à la femme.

Articles photographiques de choix: Caméras, Films, Papiers à imprimer et tous autres accessoires.

Détail à noter: En nous prévenant par téléphone nous envoyons chercher à domicile les ordonnances et les y reporter une fois remplies.

Votre visite est respectueusement sollicitée.

S. MOISAN,
PHARMACIEN,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4739

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

**626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.**

“Brown-shag” et qu'il avait fait écrire sur sa vitrine cet affreux anglicisme: “Robichard, tabaconiste.”

Ce continuel dévouement à la patrie, ces perpétuels holocaustes accomplis sur l'autel de ses inébranlables convictions, lui avaient mérité en retour la sympathie d'une partie de la population de son quartier. A peine aurait-on pu trouver quelques douzaines de gens sceptiques pour le traiter de mufle, d'andouille, de fumiste, de pocheteé et de vieille baderne. Ces gens, au reste, étaient assurément stipendiés par son ex-marchand de tabac, Robichard, qui, froissé de ce que Paturôt n'allait plus chez lui acheter son pétun et ses allumettes, s'était complètement tourné contre lui et constitué son plus mortel ennemi.

Mortel est le mot. Son ancien fournisseur devait effectivement lui donner la mort. Voici comment se perpétra ce macabre événement.

On était arrivé à l'époque des étrennes. Or, Chrysostôme Paturôt était ladre, par tempérament d'abord, puis par principe, ou pour mieux dire, par patriotisme; on lui avait dit que les Anglais sont généralement prodigues et il ne voulait avoir rien de commun avec ces gens-là. Mais on a beau être avare, on ne peut toujours pas laisser passer le Jour de l'An sans acheter à son petit filleul qui a six ans, au moins un petit moteur à vapeur. Aussi, Chrysostôme Paturôt, pour se débarrasser de cette corvée se rendit dans un des grands magasins de Saint-Roch et se fit montrer les petits moteurs en question.

C'est là que son coup de mort l'attendait.

—Nous avons dans ce genre-là, deux sortes d'articles, observa le commis préposé aux rayons des jouets: l'article français et l'article anglais. Le premier est beaucoup plus cher, mais il est bien plus soigné... Quant à l'article anglais, il est meilleur marché, c'est vrai; mais c'est un jouet de pacotille, spécialement fabriqué pour l'exportation et, au point de vue de la sécurité, n'offrant aucune garantie; aussi je me garderai bien de vous le conseiller.

—Ça fait une différence de combien ? interrogea Paturôt, coupant court à la loquacité mercantile du commis.

—Juste une piastre; vous le voyez, c'est minime; et en choisissant l'article que je vous propose vous avez un jouet bien conditionné en même temps que vous encouragez l'industrie française...

—Oh! ça, moi, vous savez... je m'en f..., déclara sans rougir et sans lever les yeux Chrysostôme Paturôt. Donnez-moi l'article anglais; ça fera tous les jours une piastre de gagnée.

—Ah! ah! ah!... Trahison!... claironna soudain derrière lui une voix ironique.

Paturôt sentit d'emblée ses cheveux se hérissier d'effroi; instinctivement il se retourna pour regarder celui qui venait de saluer d'une exclamation le parjure du patriote. Hélas! hélas! Sa réputation était fichue... son auréole était brisée... Robichard, le marchand de tabac, était derrière lui.

Il rentra chez lui la mort dans l'âme. Il ne devait plus en sortir. Tout était perdu pour lui, y compris l'honneur; qu'avait-il besoin de vivre davantage. Aussi, il s'en alla toujours en déclinant, mais sans rien perdre toutefois de son aversion aussi rageuse qu'incompréhensible pour tout ce qui touchait à l'anglais...

Par une cruelle ironie du sort, Chrysostôme Paturôt mourut le jour de la fête de saint Georges, patron des Anglais. Il eut la force de regarder cette coïncidence comme l'ultime épreuve de sa vie de patriote et comme aussi le juste châtement de sa trahison; et son âme s'envola, calme et épurée, au sein de la grande patrie internationale.

UN BEAU ROMAN

J'ai eu l'occasion de faire, il y a quelques semaines, une lecture qui m'a intéressé au plus haut degré: celle du grand ouvrage sensationnel et sentimental de Camille Debans: "Le Baron Jean" que le "Samédi" vient de commencer (numéro du 30 juillet). Au

LE SECRET DE LA

Perfection du Buste

ET DE LA TAILLE



Envoyé Gratuitement

Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garantissant d'augmenter le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets

envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

MADAME THORA TOILET CO
TORONTO, Ont.

DEVELOPPEZ VOTRE BUSTE

50c PAQUET GRATIS

Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes, de 4 à 7 pouces. Ecrivez aujourd'hui.

DR KELLY Company
Dept. 359b,
Buffalo, N. Y.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Amerïcain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.



8

cours de trente années de journalisme, par complaisance ou par obligation du métier, il m'a fallu lire beaucoup, beaucoup de romans; or, celui-là est de ceux qui m'ont le plus impressionné. Il ne ressemble à aucun autre. A la fois tragique, humoristique et délicieusement sentimental, il est du petit nombre des romans qu'on aime à relire plus tard et qui nous paraissent aussi nouveaux et aussi intéressants que la première fois.

Comme on me consulte quelquefois au sujet de livres vraiment alléchants, bien écrits et très moraux que je pourrais conseiller en toute compétence, eh bien, je conseille de tout coeur cet ouvrage de Debans.

D'Argenson.

— 0 —
ZIGZAGS

Le prix des échevins à Pittsburg est de \$10.83 tandis que le lard est rendu à \$11.00. Il y a là une injuste discrimination.

Il y a des gens, dit La Rochefoucauld, qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient pas entendu parler de l'amour.

Oui, disait une flirt, cet homme est le premier et le seul que j'ai aimé... le mois dernier.

C'est ça votre chien? a dit l'autre jour un ignorant à Machin... Vous devriez le faire tondre... pour qu'on le voie!

Méfiez-vous d'une imagination trop vive, car souvent la raison, qui ne peut la suivre, reste en arrière.

Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains.

Pourquoi ne pas
 vous abonner à

La Revue Populaire,

le seul vrai magazine de langue française en Amérique?

Il est illustré avec goût.

Il publie un roman complet dans chaque numéro.

Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 100 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

COUPON D'ABONNEMENT

1910

Ci-contre veuillez trouver la somme de.....

..... pour d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

Adresse.....

.....

Ce coupon n'est valable que pour les personnes

demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)